Recherches archéologiques en Gaule en 1949

Raymond Lantier

► To cite this version:

Raymond Lantier. Recherches archéologiques en Gaule en 1949. Gallia - Fouilles et monuments archéologiques en France métropolitaine, 1950, 8, pp.181-246. 10.3406/galia.1950.1285. hal-01919415

HAL Id: hal-01919415

<https://hal.science/hal-01919415>

Submitted on 4 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives| 4.0 International License

CHRONIQUE DES PUBLICATIONS

RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES EN GAULE EN 1949 ¹

I. GÉNÉRALITÉS ET BIBLIOGRAPHIE

« Une fouille non publiée, c'est un site massacré sans utilité », telle est l'épigramme que j'emprunte à P.-F. Fournier² pour cette chronique. Trop de fouilleurs encore, et pour des raisons qui ne sont pas toujours pertinentes, négligent cet impérieux devoir, qui leur incombe, d'exposer d'une manière complète et objective, les résultats de leurs patientes recherches.

Timidement, et par la petite porte, la Préhistoire pénètre dans notre enseignement supérieur : le Conseil de l'Université de Bordeaux a donné son approbation à l'avis émis par la Faculté des Sciences pour la création d'un cours libre de préhistoire et d'anthropologie³, et un cours public de préhistoire a été institué près de la Faculté des Sciences de Dijon⁴.

On doit au regretté chanoine G. Drioux⁵ un *Répertoire archéologique de la Haute-Marne. Époques romaine et pré-romaine*, dressé par arrondissements. Les *Annales*

de *Bourgogne*⁶ et les *Annales du Midi*⁷ poursuivent la publication de leurs très utiles bibliographies régionales, et M. Balmelle⁸ celle du Gévaudan. J'ai moi-même donné la première partie d'un *Bulletin d'archéologie celtique* dans *Études celtiques*⁹.

La collection des catalogues des Musées de province s'est enrichie d'un excellent *Guide du Musée lorrain*¹⁰, dont les pages consacrées à l'archéologie pré-et-protohistorique, gallo-romaine, burgonde et franque, ont été rédigées par A. France-Lanord. Des plans, des tables alphabétiques des principales matières et des noms de lieux appartenant à l'histoire de la Lorraine et des régions voisines, facilitent les recherches autant que la visite.

Pour aider la lecture, quelquefois difficile, des gravures préhistoriques sur pierre, os ou bois de Cervidé, G. Tondron¹¹ propose de faire appel aux phénomènes de fluorescence, en appliquant

(1) Voir *Gallia*, I, 1942, p. 189-202; II, 1943, p. 228-263; III, 1944, p. 263-292; IV, 1946, p. 320-353; V, I, 1947, p. 197-227; VI, I, 1948, p. 255-285; VI, II, 1948, p. 425-468; VII, II, 1949, p. 263-313.

(2) *Clermont-Ferrand et sa région*, p. 126.

(3) *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 7.

(4) *Ibid.*, p. 71.

(5) *Cahiers Hauts-Marnais*, 1949, p. 5-10, 54-60, 106-110, 160-163.

(6) *V^e sér. Bibliographie bourguignonne, I, Époques préhistorique, gauloise, gallo-romaine, burgonde et franque*. XXI, 1949, p. 48-55.

(7) *Bibliographie de la France méridionale. Publications de l'année 1948*. 61, 1949, p. 490-491.

(8) *La Lozère gallo-romaine. Le Pays gabale, dans Bull. soc. lettr., sc. et arts Lozère*, 1949, p. 477-497.

(9) *V.*, 1949, p. 162-189.

(10) *Le Musée historique Lorrain. Guide du visiteur*. Nancy, Palais Ducal, s. d.

(11) *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 108-112.

sur l'objet une poudre activée par rayonnement fluorigène, avant la prise du cliché photographique.

Annonçant la création d'une section de pédologie auprès du Laboratoire d'agriculture de Dijon, G. Plaisance¹² attire l'attention sur les rapports de cette discipline avec l'archéologie : dans la coupe d'un sol donné s'inscrivent les épisodes de la vie ancienne du terrain, cultivé ou non, friche ou bois, marécage, et c'est alors que peut intervenir l'archéologie pour aider à dater ces témoins. Pour ce qui est du tapis végétal ancien, soumis à l'action destructive de l'Homme, ennemi redoutable de la forêt, la toponymie peut rendre certains services pour reconstituer le peuplement d'un bois, le nom des essences disparues ayant été conservé dans certaines appellations¹³.

II. PALÉOLITHIQUE ET MÉSOLITHIQUE

Deux mémoires traitent de la faune quaternaire : le premier rassemble les découvertes des restes osseux des Mammifères de la Trouée de Belfort¹⁴; le second décrit la faune pléistocène de la grotte du Tuteil (Ariège)¹⁵, caractérisée par l'exceptionnelle abondance de l'Ours des Cavernes et par l'absence de toute forme archaïque non froide du début du Paléolithique (Rhinocéros de Merck, Eléphant antique, Mammouth), aussi bien que de toute faune froide récente du Paléolithique final. Ni très ancienne, ni très jeune, se rapprochant des décou-

tes faites à l'Herm, cette faune est légèrement antérieure au Moustérien et s'étend sur cette période. Des précisions sont également apportées sur la position, à Cergy et aux carrières de Cassan, de la faune chaude qui est intercalée entre deux phases froides à phénomènes pré-glaciaires¹⁶.

Parmi les découvertes fauniques récentes, des restes du Mammouth ont été recueillis dans la ballastière de Wardrecques (Pas-de-Calais)¹⁷, à Montrevel (Ain)¹⁸, dans une carrière à Villey-Saint-Etienne (Meurthe-et-Moselle) avec un Equidé, les deux animaux ayant été entraînés par les eaux ou les boues, lors d'une débâcle consécutive à une glaciation¹⁹. Les recherches effectuées dans une ballastière à la Wansenau²⁰ ont mis en évidence l'existence de trois niveaux d'alluvionnements quaternaires superposés et d'âges divers, contenant les quatre espèces d'Eléphants fossiles quaternaires, dont les trois dernières furent certainement contemporaines de l'Homme.

Quelques précisions sont apportées à la progression du tapis végétal pendant le Quaternaire et l'on constate de nombreuses variations de la végétation, conséquences des fluctuations climatiques. Dans sa descente vers le Sud, la flore peuple nos régions de formes chaudes, dont beaucoup disparaissent au cours de leurs voyages. La progression des espèces thermophiles est en rapport avec l'augmentation de la température et l'on constate que les glaciations touchent plus du-

(12) *Annales de Bourgogne*, XXI, 1949, p. 313.

(13) P. LEBEL, *ibid.*, p. 310-312.

(14) J. DEVANTOY, *Les Mammifères quaternaires de la Trouée de Belfort*, dans *Bull. soc. bellifontaine émul.*, n° 56, 1948-1949, p. 99 sq.

(15) J. ASTRE, *Bull. soc. préhist. Ariège*, II-III, 1947-1948, p. 61-67.

(16) H. BREUIL, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 241-243.

(17) Chanoine COULIN, *Bull. soc. acad. antiq. Morinie*, XVI, 1949, p. 254-255.

(18) *Bull. soc. natur. et archéologues Ain*, 1950, p. 49.

(19) *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 227-228.

(20) P. WERNERT, *Cahiers d'archéol. et d'hist. Alsace*, n° 130, 1949, p. 217-222.

rement les espèces ligneuses que les espèces herbacées. Le Hêtre, fréquent au Pliocène, dans le Valois, disparaît des régions septentrionales pour ne reparaitre qu'après la dernière glaciation²¹. De son côté l'Homme a, pour sa part, contribué avant l'invention de l'agriculture, à la dispersion de certains arbres fruitiers, Chêne, Hêtre, Noisetier, dont il a étendu l'ère dans les régions tempérées, et créé, particulièrement sur le continent africain, des cultures d'ignames et de cucurbitacées²².

Un nouveau et triste exemple du manque de culture de bon nombre de nos contemporains est donné par la découverte fortuite, dans la grotte de Massat (Ariège), de plusieurs crânes humains que leurs inventeurs, « croyant avoir trouvé une fortune, voulaient montrer pour cinquante francs à la mairie (de Massat), ne pouvant y être autorisés, on ne sait ce qu'ils ont fait de ces crânes »²³. A l'abri Lachaud, à Terrasson (Dordogne), le Dr A. Cheynier²⁴ a recueilli un crâne d'adolescent, de treize à quatorze ans, dans un niveau du Magdalénien ancien, avec une pendeloque et une pointe de sagaie en os calciné. Ainsi que le prouvent l'industrie et la faune de l'abri de La Genière (Ain), le crâne d'enfant qui y fut découvert n'appartient pas au Magdalénien, mais bien au Sauveterrien²⁵.

Il ne paraît pas suffisant à quelques-uns de nos préhistoriens de restituer l'aspect physique de l'Homme Préhistorique et ils s'essaient à préciser les mo-

dalités de son évolution intellectuelle et morale. Une certaine systématisation n'est pas absente de ces essais et l'on parle de quatre étapes dans l'évolution des civilisations humaines²⁶, basées sur les transformations lentes de l'outillage perdant le Paléolithique ancien, période durant laquelle l'Homme, par son industrie, n'avait peut-être pas une place plus remarquable parmi les Primates qu'aujourd'hui le Castor parmi les Rongeurs. La diversité et l'élégance, dont témoigne l'outillage, déjà au Paléolithique moyen, dessinent un premier progrès qui s'accélère et atteint son apogée au Léptolithique. Dans cette accélération des progrès humains, on fait intervenir un « juvénisme » ayant pu prolonger chez l'adulte le pouvoir d'assimilation et les activités désintéressées issues du jeu, mais on oublie de noter le bouleversement produit par l'entrée en scène de l'*Homo sapiens*. Sont-ce bien les œuvres de l'art figuratif des cavernes qui ont « peut-être surtout » déclenché tous ces progrès ?

La présente année a vu éclore un certain nombre d'essais précisant l'état des études de préhistoire dans une région donnée. En Auvergne²⁷, aucune station ne peut être attribuée au Paléolithique ancien ou moyen. Dans la vallée supérieure de l'Allier, le peuplement paraît s'être accompli, pendant le Paléolithique supérieur, par le Sud-Ouest, en remontant les vallées du Lot et de son affluent, la Truyère, chemin jalonné sur tout son parcours et jusqu'à Saint-Léger-du-Malzieu (Lozère) par des gisements, dont

(21) P. JOVET, *Le Valois phytosociologique et phytogéographique*. Paris, 1949.

(22) A. CHEVALIER, *C.R. hebdomadaire Acad. Sc.* 285, 1947, p. 213-216.

(23) H. BÉGOUEN, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 65.

(24) *Ibid.*, p. 27.

(25) D. PEYRONY, *L'Anthropologie*, 53, 1949, p. 152.

(26) VANDEL, *L'Homme et l'Évolution*, Paris, Gallimard, 1949; F. BOURDIER, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 25-72, 91-93.

(27) A. PERREAU, *Où en est la préhistoire en Auvergne ? dans Clermont-Ferrand et sa région*, p. 89-115.

certaines sont des stations-ateliers. En Basse-Auvergne, les stations sont localisées dans la vallée moyenne de l'Allier, ou dans celles de ses affluents, entre la Limagne et le Lembronnais, mais plutôt en dehors de celui-ci. L'Azilien se substitue lentement au Magdalénien et de nouveaux habitats de cet âge ont été découverts à Enval, au Cheix, au Nord-Ouest du hameau de Tônes.

Une tentative de répertoire des stations préhistoriques du Bessin²⁸ montre les Abbevilliens, installés sur les terrasses dominant les vallées de la Seuille, de l'Aure et du Val, les Paléolithiques moyens sur les buttes et les plateaux dominant la mer. Au Leptolithique, deux voies naturelles sont jalonnées par des stations, l'une au Sud, l'autre au Nord du Bessin. La région qui s'étend au delà de Saon, de Saonnet et de Trévières, formait alors un golfe marin. Le Tardenoisien a été retrouvé en place à Bayeux, mais les établissements mésolithiques ont laissé peu de traces sur le rivage, la côte ayant été depuis envahie par la mer. Les stations néolithiques sont nombreuses sur le littoral et jalonnent les vallées de l'Aure, de la Seuille et de ses affluents. L'abbé Nouël dresse la liste des stations paléolithiques des bords de la Loire, dans le département du Loiret²⁹, et L. Méroc³⁰, présente un tableau du Comminges préhistorique. En pays Beaunois³¹, le peuplement paléolithique commence seulement avec le Moustérien, dans l'Auxois. Il est inexistant dans les fonds des val-

lées, sur le piedmont et dans les plaines de la Saône, de l'Ourche et de la Dheune. Ce ne sera que pendant le Néolithique qu'une colonisation assez dense s'étendra progressivement sur les plateaux, les pentes des vallées intérieures et le rebord de la Côte. Les industries de la basse vallée de la Dordogne³² témoignent d'un développement progressif des faciès à éclats, dérivés les uns des autres, et de métissage. La terrasse de 40 mètres n'a donné aucun outillage, mais à Eynesse et dans les terrasses correspondantes de la Garonne, on rencontre des éclats clactoniens au Vigeon et de l'Acheuléen ancien et moyen, non roulé, au Picon. En surface, au-dessus des dépôts alluviaux, un Acheuléen moyen témoigne d'un creusement et d'un alluvionnement de la terrasse, postérieurement au Clactonien. Sur la terrasse de 18/25 mètres, un Clactonien usé est en place et sur celle de 8/12 mètres, un Clacto-Levalloisien usé et un Acheuléen supérieur sont surmontés d'industries levalloisiennes évoluées et moustérienne de tradition acheuléenne.

Dans le Sud-Est, les régions du Gard et de la Basse-Ardèche³³ forment un îlot compact, dans lequel la civilisation protosolutréenne est la mieux représentée et où elle se maintient le plus longtemps. Sur le bas Rhône, une industrie à feuilles planes s'est constituée à partir d'un Périgordien, plus ou moins grimaldien, par l'application d'une belle retouche par percussion, et qui se poursuit, avec de faibles influences du Solutrénien moyen, puis du Magdalénien ancien jusqu'aux temps du Magdalénien IV.

En Bretagne, il n'est pas assuré que les limons et les formations de la baie

(28) *Le Bessin préhistorique*. Bayeux, La Renaissance du Bessin, 1949.

(29) *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 295-296.

(30) *Le Comminges préhistorique*, extr. de *Notre beau Comminges*, St-Gaudens, 1949.

(31) L. PERRIAUX, *Annales de Bourgogne*, XXI, 1949, p. 31-34; *Bull. soc. d'archéol. Beaune*, L, 1948, p. 16-20.

(32) R. SÉRONIE-VIVIEN, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 318-323.

(33) M. MARTIN, *Ibid.*, p. 10-12.

de Saint-Brieuc aient renfermé deux couches distinctes de loess ³⁴.

Des éclats à plan de frappe levalloisien, à la carrière de La Garenne, à Cagny (Somme), ont été recueillis avec un Acheuléen ancien. Un assez grand nombre d'éclats et de nucléi discoïdaux présentent une morphologie entièrement différente de celle du Levalloisien ancien de la Somme ³⁵. Le Levalloisien a été rencontré à Chabiague et à Sachino, près de Biarritz (Basses-Pyrénées) ³⁶, dans la couche inférieure des gravières de Termelles, à Abilly (Indre-et-Loire) ³⁷.

Le grattoir double du Levalloisien IV de la ballastière de Cassau (L'Isle-Adam, Seine-et-Oise) est le seul vrai grattoir de cette période, trouvé à la base des sables fluviaux ³⁸.

De nouveaux bifaces du Paléolithique ancien et moyen sont signalés dans la région du Ligeux (Gironde) ³⁹, à Habas (Landes) ⁴⁰ et à Fontmaure (Vienne) ⁴¹. Quant aux pierres taillées à facettes de Beaulieu (Morbihan), elles n'ont aucun caractère préhistorique ⁴².

L'histoire de l'occupation des limons de la région de Villejuif (Seine) peut s'inscrire dans les cadres suivants ⁴³ : Bervialle I est un campement, dont les occupants furent chassés par des tempêtes de loess, de là, l'hiatus qui apparaît dans la

répartition des industries et les périodes d'arrêt dans l'occupation. Le Moustérien ancien est inclus entre un dépôt de cailloutis et un dépôt de loess, le Moustérien II repose sur un ravinement consécutif à un nouveau cailloutis et est surmonté par un dépôt du loess III. Nouveau ravinement sur lequel s'étend l'Aurignacien final. Les séquences montrent un loess I contenant la fin du Moustérien inférieur et le Moustérien moyen; loess récent II, fin du Moustérien supérieur et début de l'Aurignacien inférieur; loess III, Aurignacien moyen et supérieur avec de longues périodes d'arrêt dans l'occupation. A la briqueterie Brocart d'Allone (Oise) ⁴⁴, le Micoquien, recueilli dans un cailloutis, compris dans une zone fortement rubéfiée, occupe la même position stratigraphique que cette même industrie du Nord de la France, dans les limons et les cailloutis compris entre la partie supérieure du loess ancien lehmié et un lehm remanié, recouvrant ce cailloutis. A Allone, le lehm ne contient pas d'industrie, ayant subi l'assaut du gel lors du climat froid de la dernière glaciation, ou même antérieurement.

Le site du Coupe-Gorge, à Montmaurin (Haute-Garonne), a été découvert en ouvrant une carrière, immédiatement au-dessous de la grotte ayant donné des restes du *Machairodus*, dans un plancher stalagmitique suspendu. Au-dessous d'une corniche, au niveau du sol de la dite grotte, M. Camasse a découvert, dans un front de carrière, avec des failles obliques, toute une série de poches à ossements de grand Ours, d'un très grand Cerf Élaphe, se continuant par une série de cavités, remplies de brèches et de dépôts, fouillés par L. Méroc et contenant des quartzites et des silex, taillés parfois

(34) P.-R. GIOT et J. COGNÉ, *L'Anthropologie*, 55, 1949, p. 340.

(35) H. KELLEY, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 405.

(36) J.-M. de BARANDIARAN, *ibid.*, p. 82.

(37) F. BORDES, *ibid.*, p. 112-113.

(38) H. BREUIL, *ibid.*, p. 348.

(39) FERRIER, *Bull. soc. hist. et archéol. Libournais*, n° 58, 1949, p. 74.

(40) M. VAULTIER, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 305.

(41) E. PATTE, *Gallia*, VI, I, 1948, p. 199.

(42) Cf. BAUDRE, *Bull. soc. polym. Morbihan*, 1948, p. 14-15.

(43) F. BORDES et P. FITTE, *L'Anthropologie*, 59, 1949, p. 1-19, 193-203, 407-432.

(44) Des mêmes, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 52-62.

en bifaces micoquiens vers la couche supérieure, suprajacente cependant à des niveaux à Rennes du Moustérien et du Paléolithique supérieur. Dans l'une de ces poches, M. Camasse a mis au jour une belle mandibule néanderthaloïde assez primitive. Au même niveau que la grotte à ossements de Machairodus, vers la droite, commence à se dessiner l'entrée d'une autre grotte, très riche en éclats de quartzite, mais ayant également donné plusieurs bifaces volumineux de l'Acheuléen moyen, un peu plus usés.

G. Henri-Martin⁴⁵ poursuit, avec la même méthode qui a donné de si heureux résultats, les fouilles de la grotte de Fontéchevade (Charente), qui apparaît comme un vaste atelier, dans lequel fut pratiquée la taille sur enclume parallèlement à la taille au bois. Le matériel utilisé comprend des rognons du Bajocien, ramassés sur les lieux, des chailles, des quartz, des galets de rivière. L'industrie, uniquement à éclats, est définie par deux techniques, pratiquées dans un rapport inégal, la taille clactonienne et la taille sur plan de frappe préparé, l'une et l'autre à un même stade primitif de développement. Cette industrie tayacienne de hachereaux, de pics, de râcloirs, de biseaux, est comparable à celle des niveaux inférieurs de La Micoque et de Combe-Capelle. On la retrouve au Mont-Carmel, à Oumm Quatafa et à Taboun, sous l'Acheuléen supérieur; au Portugal, dans l'estuaire du Tage; au Maroc, à Sidi Abderrahman, sous-jacente et sur une plage milazienne sous une dune prétyrrhénienne; en Afrique du Sud, dans la terrasse de 100 pieds du Vaal. A Fontéchevade, le paysage est celui d'une forêt humide qui l'emporte sur la prairie. L'as-

pect de cette industrie devient de plus en plus fruste et massif à mesure que l'on pénètre plus profondément dans la couche tayacienne.

Dans le Sud-Est de la France, le Micoquien de la Baume-Bonne⁴⁶, à Quinson (Basses-Alpes), trouvé entre le Tayacien typique et un Moustérien évolué, a donné des bifaces, des pics, des râcloirs et des râcloirs-rabots d'ascendance tayacienne, des lames et des éclats à plan de frappe levalloisien, et le burin apparaît dans ce niveau. Le nouveau gisement présente un complexe d'Acheuléen tardif, de Moustérien ancien d'origine tayacienne et de Levalloisien. Fait à noter, on relève, à la Baume-Bonne, une évolution du biface vers la feuille de saule ou de laurier. Malgré l'importance de la station, je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'encombrer la nomenclature paléolithique d'un nouveau terme, le « Quinsonien », comme on nous le suggère avec une certaine insistance.

Au Moustier (Dordogne)⁴⁷, on pourrait expliquer la position dans laquelle le Tayacien a été retrouvé, sur un Moustérien de tradition acheuléenne, recouvert par un Moustérien typique, par l'action exercée, au début de la dernière période froide, par le dégel et les fontes du printemps, parcourant le karst de courants d'eaux, entraînant les industries, les râclant et le redéposant là où on les trouve aujourd'hui.

Des outillages moustériens ont été recueillis à La Négresse, à Barssusary, à Villefranque et dans les landes de Matchoenia (Basses-Pyrénées)⁴⁸. Au Mas d'Azil (Ariège), dans la salle Dewoitine, un ossuaire moustérien a été mis au jour⁴⁹. Il renfermait un crâne de Mam-

(45) CRAI, 1949, p. 126-114; *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 353-363; E. PATTE, *Gallia*, VI, I, 1948, p. 197-198.

(46) B. BOTTET, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 76-77, 257-373.

(47) F. BOURDIER, *ibid.*, p. 392-393.

(48) J.-M. de BARANDIARAN, *ibid.*, p. 82.

(49) MANDEMENT, *ibid.*, p. 7-8.

mouth, des ossements du grand Ours et du Rhinocéros tichorinus.

La grotte moustérienne de La Verrière, à Montmorin (Gard), a fait connaître une faune tempérée sans Renne ⁵⁰. On signale à Champeaux (Haute-Vienne) la découverte d'un cordiforme acheuléo-moustérien ⁵¹. La stratigraphie des gisements moustériens de Fontmaure (Vienne) ⁵² montre la superposition du Moustérien typique au Moustérien de tradition acheuléenne, superposition exceptionnelle dans la Vienne, à une époque correspondant à celle du Chêne Rouvre et du Châtaignier, d'où l'interstade würmien.

Dans l'Ile-de-France, aux environs de Saint - Pierre - lès - Nemours (Seine - et Marne), des carrières mirent au jour et détruisirent une caverne à gravures pariétales, à matériel moustérien et faune d'Équidés, entièrement comblée par un limon loessique ⁵³.

A Arcy-sur-Cure (Yonne), les fouilles ont été reprises dans les grottes de l'Hyène et du Loup. Dans cette dernière, on reconnut l'existence d'un habitat moustérien, avec stratigraphie abrégée d'une seule couche développée, probablement la couche 6 b 3 de la grotte de l'Hyène. Dans celle-ci, la reprise des déblais de l'entrée a montré une suite de superpositions allant du Paléolithique au gallo-romain. Quatre niveaux ont été reconnus dans les argiles moustériennes, à silex et chailles, à faune froide et tem-

pérée. Dans les sables, on observe une séquence à treize coupures sédimentaires, dont trois ou quatre à Moustérien de quartzites et Gerf.

Une évolution locale du Moustérien à l'Aurignacien se manifeste dans le Sud du massif armoricain, dans l'industrie des grottes de Saulges, à Roc-en-Paille, à Saint-Géror, près de Chalonnès ⁵⁵. Dans le Midi, à Barma Grande ⁵⁶, le contact entre ces deux mêmes industries se manifeste entre 8 et 9 mètres, où la connexion du Périgordien et de l'Aurignacien est indiscutable. Il semble que l'Aurignacien final y ait évolué en un Mésolithique à faciès sauveterrien. Dans la Vienne, l'abri de Laraux ⁵⁷, sur le versant oriental de la vallée, en aval du vallon de La Marche, a fait connaître, deux niveaux périgordiens, l'horizon supérieur caractérisé par le burin Noailles et la pointe à soie de La Fort-Robert. Dans les sables de Saint-Amand-de-Graves (Charente) les recherches d'E. Patte ⁵⁸ ont amené la découverte d'une pointe du Paléolithique supérieur. A Izeures - sur - Creuse, la station du Bois d'Aspres appartient à l'Aurignacien ⁵⁹.

La reprise des fouilles de La Colombière (Ain), par H. L. Movius, révéla l'existence, au bas de la falaise calcaire formant l'abri, d'un campement fréquenté au moment des basses eaux de la rivière. Dans la partie orientale de l'abri, un nouveau foyer a donné des os, des silex et un beau galet gravé (Cheval). L'Aurignacien de la station, d'assez longue du-

(50) C. HUGUES, S. GARIMOND et S. GAGNIÈRE, *Rhodania*, 29, p. 18-19.

(51) *Bull. soc. hist. et archéol. Limousin*, LXXXIII, 1949, p. 40.

(52) Dr L. PRADEL, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 219-221.

(53) J. BAUDET, *ibid.*, p. 391.

(54) A. LEROI-GOURHAN, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 189-192.

(55) R. VAUFREY, *L'Anthropologie*, 53, 1949, p. 557-558.

(56) E. OCTOBON, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 386-388.

(57) Dr L. PRADEL, *ibid.*, p. 46-47; E. PATTE, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 199.

(58) E. PATTE, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 198.

(59) P. JOHANNÈS, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 238.

rée, se place entre le retrait du Würm I et la fin du maximum du Würm II ⁶⁰.

Des précisions sont apportées à la stratigraphie de l'Aurignacien de la sablière Bervialle, aux Hautes-Bruyères (Villejuif, Seine) ⁶¹, qui est recouvert par un Moustérien, antérieurement établi sur la droite du gisement.

Un excellent mémoire du Dr A. Cheynier ⁶² expose le résultat de ses patientes recherches à Badegoule (Dordogne), dans les niveaux protosolutréens, Solutréen moyen, supérieur et final et proto-Magdalénien. Les nombreux strates du Solutréen III ont donné d'assez nombreuses plaquettes, gravées de figures d'animaux, autant que l'on en peut juger sur des pièces très fragmentées. Leur style ressemble étonnamment aux quelques autres objets analogues, recueillis à Angles-sur-l'Anglin, dans des niveaux du même âge et qui ne se distinguent pas sensiblement de l'art magdalénien ancien. Des ressemblances avec ce matériel lithique apparaissent dans l'outillage de grattoirs, de râclettes, de râcloirs, de burins, de perçoirs, de lames et de nucléi, trouvés en contact avec une faune, représentée par le Renne, le Cheval et le Renard, dans l'horizon du Magdalénien I de la station de Beauregard, près de Nemours (Seine-et-Marne), située sur l'éperon dominant la vallée du Loing ⁶³.

De nouvelles recherches ont été effectuées en Charente, à la grotte de la Chaise ⁶⁴ dont l'entrée constitue un véritable abri, avec silex et quartz taillés,

os de Mammifères et dents d'un petit Equidé, et à Mouthiers ⁶⁵, où l'élargissement d'une ancienne tranchée a donné des microlithes et une faune avec prédominance de Saïga et, pour la première fois, les restes d'un Bouquetin.

La stratigraphie de l'abri, ouvert au Midi, au-dessus de la vallée de la Thèze, à la base des sources, au Roc de Cavart, à Montcabrier (Lot) ⁶⁶, s'inscrit dans les cadres suivants : 1° sur un éboulis calcaire, niveau du Périgordien supérieur, avec grattoirs sur bout de lame, burins bec-de-flûte, d'angle et latéraux, lames à encoches, lamelles à dos abattu, microlithes géométriques, baguettes rondes, dents de Renne et de Cerf; 2° séparés par un éboulis calcaire, une couche de Solutréen assez ancien, à outillage osseux presque inexistant et galet gravé d'une figure humaine et d'une tête de Cheval incomplète.

Dans le Midi de la France, à l'abri Montfort (Saint-Martory, Hte-Garonne) ⁶⁷, sur la rive droite de la Garonne, un lambeau du troisième foyer, exploré en 1892, a été fouillé. L'industrie lithique est peu abondante : lames à dos abattu, grattoirs à tranchant oblique, sur bout de lame et discoïdes, burins, lames en silex local du Paillon. L'outillage osseux est représenté par un fragment de sagaie à simple biseau, une pointe de sagaie à section ovale, des poinçons, une ébauche de harpon à un rang de barbelures. Les stylisations des gravures, têtes et avant-train de Bovidé, ramènent le site au Magdalénien final.

Malgré les ravages provoqués par la dernière guerre dans la caverne de Bé-

(60) J. VIRET, *Etudes rhodaniennes*, XXIV, 1949, p. 119-120.

(61) E. GIRAUD, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 439-442.

(62) *Badegoule, station solutréenne et protomagdalénienne*. Arch. I.P.H., n° 23, 1949.

(63) Abbé A. NOUËL, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 131-143.

(64) E. PATTE, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 197.

(65) *Ibid.*, p. 197.

(66) L. COULONGES, *L'Anthropologie*, 53, 1949, p. 558-560.

(67) L. MICHAUD, *Bull. soc. préhist. Ariège*, 4, 1949, p. 29-31.

deilhac (Ariège), où une usine d'aviation avait été montée par l'occupant, amenant la destruction de nombreux foyers magdaléniens, quelques lambeaux de la couche, subsistant à l'aplomb des parois, ont été sauvegardés et ont pu être fouillés⁶⁸. Dans la galerie principale, à droite de l'entrée et à la bifurcation de celle-ci et d'une galerie vers la deuxième entrée, deux foyers ont donné le matériel classique de cette période. Au Magdalénien IV appartient un fragment de harpon à double rangée de barbelures. Au-dessus, dans une terre jaune, avec le matériel lithique courant, un harpon à une rangée de barbelures a été recueilli. Les œuvres d'art sont représentées par une tête de Cheval, gravée sur os d'Oiseau, une plaquette d'os perforée aux deux extrémités et décorée de méandres, un double poinçon avec chevrons, exécuté dans un os pénien de Renard. Dans le talus donnant accès à la galerie Vidal, nivelé par les Allemands, on n'a pas retrouvé de foyers continus, mais des poches très épaisses, contenant des outillages d'os et de pierre.

En Dordogne, à la Combe de La Borie⁶⁹, le Périgordien et le Solutréen de base sont surmontés d'horizons de l'extrême fin du Magdalénien et du début de l'Azilien. La faune, avec le Cheval, le Mouton, le Bœuf, le Sanglier, le Cerf, annonce le commencement de la faune moderne. Au Mas d'Azil (Ariège), une cachette du Magdalénien VI a été mise au jour⁷⁰.

L'Aurignacien supérieur d'Isturitz (Basses-Pyrénées), niveau 4 de la Grande Salle, a fait connaître des baguettes en bois de Cervidé, à base biseautée et encoches, semblables aux pièces du même

niveau de Vilhonneur. Plutôt que des prototypes de harpons, le regretté R. de St-Périer⁷¹ propose de les interpréter comme des bases de sagaies destinées à être emmanchées, les stries et les encoches étant utilisées pour consolider la fixation de la pointe sur une hampe. A la même époque et provenant de la même caverne appartiennent également les fragments d'une lampe⁷² recueillie dans la grande salle Saint-Martin, avec des pointes de La Gravette, des burins latéraux Noailles, des sagaies biconiques, parfois encochées à la base, de la fin de la période ou du début du Périgordien. En grès gris rougeâtre, un peu micacé, emprunté au gisement voisin de Saint-Martin d'Arberoue, la lampe présente une cuvette peu profonde, une marge étroite et épaisse rappelant les formes de la lampe de La Mouthe, plus ancienne que la plupart des autres exemplaires. On connaît quarante et une de ces lampes, retrouvées brisées volontairement, vraisemblablement après un usage rituel. Le grès a joué, à ce qu'il semble, un rôle important dans la fabrication des récipients paléolithiques : à l'abri Lachaud (Teras-son, Dordogne), dans un niveau à râclettes, du Magdalénien I, le Dr A. Cheynier⁷³ a découvert les morceaux d'un vase en grès rose micacé, rougi au dehors et noirci à l'intérieur.

Ces gravures, tête de Bovidé, avant-train d'Antilopidé, surmonté de deux cornes, échine, cou, tête et pattes antérieures d'Ours, avant-train de Ruminant, relevées au plafond de l'abri Delluc, dans le massif calcaire de Tayac (Dordogne), appartiennent au début de l'Aurignacien⁷⁴.

(68) H. BÉGOUEN, *ibid.*, p. 25-28; Romain ROBERT, *ibid.*, p. 17-23.

(69) F. DELAGE, *Bull. soc. hist. et archéol. Périgord*, LXXVI, 1949, p. 97-109.

(70) L. MÉROC, *Bull. soc. hist. nat. Toulouse*, 1949.

(71) *L'Anthropologie*, 53, 1949, p. 68-73.

(72) Du même, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 315-318.

(73) *Ibid.*, p. 120-121.

(74) Abbé A. GLORY, *ibid.*, p. 217-219.

Au congrès de préhistoire des Eyzies, tenu au mois de septembre 1949, la grotte de Lascaux (Dordogne) a fait l'objet de nombreuses études : hydrologie, paléontologie, faune et climat, âge et technique des peintures, comparaisons avec les autres cavernes ornées du Périgord et des Pyrénées. Lascaux ne présente pas seulement une parenté artistique avec l'art rupestre du Levant espagnol, on peut encore établir, à Calapata, comme à Cogul, des rapports industriels, les unes et les autres stations ayant donné les mêmes pièces lamellaires en silex. Tout concourt ainsi à accentuer les contacts entre les deux groupes de civilisation ⁷⁵.

Le Pliocène ne s'arrête pas à la région de la Charente, mais déborde sur le Poitou ⁷⁶. Des découvertes qui se multiplient, La Marche à Lussac-les-Châteaux, et récemment Angles-sur-l'Anglin (Vienne) ⁷⁷, ouvrent des perspectives nouvelles sur l'art magdalénien.

Les fouilles de Mlle Suzanne de Saint-Mathurin et de Miss Dorothy Garrod, dans l'abri dit « Cave à Louis Taillebourg », orienté au Midi et situé au pied des falaises de Doussé, sur la rive droite de l'Anglin, ont amené la découverte d'une couche du Magdalénien III, caractérisée par la présence de sagaies courtes à long biseau, de dents et d'os hyoïdes, ainsi que de coquilles percés ou cochés, de pendeloques en ivoire, de fragments de baguettes demi-rondes très simplement décorées et d'incisives de jeunes Chevaux, encochées et ornées de quadrillages. L'industrie du silex, remarquable, est représentée par des lamelles à dos abattu, de nombreux burins, des perçoirs et des

grattoirs sur bout de lame. Ces outillages sont associés à une faune froide : Renne, Cheval, Bœuf, Mammouth, Ours, Saïga, Loup et petits Rongeurs.

Le grand intérêt de ces découvertes est de faire connaître un nouveau sanctuaire du Paléolithique supérieur, orné de sculptures, du type de ceux explorés au Roc de Sers (Charente) et au Fourneau du Diable (Dordogne). Un très remarquable ensemble de bas-reliefs a été retrouvé, effondrés en blocs et en fragments sur la couche du Magdalénien III. Rehaussés de couleurs, ils appartiennent à une frise monumentale dressée dans l'abri, et représentent des images de Chevaux, de Cervidés, de Chamois, de Bouquetin. Une seule figure est restée attachée à la voûte : un très beau Bison, dont la tête et le flanc portent les traces de blessures. Sur l'un des blocs apparaît un buste d'Homme, la tête à droite, le front légèrement fuyant, le nez relevé, très épaté, les narines dilatées, les lèvres en relief closes, la commissure marquée par un trait. L'œil, en amande, est vu de face, les pupilles gravées et colorées en noir, les cils indiqués, une ligne rouge marquant le pli de la paupière. Le menton, droit, est couvert par une barbe noire, courte, peinte en noir. Le visage avait été teinté à l'ocre, en rouge brun, avec lignes et réserves noires. Pour délimiter chevelure et joue, le sculpteur a utilisé une veine blanche de la pierre, doublée d'un bandeau d'ocre. Des détails curieux sont donnés en ce qui a trait au vêtement et à la parure : le buste est entièrement recouvert, ainsi que le cou, par une fourrure, ouverte sur un plastron richement travaillé, du même ton carminé que le fond. Des ornements, en forme d'olives, retombent de la coiffure. Il n'est pas encore possible d'évaluer l'importance de la frise, dégagée seulement sur quelques

(75) D. PEYRONY, *ibid.*, p. 117.

(76) H. BREUIL, *C.R.A.I.*, 1949, p. 137.

(77) S. de SAINT-MATHURIN et D. GARROD, *ibid.*, p. 138-142; *L'Anthropologie*, 53, 1949, p. 333-334.

mètres de longueur, et qui paraît se poursuivre.

Le niveau proto-Solutréen de la Baume-Bonne (Quinson, Basses-Alpes) a fait connaître des cailloux gravés, portant généralement des traits intentionnels. Quelques rares tracés sont intelligibles, le reste des graffites est susceptible d'être interprété avec assez d'imagination, mais n'offre à l'exception de quelques détails que des rapports lointains avec l'art réaliste ou même schématique⁷⁸. Le grand Bison, au corps de profil et aux cornes vues de face, gravé sur une paroi de la grotte de La Grèze, à Marquay (Dordogne), permet de dater du Solutréen supérieur le matériel recueilli dans la brèche⁷⁹. Une nouvelle salle à gravures a été découverte dans la grotte de Gazel (Aude) : une premier groupe, Bouquetin avec flèches représentées à la poitrine et à l'encolure, et Capridé, oblitérant partiellement un animal de même taille, appartiennent à l'Aurignacien; un second Bouquetin, à cornes annelées, et deux Chevaux sont magdaléniens⁸⁰.

Les deux grottes de Noutin, à Carennac (Lot), avec ossements de Cheval et d'*Ursus sp.*, ont donné (grotte du Cheval) une tête sculptée d'aspect humain⁸¹.

Les fresques de la galerie Vidal, à Bédailhac (Ariège)⁸², ouverte dans la paroi droite, à 150 mètres de l'entrée, et possédant des lambeaux de foyers évoquant le Magdalénien IV, n'ont aucune figure antérieure aux noirs modelés par

teintes, plus ou moins hachurées, comme à Marsoulas. Les polychromes y sont précédés par des figures brunes plus ou moins unies, passant au polychrome. Les animaux représentés sont des Bisons et des Chevaux. L'identité de ces images de Chevaux avec celles de Marsoulas laisse croire à une contemporanéité au Magdalénien VI et témoignerait peut-être de la main d'un même artiste. Les marques rouges, appliquées aux flancs de plusieurs Bisons et le petit Bison linéaire rouge rappellent le proto-Azilien de la caverne de Niaux.

H. Breuil a publié les relevés des grottes Chabot et du Figuier dans le cañon de l'Ardèche, et plusieurs galets peints du Mas d'Azil, avec images de l'Ours et du Boeuf, de caractère semi-schématique⁸³.

Parmi les découvertes d'œuvres d'art mobilier, on doit signaler : un Poisson à contours découpés, rehaussé de champlévé et de gravure, taillé dans une lame d'os; brisé au Magdalénien, il a été retaillé en modifiant légèrement ses formes (abri sous roche de Bisqueytan, à Saint-Quentin-de-Baron, Gironde)⁸⁴; au Bruniquet, dans les couches du Magdalénien IV-VI, magnifique propulseur en bois de Renne, de caractère cérémoniel, représentant un Cheval bondissant, les membres antérieurs repliés, les autres membres allongés sur le fût, dont la tige, légèrement renflée et perforée, se termine par un biseau⁸⁵; une nouvelle grotte du gisement magdalénien de Saint-Marcel a donné, dans le niveau inférieur à sagaies à double biseau, un appeau en os, gravé d'oreilles de Biches⁸⁶; des pendeloques aurignaciennes de Germolles (Saône-et-

(78) B. BOTTET, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, 257-273.

(79) D. PEYRONY, *Bull. soc. hist. et archéol. Périgord*, LXXVI, 1949, p. 55-58.

(80) R. VACUFREY, *L'Anthropologie*, 53, 1949, p. 328-329.

(81) Dr. P. RICHARD, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 328-329.

(82) H. BREUIL et G. VIDAL, *Bull. soc. pré-hist. Ariège*, 4, 1949, p. 11-15.

(83) H. BREUIL, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 339-342.

(84) R. SÉRONIE-VIVIEN, *ibid.*, p. 182-185.

(85) *Ibid.*, p. 12.

(86) E. PATTE, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 198.

Loire), en os, sont taillés en forme de dents ⁸⁷.

Le problème que pose l'interprétation des tectiformes continue à exciter la sagacité des chercheurs : on nous propose de les rattacher à l'idée de la mort. Les morts seraient ainsi représentés par la figure de la maison désertée. Il ne semble que ce soit là encore la vraie solution ⁸⁸.

Des stations mésolithiques de surface sont signalées au long d'un très ancien chemin allant du Pont-de-Veyle au Pont-de-Vaux, sur les territoires des hameaux de Cour, d'Onjard, de Villières et d'Aubouy (Ain) ⁸⁹. L'Azilier a été trouvé à Castéra-de-Lurbe ⁹⁰, et près de Biarritz (Basses-Pyrénées) à Mouligna ⁹¹, des pics provenant d'un niveau sous-jacent au Néolithique témoignent de l'existence d'un groupe asturien sur cette partie du littoral atlantique.

Les civilisations du Montmorencien ont provoqué une étude sur la nature des roches utilisées dans les stations du désert d'Auffargis (Seine-et-Oise), dont les Tardenoisien ont employé le silex crétaqué, la meulière de Beauce, rarement le quartz, le grès stampien, c'est-à-dire un matériau ramassé sur place ⁹². A Piscop, trois groupes industriels sont en présence ⁹³ : un Montmorencien pur à outillage classique; un Montmorencien à outillage domestique; des gisements à

industries complexes. L'outillage ne serait pas l'œuvre des Tardenoisien et témoignerait de périodes successives d'occupation que l'on pourrait ainsi rétablir: campements mésolithiques à faciès sauveterrien; établissements de forêts, habités par des tailleurs de grès; un second apport de Tardenoisien se heurtant aux Montmorencien, pendant le Tardenoisien II; enfin des apports néolithiques tardifs.

L.-R. Nougier propose un rapprochement chronologique entre Campignien et Tardenoisien et peut-être même une contemporanéité. Les chasseurs tardenoisien n'auraient pas délogé les tailleurs de grès, mais chasseurs et forestiers auraient cohabité, associant leurs deux outillages opposés et complémentaires, mêlant leurs deux genres de vie en une sorte de symbiose humaine.

Est-il possible d'établir des rapports entre la civilisation d'Ertbölle et la civilisation campignienne ⁹⁴? Typologiquement, Ertbölle se rattache au Campignien, les pics, les tranchets, les marteaux, les pièces à encoches, les gros perçoirs, les disques retouchés sur les bords, les pointes de flèches à tranchant transversal, appartiennent à une même famille. Mais les Ertbölle présentent des traits archaïques : ils ignorent l'agriculture et la domestication des animaux, contrairement aux agriculteurs et éleveurs campignien. Ce serait au cours de déplacements des deux groupes que le contact se serait établi : le premier recevant des Omaliens les rudiments de l'agriculture, les seconds abandonnant leur outillage de pêcheurs et partiellement de chasseurs, ceux-ci possédant une céramique plus évoluée. Ainsi s'expliquerait la brusque apparition, au Danemark, de l'agriculture et de l'élevage.

(87) Abbé GUILLARD, *Mém. soc. d'hist. et d'archéol. Chalon-sur-Saône*, XXXII, 1949, p. 43-44.

(88) P. DIAZ de la ESPADA, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 77-78.

(89) COLLET, *Bull. soc. naturalistes et archéologues Ain*, 1950, p. 64-65.

(90) J.-M. de BARANDIARAN, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 82.

(91) J. FERRIER, *ibid.*, p. 193-203.

(92) H. ALIMEN et E. VIGNARD, *ibid.*, p. 94-95.

(93) R. VAUFREY et L.-R. NOUGIER, *L'Anthropologie*, 53, 1949, p. 336-338.

(94) J. CORBEL, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 102-106.

III. NÉOLITHIQUE ET ÂGE DU BRONZE

De nouveaux progrès sont peu à peu réalisés dans l'étude du tapis végétal au cours de l'une et l'autre de ces périodes. Le début de l'histoire forestière des régions sub-pyrénéennes orientales débute avec la décroissance de la Pinède et la croissance du Chêne. Puis apparaît le Sapin, qui après une poussée du Coudrier coïncidant avec un premier assaut de la Chênaie mixte, s'étend de nouveau pour céder encore du terrain devant une nouvelle offensive de la Chênaie mixte, et régner définitivement⁹⁵. L'Epicéa n'est plus à mentionner que dans la flore flamandienne française du Jura et des Alpes de Savoie⁹⁶, dont le développement est très voisin de ce qui se passe alors en Suisse. Elle diffère de la flore des Alpes de Savoie par une apparition plus précoce et par un développement plus progressif de l'Epicéa, sans la mutation brutale du Sapin, faisant place à l'Epicéa qu'on observe en Savoie. L'exploration du Massif Central confirme la diversification de l'évolution forestière à partir de la période sub-boréale, sous l'influence de la situation géographique, puis de l'intervention humaine⁹⁷.

Rares sont les régions de notre pays où l'on ait la possibilité d'établir des rapports entre les épisodes de l'histoire forestière et le développement de l'occupation humaine de ces territoires. Un essai de synchronisation entre l'âge du Bronze et les phases forestières du plateau de Millevaches a pu cependant être

esquissé⁹⁸. Les niveaux avec haches coïncident avec le maximum du Hêtre (tourbière de Redon-Bort, à Pérols, Corrèze), à la fin du Bronze II. On est alors amené à rétablir les grandes lignes du cadre général pendant cette période. Le taux de boisement était alors plus élevé qu'actuellement, ce qui implique une densité plus faible du peuplement, ou des genres de vie différents. D'autre part, l'extension du Hêtre s'expliquerait par un refroidissement et une humidité plus grande du climat pendant l'âge du Bronze, et en faveur de cette interprétation, on peut faire état de la disparition, dans le même temps, du Tilleul. Cependant cette multiplication de la Hêtraie, essence d'ombre, pourrait encore être le fait de l'extension de la forêt, postérieurement au Néolithique, et ses régressions pendant cette période et après l'âge du Bronze, fourniraient un argument favorable à cette dernière explication.

L'intervention des pasteurs de la fin du Néolithique fournit un exemple de l'action de l'Homme sur la forêt de l'Aigoual⁹⁹. En s'attaquant à la Hêtraie, il a créé des pelouses pour la dépouissance des Ovins, à des altitudes plus basses, comme au col de l'Homme Mort, où un humus alpin a révélé des sols forestiers avec intercalation d'outillage néolithique.

Dans deux chapitres de son ouvrage, *L'aube de la civilisation européenne*, V. Gordon Childe¹⁰⁰ donne une esquisse de l'histoire de la Gaule au Néolithique. Le Néolithique ancien est représenté par la civilisation de Cortaillaud et s'étend du centre du pays à la Manche, lorsque,

(95) G. et C. DUBOIS, *C.-R. Acad. Sc.*, 222, 1946, p. 455-456; F. BOURDIER, *Travaux récents sur l'analyse pollinique*.

(96) F. FUSTON, *ibid.*, 223, 1946, p. 100-101.

(97) G. LEMÉE, *ibid.*, 223, 1946, p. 956-958.

(98) G. LEMÉE, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 68-71.

(99) Du même, *Annales de Géographie*, LIX, 1949, p. 307-308.

(100) Trad. fr. de L. CHATELAIN. Paris, Payot, 1949. Voir chapitres XVI-XVII.

par les vallées du Rhône et de la Garonne, s'exerce l'action des Mégalitheurs. Cependant, des communautés, greffées sur le vieux fond campignien, échappent à cette action, ainsi qu'à l'influence des porteurs de la civilisation des gobelets et des Danubiens de l'âge du Bronze. Il en sera vraisemblablement de même pour la Bretagne, avant l'introduction des vases à cannelures. Un grand centre mégalithique, débordant sur l'Enéolithique et le Bronze, exerce alors son influence, qui se traduit, aussi bien en Armorique que dans le Midi, par la présence de tombes collectives et par les grottes à caractère funéraire du Narbonnais et de la Marne. La présence de perles en verre bleu, de fabrication égyptienne, dans les mobiliers funéraires des Mauges et du Finistère, fixe un des jalons de sa chronologie (environ 1400 avant l'ère). C'est ce que V. Gordon Childe appelle l'idée mégalithique, car il s'agit d'une civilisation spirituelle autant que matérielle qu'incarnent les statues-menhirs, les bas-reliefs des hypogées champenois et les gravures des mégalithes bretons, auxquels répliquent les sépultures collectives du groupe Seine-Oise-Marne. La Bretagne joue un très grand rôle dont son archéologie marque toute l'importance. Relais de la route qui conduit de la Péninsule Ibérique vers les gisements d'étain de Cornouailles et les alluvions aurifères d'Irlande, c'est aussi un lieu de pèlerinages. De là son rôle de catalyseur, à l'extrême pointe de l'Europe occidentale, où se rejoignent, venues par mer les gobelets avec les haches à boutons qui rappellent l'Égypte, les bipennes de Cnossos, les haches-lingots du Vogtland. Malgré l'introduction du métal, la civilisation armoricaine gardera un faciès néolithique. Dans le Nord de la province, au début du Bronze, les sépultures de chefs donnent des poignards à cannelures,

voisins de ceux découverts dans l'Italie septentrionale. Avec les Îles Britanniques (Wessex), environ 1400 avant l'ère, on constate une communauté de civilisation.

Malgré les « trous » que l'on constate sur une carte de la France néolithique, on est amené à conclure à une réelle densité du peuplement contemporain. Une étude récente, qui porte sur les territoires compris entre la Loire et la Seine¹⁰¹, conclut à un peuplement rural néolithique correspondant au peuplement rural actuel. Les mêmes régions ont été occupées ou délaissées et la densité est particulièrement serrée dans le bassin du Loing.

Sur le caractère de ce peuplement, la nature de l'outillage recueilli n'est pas sans apporter quelques précisions qu'il faut, cependant, interpréter avec prudence. On nous propose¹⁰² de reconnaître dans la pierre polie la caractéristique, dans les civilisations languedociennes, des groupes agricoles, absente dans la culture des plateaux de technique campignienne. Le polissage est inutile pour le travail du bois. Mais alors pourquoi supposer que les haches polies représenteraient des coins à fendre le bois ? Bien peu de ces instruments seraient capables de résister à la percussion.

Des stations campigiennes ont été reconnues à La Hétraie (Le Havre, Seine-Inférieure), avec outillage en grès céomanien de la falaise, grattoirs, râcloirs triangulaires ou trapézoïdaux, burins, tranchets, pointes et rabots, recueillis sous un horizon à haches polies¹⁰³; sur les Côtes de Meuse, pics et haches en silex¹⁰⁴; sur le territoire de Servian, au

(101) L.-R. NOUGIER, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 126-127.

(102) M. LOUIS, *ibid.*, p. 349-352.

(103) L. CAYEUX, *ibid.*, p. 186-192.

(104) G. POIROT, *ibid.*, p. 7.

Nord-Ouest de Valrose (Aude) ¹⁰⁵, au lieu dit *La Joyeuse*.

Le kjoekkenmoedding de l'île de Bas (Finistère) ¹⁰⁶ repose sur un sol occupé à la fin de la formation des limons brunâtres et contient une industrie mésolithique à galets taillés et utilisés; puis une phase d'apports sableux éoliens avec pièces néolithiques; un troisième horizon contient des débris de cuisine, mêlés de tessons grossiers; la couche supérieure est de formation dunaire.

En Haute-Normandie ¹⁰⁷, sur les pentes où la craie affleure, on recueille un outillage, grossièrement taillé, de lames épaisses, de gros râcloirs, de pièces à encoches, d'écorçoirs, de pics courts à talons épais, de larges tranchets, qui ne représentent nullement un faciès local, on les retrouve, en effet, dans la Seine-Inférieure, l'Eure et le Calvados, mais les vestiges d'établissements de pêcheurs et de chasseurs contemporains du début du Néolithique. C'est un refuge de chasseurs, foyer avec restes de Chevreuil et de Porc, poteries à impressions digitales et hache en quartz, qui a été fouillé en Bourbonnais, dans la grotte de Sanssat, au hameau de Ponçu ¹⁰⁸. Ce sont des stations de surface qui ont été explorées au Pas-de-Clavel (Clansays, Drôme) ¹⁰⁹, à Vielfoy (Bannes, Lot) ¹¹⁰ et sur le territoire de la commune d'Ymeray (Eure-et-Loir) ¹¹¹.

A 15 kilomètres à l'Est-Nord-Ouest de Strasbourg, dans la région des collines

sous-vosgiennes du Kockersberg, A. Stieber ¹¹² poursuit ses intéressantes recherches dans les fonds de cabanes et les sépultures à céramique rubannée de Quartzenheim (Bas-Rhin). Les formes de la cabane sont irrégulières, rondes, ovales, en haricot, parfois deux excavations sont réunies pour donner naissance à des habitations plus importantes, dont l'entrée se place alors au Sud-Est. La charpente est en bois et les tombes sont orientées N.-O. - S.-E., peu profondément creusées, abritant des squelettes, allongés ou accroupis, accompagnés d'un mobilier funéraire de tessons, haches de pierre et poignons.

Dans les grottes, le Néolithique apparaît à La Plage et à l'Eglise (Baudenard, Var) ¹¹³, du Pertuis (Saint-Romain, Côte-d'Or) ¹¹⁴, de Chaux-lès-Port ¹¹⁵, cette dernière occupée à la fin de la période, a également donné des mobiliers des âges du Bronze et du Fer et de l'époque romaine.

Les dernières fouilles du regretté abbé J. Philippe, au Fort-Harrouard (Eure-et-Loir), en 1949 ¹¹⁶, ont porté sur le rebord oriental de l'enceinte, où l'on retrouve les divers stades de l'occupation : Néolithique I, à céramique lisse, vases gravés du type de Chassey, plats à pain et statuettes féminines de terre cuite, recueillis dans des fonds de cabanes, ayant utilisé des excavations naturelles, puis très faible horizon du Néolithique II. Les niveaux du Bronze III et IV, régulièrement superposés jusqu'au rebord de l'enceinte, ont donné vingt-sept nouveaux

(105) Claude de SERS, *Bull. soc. archéol., scientif. et litt. Béziers*, 1950, p. 4-5.

(106) J. BAUDET, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 378-382.

(107) M. DUTEURTRE, *Bull. soc. normande ét. préhist.*, XXXV, 1949, p. 6.

(108) E. BUISSON, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 116-117.

(109) M. VERRIER, *ibid.*, p. 278-295.

(110) Dr P. RICHARD, *ibid.*, p. 329.

(111) L. FELTZ, *ibid.*, p. 76.

(112) P. WERNERT, *Gallia*, VI, I, 1948, p. 193-194.

(113) *Bull. trim. soc. ét. scientif. et archéol. Draguignan*, n° 490, 1949, p. 2-3.

(114) *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 157-158.

(115) J. COLLOT, *La grotte de Chaux-lès-Fort*. Vesoul, 1948.

(116) *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 188-189.

foyers, en terre cuite. Avec les céramiques, les haches et les épingles de bronze, la pièce la plus curieuse est un bloc de terre, passé au feu, lors de l'un des nombreux incendies qui ravagèrent la station, et qui a conservé de multiples empreintes : fond de grand vase, impacts de mains, feuilles, brindilles de junc et de minces roseaux sur lesquels il reposait. Un squelette d'enfant du Bronze III a été trouvé à la base de cet horizon, couché sur le côté gauche, le bras replié sous le corps. Directement sous la couche superficielle, un premier niveau est contemporain du IV^e siècle de notre ère (tessons décorés à la molette). Il recouvre l'emplacement d'une cabane de La Tène III, dans laquelle furent recueillies une scie à double rangée de dents, une chaîne d'attelage et une cloche en fer.

On constate également des occupations successives des âges du Bronze et du Fer, et parfois même des niveaux gallo-romains, dans les grottes de Gaude (Aubenas, Ardèche) ¹¹⁷, de Chaux-les-Port (Haute-Saône) ¹¹⁸, où deux faibles horizons néolithiques reposant directement sur l'argile à Ours, sont surmontés de strates du Bronze et du Fer, de l'Hortus (Hérault), dans laquelle un Bronze IV attardé est en contact avec le Hallstattien I ¹¹⁹, de Frauzan (Aude), qui a donné des bracelets de bronze ¹²⁰.

Plus importantes sont les découvertes faites dans les grottes de La Madeleine à Villeneuve (Hérault) ¹²¹ et de la Treille

(Aude) ¹²². Dans la première, dix couches ont pu être isolées : sous une épaisseur de 1^m,50 de foyers hallstattiens et du Bronze I final, dispersés au milieu des rochers, un cinquième niveau a donné un tesson de campaniforme, des lamelles, des pointes de flèches, des aiguilles et des perles de bronze, ainsi que des poignards à rivets et des boutons coniques percés, ou ronds non perforés. Dans le sixième niveau, un foyer du type de La Lagozza contenait des assiettes à bord relevés, des boutons perforés, des cuillers, des vases carénés, des lames de silex et des poinçons en os. De 1^m,80 à 3 mètres, trois foyers, contemporains des Arene Candide, surmontent un Néolithique apparenté à celui de l'Algérie et ensuite à l'Italie.

La grotte de la Treille est située au Sud-Est sur la pente de la colline de Mailliac et à 800 mètres du village, dominant le cours de la Répudre, affluent de l'Aude. Il y a peu à dire sur l'horizon de l'âge du Fer, contemporain des « champs d'urnes », qui recouvre deux niveaux du Bronze, dont le plus ancien est antérieur à 1500 avant J.-C. et présente des ressemblances avec les mobiliers du dolmen de Bou-Marcou, dont la construction peut être alors fixée vers le milieu du II^e millénaire, et du dolmen de Gabut, qui a donné les mêmes objets. On constate alors des relations avec l'Espagne, l'Italie du Nord, le Bordelais et le Bas-Languedoc. La Treille est en effet sur la grande route des Pyrénées. Au Bronze récent appartient une céramique, issue d'une évolution locale du vase campaniforme, ce qui implique une continuité de l'occupation du site et des relations commerciales, la vallée de l'Aude jouant le rôle d'intermédiaire entre la Méditerranée et l'Aveyron,

(117) A. LEPRINCE, *Rhodania*, 1929, 1947, p. 13-15.

(118) J. COLLOT, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 367-376.

(119) Dr J. ARNAL, *ibid.*, p. 176-178.

(120) LAURENT-MATHIEU, *Bull. ét. scientif. Aude*, L, 1949, p. XLVI.

(121) Dr J. ARNAL, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 74-75.

(122) M. MARTIN, J. et O. TAFFANEL, J. ARNAL, *Ampurias*, XI, 1949, p. 25-31.

région où se retrouvent les mêmes perles bleues, également retrouvées à La Treille. A cette date, environ 1400-1200, le chemin suivi par les porteurs de la civilisation du campaniforme, à travers la vallée de l'Orb, n'est pas abandonné.

Une autre étape des cheminements, suivis par les groupes protohistoriques, est marquée dans la grotte de Courchapon (Doubs) par la découverte de céramiques lusaciennes ¹²³, indices du déplacement de populations venues de l'Est, en marche vers l'Ouest depuis le Bronze III jusqu'au début de l'époque de Hallstatt, entraînées dans le grand mouvement d'expansion des Celtes.

De nouveaux dépôts de bronze ont été découverts en Bretagne. Dans un ouvrage, paru en 1640, *La restitution de Pluton*, la baronne de Beausoleil signalait l'existence d'un gisement de cuivre à Beaugat, près de Malestroît (Morbihan). Il s'agit, au vrai, de la découverte d'une cachette de fondeur ayant contenu des haches plates de cuivre, à Rogat en St-Congard ¹²⁴. Les collections du Musée préhistorique de Penmarc'h se sont enrichies de deux nouvelles cachettes de bronze ¹²⁵ : à 300 mètres de Pennaven en Rosnoën (Finistère), sous 1^m,30 de tourbe, séparés de l'argile du fond par une petite couche noirâtre et recouverts par deux morceaux de chêne placés en croix, reposaient, disposés en deux faisceaux centripètes et allongés, orientés Est-Ouest, des haches à talon, des pointes de lance à douille, des poignards à languette, des rapières, une épée à soie plate, un rasoir à douille, un petit marteau à douille quadrangulaire et des

fragments de métal, appartenant à la fin du Bronze III, plus vraisemblablement au début du Bronze IV. Les haches et les pointes de lance, les poignards et les rapières, sont d'un modèle occidental axé sur l'Océan. L'épée représente l'introduction des influences continentales dans le milieu armoricain. Le dépôt de la route de Sables Blancs, à Tréboul (Finistère), était protégé par une dalle de granit recouvrant quelques fragments de tissu et des objets de bronze qui furent en partie dispersés : haches à talon ou à bords droits, pointes de lance à douille, un poignard triangulaire, une poignée de bronze rappelant les types italiques, des boutons et des agrafes, une tête d'épingle en forme de rouelle et une épingle à héquille, importée de l'Europe Centrale sans doute par l'intermédiaire du Wessex anglais au début du Bronze III. Les objets avaient été déposés dans un sac en toile de lin, « très simple, écrue, d'armure toile I pris-I sauté, finement et régulièrement fabriquée, ce qui implique l'usage d'un métier ». Un dépôt d'une quarantaine de haches à douille a été trouvé à Carguillet en Malansac (Morbihan) ¹²⁶.

Au cours de dragages entrepris à Mondelange (Moselle), au bord de la Moselle, une hache-marteau perforée néolithique a été recueillie ¹²⁷ et, à Vernon (Eure), lors du creusement d'un chenal entre l'île Corday et la rive droite de la Seine, peut-être sur l'emplacement d'un palafitte, la drague a remonté de nombreux objets du Néolithique, des âges du Bronze et du Fer et de l'époque gallo-romaine ¹²⁸.

Un atelier pour la fabrication des pen-

(123) G. GAUDRON, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 414-416.

(124) L. MARSILLE, *Bull. soc. polym. Morbihan*, 1948, p. 414-416.

(125) P.-R. GIOT, *Bull. soc. archéol. Finistère*, 75, 1949, extrt.

(126) L. MARSILLE, *Bull. soc. polym. Morbihan*, 1948, p. - v. p. 56.

(127) E. DELORT, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 238.

(128) *Ibid.*, p. 192; DUTEURTRE, *ibid.*, p. 388; *Bull. soc. normande ét. préhist.*, XXXV, 1949, 1, p. 17.

deloques et des perles en stéatite, percées au girateur, contemporain du début de l'âge des Métaux, a été exploré à La Jalaude (Cussac, Haute-Vienne)¹²⁹.

A Unang (Vaucluse), dans la vallée de la Nesque, une grotte sépulcrale abritait tout un ensemble de sépultures échelonnées depuis le Mésolithique jusqu'à y compris l'Énéolithique¹³⁰. A 12 m. de l'entrée principale de la grotte de Bédailhac (Ariège)¹³¹, dans une sorte de niche, avait été déposé un cadavre replié, le crâne reposant sur le côté gauche, le bras droit ramené contre la poitrine, la main à la hauteur du menton, une pierre ronde à sillons de préhension dans la main gauche, la jambe droite repliée sur le dos, l'autre jambe ramenée sur la poitrine. Le crâne était protégé par deux pierres calcaires, d'autres étaient placées sur le bassin et sur les pieds. Le mobilier funéraire était représenté par une fusaiole et une pendeloque trapézoïdale en terre-cuite, des os de Bovidé, de Suidé, de Capridé et de Cervidé. Sur l'un des blocs placés sur la tête du squelette, avait été placé un tesson de poterie à mamelon. Deux autres squelettes et un vase ont été également retrouvés.

Une allée couverte a été mise au jour entre Persan-Beaumont et L'Isle-Adam (Seine-et-Oise)¹³². Au dolmen de Causses de Sanjat (Aveyron)¹³³, les ossements, abrités sous un dallage, étaient accompagnés d'un mobilier énéolithique : poignard foliacé en silex, dissimulé sous une pierre, grains de collier et tesson de poterie. Le dolmen à galerie prolongée

par une allée couverte de La Torche en Plomeur (Finistère) a été restauré en 1947 et 1948¹³⁴.

Les monuments mégalithiques du département de l'Hérault sont caractérisés par un mode de construction assez particulier : le dolmen à corridor à mur de pierres sèches¹³⁵, qui peut être réparti en deux groupes, le dolmen à corridor simple et le dolmen à antichambre, appartenant le premier à l'Énéolithique I, le second à l'Énéolithique II et au Bronze I par la présence, dans les mobiliers funéraires, de poignards en silex, imitant des prototypes de métal. Leur répartition sur le territoire de l'Hérault, sur une ligne de Frontignan à la mer, en direction des mines de cuivre de Durfort et de plomb de Saint-Laurent-des-Mines, parle en faveur d'une introduction du type par des Méditerranéens, prospecteurs de minerais. Des dolmens et des cromlechs sont signalés dans les Basses-Pyrénées¹³⁶ dans la région de Baïgorry, aux Aldudes, dans les montagnes d'Urepel et d'Ibantelly. Le menhir christianisé de Kervilly en Languidic (Morbihan) a été retrouvé à la pointe de Kersor en Port-Louis¹³⁷. Un menhir a été relevé à Saint-Paul-de-Mamiac, au lieu dit « *Travers de Geyraud* » (Penne-du-Tarn, Tarn)¹³⁸, une pierre à cupules, sur le versant occidental de la colline Saint-Jean à Cavaillon (Vaucluse)¹³⁹, et un po-

(129) R. BERLAUD, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 158-159.

(130) PACCARD, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 9.
(131) R. ROBERT, *Bull. soc. préhist. Ariège*, II-III, 1947-8, p. 11-24.
(132) *La Semaine de l'Oise*, 19 mars 1950.

(133) J. CAUSSANEL, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 118-120.

(134) P.-R. GIOT, *Bull. soc. d'hist. et d'archéol. Bretagne*, 1949, p. 41.

(135) J. ARNAL, *Ampurias*, XI, 1949, p. 33-45.

(136) J.-M. de BARANDIARAN, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 82.

(137) L. MARSILLE, *Bull. soc. polym. Morbihan*, 1948, p. 84-90.

(138) O. DUCHENE, *B. S. P. F.*, XLVI, 1949, p. 158.

(139) A. DUMOULIN, *Rhodania*, 29, 1947, p. 5-7.

lisseur portatif à Auxey (Côte d'Or) ¹⁴⁰.

Des silex et une hache polie ont été recueillis à Saint-Priest-sous-Aixe, des haches polies à Fontvieille, Masselièvre, Chaptelat et Fols (Haute-Vienne)¹⁴¹, dans la sablière de la Lidoire, à Montazeau (Dordogne)¹⁴², des haches polies, des silex dans la Haute-Corrèze, marquant sur quinze communes des emplacements d'habitats néolithiques de même qu'à la ferme de Lamant, à Banize (Creuse) ¹⁴³, des nucléi énéolithiques à Chambry (Seine-et-Marne), dans la plaine de Villeperdue ¹⁴⁴, une hache en calcaire à Droizy (Aisne)¹⁴⁵.

Un catalogue a été dressé pour l'Alsace des instruments néolithiques en pierre taillée ¹⁴⁶. Les casse-têtes discoïdes ont été recueillis dans l'aire de civilisation du Post-Campignien, qui s'étend sur les bassins de l'Oise, de l'Eure, de la Seine, du Loing, de l'Yonne, de la Marne et du Loir ¹⁴⁷. Les anneaux, ou bracelets de schiste, de Montcombroux (Allier) représentent-ils bien une réserve d'objets pour la divination par la pierre ¹⁴⁸? Dans la répartition de la céramique à boutons en relief ¹⁴⁹, on peut distinguer un certain nombre de groupes qui s'étendent sur le littoral méditerranéen, le plateau de l'Hérault, le Gard, la vallée du Gardon,

le Vaucluse et les grottes aveyronnaises. Dans l'Hérault, sur le Bas-Rhône et dans l'aire des palafittes, cette poterie est associée à la céramique du campaniforme et à des objets du Bronze II, mais ce n'est là qu'une date finale. Les origines de ce type de vase sont mal connus : il apparaît dans l'Hérault avec le Bronze I et l'Énéolithique I et II, mais on ignore s'il est antérieur à la civilisation des mégalithes. L'épée de bronze de Saint-Remy-de-Provence (Bouches-du-Rhône) doit être datée du Bronze IV ¹⁵⁰.

Deux grands ensembles de gravures rupestres commencent à être bien étudiés dans la région orientale de la chaîne pyrénéenne et sur les territoires à grès stampiens s'étendant sur les départements de Seine-et-Marne et Seine-et-Oise.

Dans la région de Lavelanet (Ariège)¹⁵¹, au Sud du Planturel, entre ce pli, le massif de Saint-Barthélémy et l'Arize, on relève deux alignements de stations à gravures, l'un sur les grès sénoniens des territoires de Montrémy - Montferrier, l'autre sur les grès maëstrichtiens de Dreuilhe - Campredon - Aiguianes, dont les manifestations se rattachent à celles de l'Aude, se raccordant plus à l'Est avec les Pyrénées orientales et l'Ampurdan, et de l'autre côté avec Luchon. Les rapports des signes gravés sont plus étroits avec ceux de l'Espagne qu'avec l'école morbihanais et, si leur origine espagnole est des plus vraisemblable, leur contemporanéité est fort incertaine.

En attendant une publication plus détaillée, J. Baudet ¹⁵² a exposé les résultats généraux de ses recherches, principalement en forêt de Fontainebleau où

(140) J. DESBOIS, *Bull. soc. d'archéol. Beaune*, L, 1948, p. 3.

(141) LASERRE, *Bull. soc. archéol. et hist. Limousin*, LXXXIII, 1949, p. 37, 40, 63.

(142) *Bull. soc. hist. et archéol. Périgord*, LXXVI, 1949, p. 67.

(143) M. VAZEILLES, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 398-400.

(144) A. BAILLY, *ibid.*, p. 221-222.

(145) J. BLANCHARD, *ibid.*, p. 376-377.

(146) C. SAUER, *Cahiers d'archéol. et d'hist. Alsace*, n° 130, 1949, p. 223-234.

(147) L.-R. NOUGIER, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 428-431.

(148) E. BUISSON, *ibid.*, p. 250-256.

(149) M. CAVALIER, *Ampurias*, XI, 1949, p. 186-188.

(150) H. ROLLAND, *Rhodania*, 2, 1947, p. 15-16.

(151) J. TRICOIRE, *Bull. soc. préhist. Ariège*, II-III, 1947-8, p. 25-60.

(152) *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 329-331.

quelques peintures aurignaciennes et des gravures du paléolithique supérieur, du Mésolithique, du Néolithique et des âges du Bronze et du Fer, ont été relevées. Des centaines d'abris et des anciennes enceintes, avec murets concentriques, entourant des pignons rocheux d'accès difficile, dans les parties les plus accidentées des vallées de la Juine, de l'École, de l'Essonne, du Loing, ont été occupés jusques y compris, pour certains secteurs, les temps mérovingiens. On peut s'étonner que tout caractère protohistorique ait été refusé à cet ensemble de manifestations et qu'on ait tenté de présenter l'énorme majorité des enceintes comme « les témoignages de l'activité pastorale de bergers, venus des riches plaines agricoles voisines », vers les XII^e et XIII^e siècles⁽¹⁵³⁾. Il m'est impossible de classer, dans ce Moyen âge, des stations, comme celles de l'abri Maissé, à Nanteau-sur-Essonne, ou de la grotte de Prémont, à Boigneville, où la totalité des gravures, hommes en écusson ou en croix, animaux, chariots, sont étroitement apparentés aux représentations de l'art dolménique des autres régions de la France. C'est également ne tenir aucun compte du remplissage archéologique d'un grand nombre de ces abris, contemporains du Néolithique et du début de l'âge des Métaux. Il ne faudrait également pas négliger les ressemblances de certaines de ces murailles avec les constructions des sépultures mégalithiques de la région, telle la grande tombe circulaire collective de Buneau-Bonnevaux.

Les rapports qu'offrent entre elles les civilisations de ces mêmes périodes du bassin occidental de la Méditerranée ont fait l'objet de deux intéressants mémoires.

(153) L.-R. NOUGIER, *ibid.*, p. 418-427. Cf.

(147) L.-R. NOUGIER, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949. R. LANTIER, *CRAI*, 1949, p. 185-186.

Le premier, de M. R. Bernarbo Brea⁽¹⁵⁴⁾, traite des civilisations protohistoriques de la France méridionale et de la Catalogne, en rapport avec la stratigraphie de la grotte des Arene Candide, dans la Ligurie italienne. Prenant celle-ci pour base de ses comparaisons, l'auteur a pu établir les rapports de ses mobiliers avec ceux recueillis dans les stations contemporaines de la Gaule du Sud et de la Péninsule Ibérique. Aux origines du Néolithique, dans ce bassin occidental de la Méditerranée, se manifeste l'existence d'une véritable province archéologique que caractérise la dispersion d'une céramique grossière à décor d'impressions au moyen du *cardium*, qui se retrouve dans les grottes de la Catalogne Espagnole, les grottes françaises du Bord de l'Eau, près de Toulon, de Châteauneuf-lès-Martigues et des régions de Marseille, du Gard et de l'Hérault, de même qu'aux Arene Candide et dans les stations de la côte italienne et des îles entourant la Péninsule Italique. La répartition de ces établissements marque nettement l'origine méditerranéenne des porteurs de cette céramique. Les découvertes du Gard marquent sa pénétration vers l'intérieur et l'influence du groupe ibérique. Alors qu'aux Arene Candide, au-dessus de cet horizon, s'étend un très important niveau d'influence danubienne, caractérisé par la présence de vases à embouchure quadrangulaire, d'idoles de terre cuite, de poteries à décor incisé et incrusté de pâte blanche ou rouge, si un certain nombre de ces objets se retrouvent dans les civilisations contemporaines de la France méridionale, ils n'y apparaissent que sporadiquement et dans un milieu culturel complètement différent, qui correspond à celui de la civilisation de la Lagozza-

(154) *Rivista di studi liguri*, XV, 1949, p. 22-45.

Cortailod. Cet apport danubien, qui caractérise l'une des étapes de l'histoire de la Ligurie italienne et que l'on retrouve sur les deux versants de la chaîne alpine, est de moins en moins importante à mesure que l'on s'éloigne de son centre de dispersion. Tout se passe alors comme si la civilisation Lagozza-Cortailod et la civilisation danubienne avaient alors connu un développement parallèle, s'exerçant l'un à l'Ouest, l'autre à l'Est des Alpes, jusqu'au moment où la première se serait étendue sur l'Italie septentrionale, effaçant ainsi les traces de la seconde dans ces régions. L'introduction dans le groupe français Lagozza-Cortailod de la céramique à incrustations ne représenterait que la manifestation de l'un de ces retards si fréquents dans la dispersion des objets nouveaux sur la Méditerranée. Dans le même temps, sur une grande partie de la France occidentale et septentrionale, régnaient des formes de civilisation de tradition mésolithique, au milieu desquelles l'apparition de certains éléments néolithiques méridionaux s'explique par des contacts avec les pays du Midi. Cette unité, dans le domaine de la Méditerranée orientale, ainsi momentanément interrompue, se manifeste de nouveau lors de l'apogée de la civilisation de la Lagozza, aussi bien en Ligurie que dans les grottes du Gard (Saint-Joseph, Sartanette, Saint-Vérédème, des Fées), de la vallée du Destel, des Pyrénées Orientales (Montou), des Albères, de la Catalogne, et jusqu'en Andalousie. Mais ce courant ne dépasse pas la Charente à l'Ouest et le Camp de Chassey à l'Est. Un changement radical se produit immédiatement après. Dans les grottes du Midi, et plus particulièrement de la région rhodanienne, on rencontre une poterie qui ne se retrouve plus en Ligurie, à décor incisé de dents de loup, à

pastillages, à nervures, ou sans ornementation, tasses à anse et fond oscillant, vases à panse carénée, rappelant les types de Polada et d'El Argar. Céramique incisée, pastillée et à nervures, semble appartenir à une même période et témoigner d'une influence des civilisations des groupes almériens, aux temps de l'expansion de la construction mégalithique vers la France méridionale. On les retrouve aussi bien dans les mobiliers funéraires dolméniques que dans les horizons des grottes et des villages, accompagnant des objets d'origine également ibérique. Au cours de la première phase de la civilisation des mégalithes dans le Midi, on doit distinguer un groupe du Sud-Ouest, entre Pyrénées et Rhône, désormais en étroite union avec les cultures de la Péninsule Ibérique, dont les éléments ne se retrouvent pas en Ligurie. A travers la France méridionale, le contact s'établit entre les civilisations de l'Espagne et de l'Italie septentrionale, campaniforme et anse en forme d'*ascia*. De la diffusion de ces séries de vases, on peut conclure à une unité de civilisation s'étendant de la Catalogne à l'Adriatique pendant la première période de l'âge du Bronze, mais dont il reste difficile d'en déterminer l'importance et la portée, puisqu'elle se trouve associée aux cultures mégalithiques pyrénéennes en Gaule et à la civilisation des palafittes en Italie. Faut-il y reconnaître les traces d'une lointaine communauté d'origine, ayant ses racines dans un milieu ligure ?

Les recherches effectuées sur les territoires, situés à l'Ouest du golfe du Lion, confirment une partie de ces conclusions. Un premier groupe, qui s'inscrit à l'Est du cours de l'Orb et au Nord des limites septentrionales des départements de l'Aude et de l'Hérault, est directement inféodé aux civilisations dolméniques de

l'Espagne du Nord. Sur les petites collines de la plaine de l'Aude, à Bou Marcou (Mailhac, Aude), au Palet de Roland (Pépieux, Aude), sur les plateaux calcaires de Matte et de Siran (Aude), à Jappeloup, à Saint-Eugène, à Frontignan (Hérault), se dressent des dolmens à couloir qui présentent de grandes analogies de construction et de mobilier avec ceux de la Péninsule Ibérique, tandis que sur le littoral et dans le groupe de la civilisation des grottes, les mégalithes sont inconnus. De l'Orb aux Alpilles, les pasteurs des plateaux ont élevé des mégalithes de structure évoquant plus les sépultures de l'Espagne méridionale que les dolmens pyrénéens. Dans leurs mobiliers, les campaniformes sont peu nombreux et les silex, de travail local. Les côtes sont tenues par des groupes, restant à l'écart du mouvement dolménique, mais ayant des rapports suivis avec l'Italie septentrionale. Il semble bien que la civilisation mégalithique ait pénétré dans la Gaule méridionale, non par la voie de terre, mais par la voie maritime. On pourrait ainsi reconstituer les principales étapes de ces débarquements : la région de Frontignan (Hérault), pendant l'Énéolithique moyen, apportant des éléments originaires de l'Espagne méridionale; l'embouchure de l'Aude ou de la Tet, au début du Bronze I; le delta du Rhône à la fin de cette même période; ces deux derniers ayant amené des éléments pyrénéens espagnols ¹⁵⁵.

IV. LES AGES DU FER

La Gaule contemporaine des campagnes de Jules César est généralement re-

présentée comme un pays couvert de forêts. Or, pareille conception est loin de correspondre à la réalité. Un premier défrichement, contemporain du Néolithique, est assuré, et il ne faut pas oublier le fait que le climat, et partant la configuration de la brousse et de la forêt ont subi de profondes modifications au cours des âges. Toute cette histoire forestière de notre pays est fonction à la fois du climat et de l'action de l'Homme. Les grands événements historiques ont exercé une influence, qui peut étonner et cependant bouleverser entièrement l'économie de vastes espaces. Il est bien difficile d'admettre que la chaîne forestière, qui s'étend actuellement sur une large partie des départements de l'Eure et de la Seine-Inférieure, ait été aussi importante à l'époque gallo-romaine, dans une région que les découvertes archéologiques montrent couverte d'exploitations agricoles, dont les ruines sont maintenant en pleine forêt. Il est également peu logique d'admettre que les moines de Jumièges et de Saint-Wandrille aient installé leurs premières abbayes dans la grande sylvie. Mais les incursions des Normands ont désolé et dépeuplé la région, favorisant ainsi le développement de la brousse et du bois. Réunissant ce que les textes anciens apportent de renseignements, tant au point de vue du climat que du paysage, J. Harmand ¹⁵⁶ conclut, pour l'époque de La Tène, à une tendance chaude du climat, à une chaleur plutôt sèche qu'humide, peu favorable à l'extension de la grande forêt. En conséquence, l'aspect général tend vers un paysage de parc, avec de grosses taches forestières, principalement importantes au Nord de la Loire, mais non continues, que l'action de l'Homme transforme en

(155) Dr J. ARNAL et H. MARTIN-GRANEL, *Cronica del IV congreso arqueológico del Sudeste español*, Elche, 1948, p. 161-175.

(156) *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 36-46.

un bocage plus étendu en direction du Nord et de l'Est que les formations actuelles et en un pays ouvert, résultat des progrès réalisés par l'agriculture vers les terres lourdes, les limons et les loess. On peut admettre, pour les âges du Bronze et du Fer, une occupation assez lâche du terrain. Mais le développement de la vie rustique fait passer la clairière au système bocager.

Ce que l'on peut entrevoir de l'occupation d'une province, l'Auvergne, depuis les temps de la protohistoire jusqu'aux Grandes Invasions, conduit à de semblables conclusions¹⁵⁷. Sans toutefois que l'on puisse être aussi affirmatif que pour l'Aquitaine, on constate une longue survivance d'une civilisation posthallstattienne jusqu'au 1^{er} siècle avant notre ère. Avec le village découvert à Aulnat-Sud (Puy-de-Dôme) apparaît la civilisation de La Tène. Mais s'agit-il d'une succession ou d'une juxtaposition ? Après la conquête, à Corent, à Gandilhac, à Gergovie, des relations de commerce s'instaurent avec la Méditerranée. L'influence celtique reste cependant importante : le numéraire gaulois circule à Gergovie à l'époque d'Auguste et le décor de la poterie s'inspire de la grammaire ornementale gauloise. L'expansion des noms celtiques et latins témoigne d'un mouvement démographique et d'une mise en valeur continue paraissant correspondre à un habitat dispersé par domaines isolés, plutôt que par village, sur une large trainée occupant la Limagne, la vallée de l'Allier, les basses vallées de ses affluents, se rattachant au Velay par les plateaux au Sud de Fix.

On peut, en partie, suivre les étapes de cette conquête du terrain en Alsace¹⁵⁸,

dans ses rapports avec les variations de la population. Au Néolithique, à l'exception de la grande forêt (Haguenau, La Hardt), chaque parcelle du sol est occupée par des villages groupés en clairières, et vers le milieu du 1^{er} millénaire avant l'ère, à l'apogée de la civilisation de la céramique rubanée, le pays peut compter de 50 à 75.000 habitants. A la fin du Néolithique, on relève, en Gaule, l'existence de deux centres de brachicéphales, le premier faussement dit allobroge, le second belge, poussant des pointements en Bretagne et dans les Pyrénées. L'Ouest est tenu par des dolicocephales de petite taille (Baumes Chaudes). Ce sont encore des dolicocephales qui peuplent la région méditerranéenne, particulièrement sur le littoral. On relève également, à l'intérieur du pays, des arménoïdes immigrés de grande taille. On possède peu de documents anthropologiques pour l'âge du Bronze alsacien, au cours duquel un développement pacifique de la population, favorisé par un climat moins humide, se traduit par de nouvelles conquêtes s'étendant aux parties profondes de la forêt. Pendant quinze cents ans le pays sera aux mains des Celtes et le début de La Tène marquera l'apogée de leur puissance numérique. Environ 200 avant J.-C., les Celtes sont sur la défensive. Sous la pression des Germains, les Rauraques de la Ruhr gagnent Bâle et le Sundgau, les Helvètes de la Forêt Noire cherchent l'abri du Rhin. Les Cimbres et les Teutons déferlent en Alsace à partir de 112. La fin du second âge du Fer témoigne de la décadence des Celtes alsaciens qui sont repoussés en deçà du Rhin. Les Triboques s'installent à Brumath, au milieu des Médiomatiques restés sur place.

(157) P.-F. FOURNIER, *Clermont-Ferrand et sa région* (1949), p. 117-126.

(158) Dr H. ULRICH, *Revue d'Alsace*, 89,

1949, p. 95-115; *Cahiers d'archéol. et d'hist. Alsace*, 1949, p. 335-340.

Une nouvelle étape de la route, suivie par les porteurs de la civilisation des champs d'urnes à travers le Pays de Bade et la vallée de la Moselle, en direction de la Lorraine, est marquée par la découverte à Vilsberg, près de Phalsbourg (Moselle), d'un vase appartenant au groupe céramique des champs d'urnes du Main inférieur et de Souabe ¹⁵⁹.

Un rapport détaillé donne des informations précises sur les découvertes faites dans le cimetière exploré à *Las Fados*, à Pépieux (Aude), limité au Nord par la route de Siran à Cesséras et par le ruisseau de Saint-Michel, au Sud par un vieux chemin et dont l'extension paraît suivre une direction Nord-Sud, à partir des bords du ruisseau où était placé l'*ustrinum* ¹⁶⁰. Quarante-six fosses circulaires d'un diamètre de 0 m. 80, entaillées à une profondeur de 1 m. 20 dans un gravier compact, renfermaient des incinérations, placées dans une urne fermée par un plat tronconique ou par une dalle de pierre, près de laquelle avaient été déposés, l'un dans l'autre, deux plats ayant contenu les offrandes alimentaires (bœuf, oiseau). Les vases étaient calés par des pierres ou reposaient dans une petite excavation pratiquée dans le fond de la fosse pour les recevoir. Le cadavre avait été brûlé avec ses vêtements et la plupart de ses objets de parure, bracelets et chaînettes de bronze, dont les débris, fondus ou tordus par le feu, étaient mêlés aux cendres, rejetés dans les fosses. Le mobilier funéraire métallique comprend des objets de parure et de toilette en bronze, épingles à tête en anneau, plate, élargie et roulée, biconique, anneaux,

boutons, rasoir et pinces à épiler. Les armes sont représentées par le poignard, l'épée et le javelot. Le fer est rare dans ces sépultures. Des éléments de collier et des fusaïoles en terre-cuite ont été également recueillis. La poterie, faite à la main, a donné des plats tronconiques à fond étroit, parfois surélevé, des vases biconiques, plus larges que hauts, à pédoncule étroit, d'autres à panse globuleuse et col plus ou moins développé, des écuelles à fond arrondi. Les anses sont peu nombreuses, mais beaucoup de ces vases sont pourvus de trous de suspension. Presque toute cette céramique est décorée d'impressions digitales disposées en cordons, de sillons cannelés, d'incisions à la pointe double et à remplissage de pâte blanche ou rouge, donnant naissance à des figures anthropomorphes ou zoomorphes fortement stylisées. Tous ces mobiliers sont homogènes et doivent être rapprochés de ceux découverts dans le cimetière de Fleury d'Aude (Aude), où cependant le fer était plus abondant, et de ceux de la Côte Rouge, à Beaufort (Hérault). D'un caractère plus archaïque cependant, ce nouveau champ d'urnes peut être daté, par rapport avec ceux de la Catalogne, environ 750-650 avant l'ère. L'habitat dont il relève doit être recherché à 3 km au Nord, sur le Pic Saint-Martin.

Le cimetière qui, sur le territoire de Causses-et-Veyran (Hérault), s'étend sur une soixantaine d'ares, au côté gauche de la route de Laurens et à quelque huit cents mètres au delà de l'embranchement de Jougran, a fourni des mobiliers funéraires, épingles de bronze à tête vasi-forme, bracelets et chaînettes, rasoirs, perles de collier, lames d'épée et tige en fer, céramique cannelée ou décorée géométriquement au peigne, qui semblent bien se rattacher à la civilisation des

(159) J. FLURER et J.-J. HATT, *Cahiers d'archéol. et d'hist. Alsace*, 1949, p. 247.

(160) O. et J. TAFFANEL, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 1-29; *Bull. soc. ét. scientif. Aude*, L, 1949, p. XXIV-XXV.

champs d'urnes. Nombreuses au bord de la route, les sépultures s'espacent au delà. Elles ont été en grande partie détruites par les travaux agricoles. A ce même groupe de champs d'urnes se rattache le groupe de tombes explorées sur le territoire de la commune de Roult, et sur le plateau de l'Hortus¹⁶¹. Dans ce même département de l'Hérault, trois tumulus du bois de Valène ont été utilisés à l'époque de Hallstatt, après avoir été vidés de leur contenu¹⁶². Les tertres funéraires celtiques de la Willermatt, près d'Hilsenheim (Bas-Rhin), ont donné des mobiliers funéraires hallstattiens. Dans l'un des tumulus, il semble que les cadavres avaient été inhumés dans des peaux de bêtes¹⁶³.

Les fouilles des forteresses de Saint-Blaise (Bouches-du-Rhône)¹⁶⁴ et de l'Alamanare, près d'Hyères (Var)¹⁶⁵, sur le site de la colonie marseillaise d'Olbia, apportent d'utiles précisions à l'histoire et aux conditions de la colonisation des Marseillais en Provence.

Les campagnes de sondages, en 1947 et 1948, à Olbia, ont précisé l'assiette de la colonie, délimité son périmètre quadrangulaire qui, par sa situation et sa disposition, rappelle Ampurias. Les parements extérieurs de l'enceinte accusent deux techniques : le rempart oriental est construit en énormes blocs rectangulaires, ou à taille oblique, simplement entassés, mais peuvent parfois figurer des sortes d'assises. Les autres tronçons

dégagés montrent, au contraire, un appareil soigné, exactement ajusté. L'enceinte est flanquée de vastes tours quadrangulaires, notamment aux angles. La seule porte retrouvée, ouverte à l'Est, est commandée par une tour au Nord et par un large mur au Sud. Elle était armée d'un *phallos* porte-bonheur. Les trouvailles, permettant de dater l'habitat grec d'Olbia, attestent que l'hellénisation du site est contemporaine au moins des II-III^e siècles, mais rien ne prouve que les recherches futures ne laissent pas remonter au delà de ces périodes.

Dressée sur un éperon rocheux, séparant les étangs de Lavalduc et de Citis, près du delta du Rhône, la forteresse de Saint-Blaise s'entoure d'un rempart en grand appareil, protégeant la face du côté de la terre, à la pointe Sud de l'éperon. Le tracé extérieur est complètement dégagé, avec sa muraille percée d'une porte principale, prolongée par de nombreux décrochements et plusieurs poternes, couronnée de merlons, comme à Eryx et à Motyé. La face interne du rempart est d'un appareillage moins soigné, mais régulier. A son abri, quelques maisons de même époque ont été élevées au IV^e siècle, en moellons irréguliers, réunis par un mortier argileux, dans lesquelles on recueille des tessons campaniens, des *dolia* et des amphores à panse ovoïde, ainsi que des monnaies de Marseille. Le site de Saint-Blaise fut délaissé pendant toute la durée du Haut Empire. Sa première occupation remonte au delà du IV^e siècle. Au reste, les relations du delta du Rhône avec la Méditerranée Orientale sont attestées à une plus haute époque par les poignards de type chypriote, découverts à Boumas, près d'Arles, à Auriol, près de Marseille, et dans l'abri des Romains (Alpilles). La présence à Saint-Blaise de tessons rhodiens, de skyphos à

(161) Dr J. ARNAL, *Cahiers d'hist. et d'archéol.*, XII, 1949, p. 3-13.

(162) L. MONTAGNER, *Bull. soc. archéol., scientif. et litt. Béziers*, XV, 1949, p. 17-21.

(163) G.-F. HEINTZ, *Cahiers d'archéol. et hist. Alsace*, 1949, p. 241-246.

(164) H. ROLLAND, *R.E.A.*, LI, 1949, p. 83-99; F. BENOIT, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 212-213.

(165) J. COUPRY, *Rev. archéol.*, 1949, 2, p. 42-52.

anse, de la première moitié du ^{vi}^e siècle et de fragments rhodo-ioniens, indique que les Rhodiens ont précédé les Phocéens sur cet emplacement, qu'ils occupent, après l'abandon des premiers, au ^{vi}^e siècle. L'apparition de la poterie massaliote correspond non à une substitution ethnique, mais elle est la conséquence du jeu des intérêts commerciaux. Entre 580 et 530, le *bucchero nero* étrusque est très abondant et l'on trouve, dans les Alpilles des fibules du type de La Certosa; tout cela montre, sans contestation, l'importance des importations directes de l'Italie, en un temps où le commerce de Marseille est fortement concurrencé par le trafic étrusque alors à son apogée. Après les batailles d'Himère (480) et de Cumès (474), Marseille aura le champ libre pour son expansion, mais ses relations avec l'Asie-Mineure, et son commerce, deviennent tributaires de l'Italie méridionale et de la Sicile. Avec le ^v^e siècle, on constate une reprise de l'activité massaliote sur le bas Rhône, dont témoignent les découvertes de son monnayage à Cavaillon, à Orgon, à Saint-Rémy, à Auriol. Saint-Blaise fait figure de comptoir permanent dès le temps des cases à tessons rhodiens, mais, au ^{iv}^e siècle, son rempart en fait une base solide, en direction du Rhône et du confluent de la Durance, cependant l'arrière-pays immédiat n'en reste pas moins aux mains des indigènes. Ce tableau de M. H. Rolland est autrement nuancé que celui, élevé à la gloire de Marseille, dans un ouvrage récent de R. Busquet ¹⁶⁶. Pour confirmer sa puissance commerciale, Marseille doit assurer la liberté de ses relations en multipliant ses comptoirs-forteresses à Agde et à Emporion. Pour

écouler ses marchandises, elle noue des relations avec l'arrière-pays. Au long des voies fluviales du Rhône et de la Saône, des colporteurs indigènes gagnent la haute Italie où leur passage est attesté par le monnayage en usage dans les tribus des Alpes du Trentin, imité de la drachme lourde de Marseille ¹⁶⁷. Il est de la plus impérieuse nécessité pour les Marseillais de tenir fortement le delta du Rhône, pour s'assurer le libre accès du fleuve, mais ils n'y réussiront pas avant le ⁱⁱ^e siècle. Saint-Blaise représente la défense éloignée de Marseille sur la route de la Crau et constitue une base de départ vers le Nord, où trois têtes de pont, Rhodanousia au delà des Alpilles, Avignon et Cavaillon couvrent leurs positions. A propos de la topographie de la métropole phocéenne, à la suite des fouilles exécutées au Vieux-Port ¹⁶⁸, on a pu préciser le profil de la ville haute, qui rend plus sensible la dénivellation entre elle, et la topographie de la basse ville allongée le long du Lacydon.

Les conditions de l'occupation du site de Foppidum de Constantine (Bouches-du-Rhône) sur l'étang de Berre ¹⁶⁹, ne diffèrent pas de celles de Saint-Blaise. Habité dès le ^{vi}^e siècle avant J.-C., abandonné durant toute la durée de l'époque romaine, il est réoccupé au début du Haut Moyen âge.

Malgré les renseignements apportés par de nouvelles recherches au Brusc (Var), sur le plateau de la citadelle ¹⁷⁰, qui ont confirmé l'occupation du lieu au ⁱⁱⁱ^e siècle avant J.-C. et jusqu'à l'ère chrétienne.

(166) *Histoire du commerce de Marseille*. I. *L'Antiquité*. Paris, Plon, 1949; voir R. LANTIER, *Rev. archéol.*, 1950, I, p. 164-166.

(167) H. ROLLAND, *Rev. ét. ligures*, 1949, p. 139 sq.

(168) F. BENOIT, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 207-209.

(169) *Ibid.*, p. 214.

(170) *Ibid.*, p. 211.

il n'est pas encore possible d'identifier ce petit port de pêcheurs avec *Tauroentum*. A Fos (Bouches-du-Rhône) ¹⁷¹, les monnaies massaliotes, trouvées sur la plage, prouvent l'importance, antérieurement à la conquête romaine, du site où furent aménagées les Fosses Mariennes. Un nouvel apport à la chronologie de l'occupation de Cavaillon (Vaucluse) est donné par la découverte, dans une gravière, d'une fosse contenant, avec des restes de cuisine, des tessons campaniens et des monnaies de Marseille et des Volques, au pied du versant Nord de la colline de Saint-Jacques, le long de la colline d'Avignon. La mise au jour d'un puits d'époque romaine, sur le même emplacement, précise la continuité de l'occupation ¹⁷². Près du cimetière de Tourette-sur-Loup (Var), une découverte de monnaies, probablement massaliotes, peut être un indice de l'existence d'un groupement pré-romain ¹⁷³.

C'est une triste histoire que celle des ruines de l'oppidum de La Courtine, à Ollioules (Var), que des intérêts industriels ont livré à des carriers et qui est sur le point de disparaître. Quand se décidera-t-on à protéger nos sites archéologiques d'une manière véritablement efficace ? Et La Courtine n'est pas le seul gisement ainsi menacé. Les récupérateurs de minerais n'hésitent pas, dans l'Ouest, à détruire des camps. C'est ce qu'on appelle l'industrialisation d'une région. Mais pour se défendre, il est indispensable d'établir des inventaires de toutes nos stations pré-et-protohistoriques, cela demande une mise de fonds et il est plus facile et plus économique de les laisser détruire. On ne saurait prendre au sérieux les assurances des exploitants de

tenir au courant des découvertes effectuées au cours des travaux, et même s'ils recueillent quelques objets, on ignorera toujours les conditions exactes de la trouvaille, encore moins leur emplacement précis. Et pourtant La Courtine est un site archéologique, bien loin d'être négligeable ¹⁷⁴ !

Vers le sommet du tertre central, dit « le sanctuaire », qui se creuse en une sorte d'hémicycle, comme à Roquepertuse, orienté Nord-Sud, enfouis sous les pierres, on mit au jour les fragments de la statue préromaine, dessinée en 1854 par Benoni Blare ¹⁷⁵ : un grand xoanon en calcaire, personnage debout, la main ouverte sur un objet circulaire, probablement une tête humaine, faisant, comme certains personnages du sanctuaire d'Entremont, le geste de l'imposition de la main sur une tête coupée. Un torque entoure le cou et l'on reconnaît, sur la poitrine, les traces d'un pectoral. Entre les épaules, descend de la nuque un ornement en forme de coquille, qui peut représenter l'extrémité d'une chevelure stylisée, comme sur la statue d'Euffigneix. Mais ce n'est pas la seule statue mise au jour sur ce même emplacement qui a encore donné : une tête, à la face très mutilée, dont la chevelure est peut-être recouverte d'un voile; la partie postérieure d'une seconde tête; un coude; un bras et plusieurs fragments de socles. Toutes ces pièces ont été exécutées dans une pierre tendre, jaune ou gris clair, ti-

(171) *Ibid.*, p. 213.

(172) J. SAUTEL, *ibid.*, p. 224.

(173) *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 403.

(174) J. LAYET, *Le sanctuaire celto-ligure, l'huilerie et le nouveau quartier de maisons de l'oppidum de La Courtine. Campagne de fouilles de 1947-1948*; — *La Courtine d'Ollioules, capitale agricole de la future région toulonnaise entre le VII^e et la fin du II^e siècle avant notre ère*. Édition « pour la défense de La Courtine ». Toulon, 1949.

(175) R. LANTIER, *Recueil général des bas-reliefs... Gaule romaine*, XII, n° 7826.

rée des banes de calcaire sannoisien, supportant le plateau de basalte, assise des murailles de l'oppidum, construit au sommet d'une colline de 285 mètres de hauteur, au Nord d'Ollioules. L'enceinte entoure seulement deux de ses côtés, au Nord et à l'Est, des falaises de basalte assurent la défense naturelle des deux autres faces. Le rempart était constitué par un mur de gros blocs d'une épaisseur moyenne de 3 m., surmonté d'un chemin de ronde, flanqué de terrasses qui sont peut-être les soubassements de tours. Dans la partie orientale, le relief du terrain avait obligé les constructeurs du grand mur à lui donner une courbure prononcée, dont trois tours assuraient la défense. Deux d'entre elles se dirigeant à la rencontre l'une de l'autre, semblent garder une entrée, tandis que la troisième, au centre de la courbe, domine le passage laissé libre. La présomption de l'existence d'une porte sur cet emplacement est encore renforcée par la présence d'une coupure, murée actuellement, dans la paroi intérieure du mur. Des maisons sur l'acropole ont été également mises au jour : la maison des « Suppliants », de 3 m.20 × 12 m. était divisée en deux pièces par une cloison de dalles. Le foyer était placé dans la pièce septentrionale, celle du Midi semble avoir été utilisée plutôt comme une entrée. D'autres cases, alignées le long du rempart, offrent les mêmes dispositions et ouvrent également au Midi. Dans l'une d'elles, un important foyer avait été aménagé dans une cuvette d'argile. Sur les sols, souvent égalisés par des apports de pierrailles, gisaient des tessons de poteries indigènes et italiques, des monnaies de Marseille des III^e-II^e siècles, et même une barre d'argent. Dans la maison des « Suppliants », quelques fragments de grands *dolia* portaient, tracés au peigne avant cuisson, les silhouettes

de personnages, debout, dressant une main largement ouverte et portant une tunique. Toute la région de La Courtine fut, pendant l'antiquité, un centre de fabrication et d'exportation de meules et de moulins en basalte, dont les débris jonchent l'oppidum. Des pressoirs à huile, entaillés dans le rocher, ont été rencontrés en maints endroits du site et un exemplaire complet a été découvert dans la partie centrale.

Bien que ralenties momentanément, les fouilles d'Entremont (Bouches-du-Rh.) 176 ont été poursuivies sur le tracé de l'enceinte où, dans la partie du Sud-Ouest, a été reconnue l'existence d'un escalier, en partie entaillé dans le rocher et donnant accès à la ville basse. Au Nord-Est la muraille est flanquée de tours rectangulaires à angles curvilignes. Dans le quartier d'habitation, ce sont peut-être les magasins du palais qui occupaient une *insula*, bordée de deux rues parallèles, larges de 3 m. 40 à 3 m. 50, comprenant une double rangée de cases rectangulaires, adossées à un grand mur de refend, ouvrant sur l'extérieur par des portes, dont les seuils sont encore en place, et couvertes de toits de clayonnages à double versant.

Les sculptures recueillies dans le sanctuaire d'Entremont ont été l'objet de tout un ensemble de savants commentaires. La conclusion la plus importante, au point de vue de l'histoire générale de l'art — conclusion que j'avais déjà proposée — est la formation, aux deux derniers siècles avant notre ère, d'une grande province artistique dans le bassin occidentale de la Méditerranée, dont les deux principales manifestations s'étendent en Gaule et dans la Péninsule Ibérique. La naissance de cet art n'est pas

(176) F. BENOIT, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 213.

la conséquence d'un fait ethnique. Je veux bien que ces arts que l'on peut qualifier de nationaux, n'auraient pu naître et se développer, si précisément, en ces temps, les Celtes, autant que les Ibères, n'avaient pris conscience de leur personnalité en tant que nation. Mais sur les côtes de la Gaule méridionale et de l'Espagne, cette statuaire repose sur un substratum hellénique et trahit l'influence de l'Etrurie. Autre conclusion, toutes ces images ont avant tout un caractère funéraire, ce qui n'est pas pour étonner. Henri Hubert n'a-t-il pas écrit que le sanctuaire celtique, c'est le cimetière ? Monstres, fauves androphages terrassant une tête coupée, personnages imposant les mains sur une tête aux yeux clos, se rattachent à une même religion de la mort et témoignent d'une communauté de conceptions religieuses dans cette même aire de la civilisation de la Méditerranée occidentale¹⁷⁷.

Dans la diffusion des modèles, imités, selon leur génie propre par les sculpteurs celtes et ibères, l'Etrurie a joué un rôle prépondérant et c'est par son intermédiaire que sont parvenus, plus ou moins rapidement, les éléments qui sont à l'origine de cette plastique.

Parallèlement aux découvertes faites dans les oppida indigènes et les comptoirs grecs de Provence, les recherches qui se poursuivent dans les stations du Languedoc ont apporté un ensemble de renseignements qui permettent de préciser encore plus fortement les rapports de

la province avec l'Espagne voisine. Un effort important a porté sur l'établissement de stratigraphies de plus en plus serrées. A Ensérune (Hérault) ¹⁷⁸, une coupe pratiquée sur le versant occidental de la colline, sur l'emplacement des maisons 61 et 62, adossées à la muraille d'enceinte et qui sont contemporaines de la fin du III^e siècle, a fait connaître six horizons archéologiques : 1° au-dessus du sol naturel, sur un mètre d'épaisseur de terre fortement pressée, s'étend une couche de remblai, progressivement accumulée au cours d'une longue période; 2° sur 0^m,35 d'épaisseur une nappe de terre sableuse, semée de tessons de poterie peinte, mêlés de fragments de vases peints semblables à ceux de la couche I; 3° sur les ruines de cette habitation, dont les murs sont entièrement recouverts par ce niveau, s'étend un strate cendreuse contenant des tessons ioniens, associés à des céramiques à décor géométrique, et des coupes attiques à figures rouges du V^e siècle. Près d'une des murailles, au-dessus du niveau réel de la demeure, un large disque de terre cuite, recouvert de cendres, marque l'emplacement d'un foyer, qui peut aussi bien avoir appartenu à la dite maison, dont le sol aurait été peu à peu exhaussé, qu'à une réoccupation temporaire après sa destruction; 4° et 5° recouvrant complètement cette dernière, une couche d'argile claire renfermant de nouveaux fragments de coupes attiques à figures rouges, représente le sol des maisons 61 et 62 lors de leur première occupation, que surmonte sur 0^m,45 un strate composé de terre noire, de tessons, formé après l'écroulement des constructions contemporaines de la se-

(177) F. BENOIT, *El santuario de Entremont y las representaciones funerarias ibericas*, dans *Crónica del IV congreso arqueológico del Sudeste español*, Elche, 1948, p. 179-180; — *La estatuaria provenzal en sus relaciones con la estatuaria iberica en la época prerromana*, dans *Archivo español de arqueología*, n° 75, 1949, p. 113-145; — *L'aire méditerranéenne de la tête coupée*, dans *Rev. ét. ligures*, XX, 1949, p. 3-15.

(178) J. JANNORAY, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 203-206; — *Crónica del IV Congreso...*, p. 331-344; — *Archivo español de arqueología*, 1949, p. 3-20.

conde moitié du IV^e siècle (c. 5); 6^e elle correspond au remplissage de l'emplacement occupé par les deux habitations. Au point de vue de l'histoire de ce quartier de la station, on peut établir les conclusions suivantes : une première occupation au V^e siècle, suivie d'une seconde au cours de la deuxième moitié du IV^e siècle, au moment où le marché de la Gaule méridionale passe des mains des Grecs à celles des Italiotes. Par rapport aux observations, faites dans le cimetière d'Ensérune, le premier horizon correspond à la période des tombes arasées, le second à celle caractérisée par la présence des « urnes » ibériques à décor géométrique.

Relativement au développement de la fouille, on retiendra la reconnaissance du tracé de l'enceinte, à la lisière septentrionale du plateau, où aucune défense n'avait encore été établie avant la première moitié du IV^e siècle. Il en résulte qu'antérieurement à cette date, seuls les escarpements assuraient la protection de l'oppidum. La construction du rempart est également contemporaine de la substitution de la pierre au bois dans l'édification des maisons. Sur le versant méridional, les pentes se couvrent, à partir du III^e siècle, de maisons qui descendent progressivement jusqu'à la plaine qui est atteinte au I^{er} siècle.

On constate trois phases dans l'histoire de l'occupation d'Ensérune : à la fin de l'époque hallstattiennne, des fonds de cabanes et des silos sont creusés sur toute l'étendue du plateau et des pentes jusqu'aux abords de la plaine. Je ne pense pas que l'on puisse supposer que les silos sont antérieurs à une première installation des Hallstattiens et qu'ils n'aient aucun rapport avec la plus ancienne agglomération¹⁷⁹. Une seconde phase, pendant

la période de La Tène, est caractérisée par l'abandon des silos, la substitution de la pierre au bois dans la construction et un resserrement du périmètre habité, limité au plateau et à la partie haute des pentes. La fortification date de la première moitié du IV^e siècle, et à l'extrémité occidentale, en dehors de la zone urbaine, s'installe un cimetière. La fin du III^e siècle montre d'importantes transformations, qui se traduisent à l'Ouest par une extension de la bourgade, aux dépens du cimetière, où sur les tombes se superposent des habitations et qui finit par être englobé dans la ville. Vers le Sud, on assiste à l'aménagement successif des terrasses. La découverte, en place, d'éléments architecturaux, permet de restituer des demeures à colonnes intérieures adossées.

De même que dans les autres oppida languedociens, se pose pour Ensérune le problème de ce que l'on a appelé « l'ibérisation » de cette région. J'ai déjà écrit ce qu'il fallait penser de la présence des Ibères en Languedoc¹⁸⁰. Les textes antiques, récemment réunis¹⁸¹, confirment la présence d'Ibères dans le Sud-Est de notre pays. Mais quelle est la nature exacte de ce peuplement ? On souscrira, sans réserves, aux conclusions que propose M. Jannoray¹⁸² sur la céramique ibérique de ces oppida, dans ses rapports avec l'expansion des Ibères sur ces territoires : « Une étude de la poterie ibérique ne permettra plus, en tout état de cause, de la donner comme la vaisselle d'un peuple migrateur, venu de la Péninsule Ibérique à l'aube du V^e siècle ». La thèse

(180) R. LANTIER, *Archivo español de arqueología*, 1941, p. 141-161.

(181) D. FLETCHER, *Cronica del IV congreso del Sudeste español*, p. 216-222.

(182) J. JANNORAY, *Mél. Ch. Picard*, = *Rev. archéol.*, 1948, 1, p. 448-462.

(179) J. FORMIGÉ, *Bull. soc. nat. Antiq. Fr.*, 1945-7, p. 70-71.

d'une conquête, même momentanée, de la Gaule méridionale doit être définitivement abandonnée. Les vases ibériques des sites languedociens se classent, en effet, en deux catégories, des productions originales et des imitations locales. Les pièces importées d'Espagne sont originaires des officines de la côte catalane et toujours accompagnent un contexte gaulois. Ce ne sont pas autre chose que les témoins d'échanges commerciaux. Il est à remarquer que les groupes Elche-Archena, pas plus que le *close style* d'Oliva-Liria, avec leurs représentations groupées en scènes, ne sont pas représentés dans les gisements languedociens; par contre on constate l'existence d'apports celtiques de La Tène I et II. La céramique pseudo-ionienne représente les premiers essais de nos Languedociens, mais cette poterie à décor géométrique apparaît à la fois en Gaule et en Espagne, partout où se manifeste l'influence hellénique. Ce ne sont donc pas sur des « terres ibériques »¹⁸³, mais sur des terres gauloises que l'on peut noter la dispersion des monnaies d'Ampurias à Valros (Hérault), à Agde (Hérault), à Castel-Roussillon (Pyrénées-Orientales), témoignages de la permanence et de l'importance des relations de commerce entre l'une et l'autre région.

Les pertinentes observations de M. Jannoray trouvent leur confirmation dans les études récentes publiées sur les céramiques recueillies à Magalas, Bessan et Saint-Thibéry (Hérault)¹⁸⁴, ainsi qu'au Cayla de Mailhac (Aude)¹⁸⁵, qui témoi-

gnent de la faiblesse de l'influence ibérique.

Dans cet oppidum du Cayla, les fouilles récentes ont confirmé la similitude profonde des civilisations du groupe Cayla-Ensérune, mais avec des variations de détail. Elles ont encore précisé l'importance des niveaux hallstattiens au Cayla et montré l'interruption, déjà constatée à Ensérune, de l'importation des céramiques grecques, entre la fin du VI^e siècle et les dernières années du V^e, mais le hiatus dans la séquence des apports helléniques est moins long au Cayla et ne dépasse pas la deuxième moitié du V^e siècle. On peut, dans l'état actuel des fouilles, reconnaître six couches d'occupation, comportant fréquemment des traces d'incendies. La plus ancienne, pauvre en objets de métal, est très riche en tessons, non tournés, du Hallstatien (VII^e siècle). Les fonds de cabanes, parfois entaillés dans le rocher, du second horizon, ont donné des vases à décor géométrique tracé à l'ocre. Dans la troisième couche, dans les maisons de pierres à plan rectangulaire, apparaissent les poteries attiques à figures rouges (V-IV^e siècles) et des céramiques indigènes, faites au tour, présentant le même décor à l'ocre. C'est dans ce niveau que fut découvert un calibre de potier en bronze, dont les découpures coïncident avec certains profils des vases décorés à l'ocre. La prétendue céramique ibérique du Cayla est donc de fabrication indigène, nouvel argument d'importance à l'appui de la non ibérisation des oppida languedociens. Au III^e siècle et pendant une partie du II^e, on constate l'existence d'un habitat mal défini (c. 5). Le sixième horizon a donné des tessons d'Arezzo et de La Graufesenque.

Avec les découvertes de G. Claustres¹⁸⁶

(186) Rapports à la Direction de l'Architecture, 1949.

(183) M. ALMAGRO, *Ampurias*, XI, 1949, p. 199.

(184) J. COULOUMA, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 475-477.

(185) J. JANNORAY, *ibid.*, p. 200-201; O. et J. TAFFANEL, *Mél. Ch. Picard = Rev. archéol.*, 1948, II, p. 996-99; des mêmes, *Rev. archéol.*, 1949, I, p. 150-156.

à Castel-Roussillon (Pyrénées-Orientales), le Roussillon s'intègre désormais dans la protohistoire de la Gaule du Sud-Ouest. Les premières campagnes de fouilles avaient fait connaître l'existence de silos, semblables à ceux d'Ensérune. Il est possible maintenant d'établir les grands traits d'une stratigraphie de la station : le premier niveau témoigne de l'influence de la civilisation des champs d'urnes, dans des fonds de cabanes de la fin du Hallstattien, qui ont donné des poteries d'importation, coupes et olpès ioniennes, coupes attiques à figures noires, tessons à décor ondulé phocéén, amphores de type ibérique. Une seconde phase est datée par des vases attiques à figures rouges, du IV^e au milieu du III^e siècle avant l'ère. A partir de cette date, jusqu'à l'époque d'Auguste, un niveau aux maisons de pierres est caractérisé par des tessons campaniens et ibériques (céramique d'Ampurias et *sombreros de copa*). Contrairement à ce qui a été observé à Ensérune, l'usage des silos persiste dans l'établissement pendant les trois périodes de l'occupation.

En Bretagne, de nouvelles recherches dans le cimetière de Saint-Urnel en Plo-meur (Finistère) ¹⁸⁷ obligent à une révision de la stratigraphie : deux assises seulement au lieu de quatre ont été reconnues. Dans la terre noire de la première, l'entourage de la sépulture est à peine indiqué et l'association d'objets de bronze et de masses de fer rouillé la date de la fin de l'âge du Bronze et du début du Hallstattien. Le niveau supérieur, dans les sables dunaires, est généralement antérieur à La Tène III. On y relève un peu plus de soin dans l'aménage-

ment des tombes, quelques-unes sont dallées en galets ronds et de grosses pierres sont placées à la hauteur de la tête. Les mobiliers funéraires sont très rares et très pauvres, s'opposant à la richesse constatée dans les cimetières de Kerviltré, de Roz an Tremen et de Tro-noën (Finistère). Cette pauvreté s'explique par le nombre considérable des tombes d'enfants, presque invariablement dépourvues de mobiliers. Un nouveau crâne trépané a été découvert, et l'on peut se demander si le cimetière n'était pas affecté à certaines catégories de défunts.

Dans ce même département, sur la rive méridionale de la Guillemadeuc, au Sud du rocher au calvaire, dans la dune, s'étendent des amas de cuisine avec céramiques de La Tène II, marquant l'emplacement d'une station gauloise de pêcheurs, assez misérables, appartenant aux groupes de populations installées dans les dures du Léonnais, sur la baie d'Audierne et dans la presqu'île de Quiberon ¹⁸⁸.

A l'occasion de la découverte de nouvelles chambres souterraines à Locmaria en Guidel, à Brangohan en Guillec (Morbihan) ¹⁸⁹, L. Marsille ¹⁹⁰ donne la liste des excavations de ce genre, découvertes dans le département et dont la nature des mobiliers indique une occupation temporaire de refuges au cours du second âge du Fer.

Lors de terrassements exécutés à l'Usine à Gaz de Vierzon (Cher) ¹⁹¹, dans un terrain aquifère, on mit au jour, à environ 5 m. de profondeur, deux grosses pièces de chêne mesurant 0^m,35 à 0^m,45 de diamètre et 3 m. de longueur, dispo-

(188) *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 23.

(189) M. BERNIER, *Bull. soc. polym. Morbihan*, 1948, P.-V. p. 33-34.

(190) *Ibid.*, p. 34-37.

(191) *Journal des Usines à Gaz*, novembre 1949, p. 273.

(187) P.-R. GIOT, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 194-196; du même, *Les trépanations de la nécropole de Saint-Urnel*, dans *Bull. et mém. soc. anthropol.* Paris, IX, sér. X, 1949, p. 19-69.

sées horizontalement. Un sondage, entrepris à quelques mètres, a également rencontré une pièce de chêne. Dans cette région, située entre le Cher et l'Yèvre, on connaissait déjà l'existence d'une ligne transversale de troncs d'arbres, enfouie à une profondeur de 4 m., correspondant à l'existence d'un oppidum. On peut se demander si ces pièces de bois, ainsi retrouvées, n'appartenaient pas au chaînage de poutres d'un rempart gaulois.

A quelle époque se rapportent les silos, découverts en contre-bas de la butte portant les ruines du château de Razès (Haute-Vienne) ¹⁹² ?

Le camp du Châtelet, à Bouilland (Côte-d'Or) est un éperon barré, à l'intérieur duquel se dressent les restes d'une enceinte, faite d'une triple ligne de murs et de fossés ¹⁹³.

En bordure de la voie romaine Chalon-Langres, vers les limites des communes de Crissey et de Saint-Jean-des-Vignes (Saône-et-Loire), des restes de murailles ont été reconnues près d'un puits établi sur un cadre rectangulaire de chêne, contenant des poteries de La Tène III, marmites à trois pieds et dolia ¹⁹⁴.

Le Périgord méridional a fait connaître des exploitations de minerai de fer à ciel ouvert, ou par puits profonds de 1 à 12 m. A Maison-Blanche, des fours étaient creusés dans le sol pour la réduction du minerai par la méthode catalane ¹⁹⁵.

Les enceintes de Messemé (Vienne), sur le passage de la route de Loudun (Vienne) à Richelieu (Indre-et-Loire), dont cer-

taines renferment des tumulus, appartiennent-elles à des habitats ou à des cimetières-sanctuaires ¹⁹⁶ ?

Parmi les découvertes d'objets isolés, on signalera : un tesson de poterie celtique, au pied de la pierre à bassin de Lussac (Gironde) ¹⁹⁷; deux bracelets hallstattiens en bronze, au lieu dit *Puymont* (c^{ne} Espartignac, Corrèze), ouverts à décor de filets, séparés par de petits sillons ¹⁹⁸; une fibule de bronze du type arbalète à bouton, au quartier de la Baume des Anges, à Donzère (Drôme), dans un habitat hallstattien ¹⁹⁹; une épée hallstattienne, près du dolmen de La Pierre-qui-Vire, à Larocheptot (Côte-d'Or) ²⁰⁰; des fibules et des appliques de métal, cheval découpé portant deux cercles pointés sur le flanc, dans l'oppidum de La Tène III de Sainte-Geneviève, à Essey-les-Nancy (Meurthe-et-Moselle) ²⁰¹; un statère gaulois inédit, provenant de l'Oise ²⁰², en or jaune, dont un exemplaire analogue a été découvert dans le canton de Bâle, et dont les représentations fortement stylisées, combinaisons hybrides, fréquentes sur les monnaies des Unelli, des Aulerci, des Cenomanni et des Baïocasses, font penser à des êtres fantastiques, peut être des loups-garous.

Cinq squelettes des âges du Bronze et du Fer, découverts au Fort Harrouard, ont été l'objet d'une étude de S. de Félice ²⁰³.

(196) Comte de LA BOUILLERIE, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 113-115.

(197) B. DUCASSE et J.-A. MAGÈRE, *Rev. hist. et archéol. Libournais*, n° 58, 1949, p. 74.

(198) F. DELAGE, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 431-432.

(199) A. JULIEN, *ibid.*, p. 311.

(200) *Ibid.*, p. 403.

(201) *Ibid.*, p. 7.

(202) A. BLANCHET, *Rev. numismatique*, V^e sér., XI, 1949, p. 128-131.

(203) *Bull. et mém. soc. anthropologie Paris*, X, IX^e sér., 1949, p. 89-121.

(192) F. DELAGE, *Bull. soc. hist. et archéol. Limousin*, LXXXIII, 1949, p. V, 29.

(193) *Bull. soc. d'archéol. Beaune*, L, 1948, p. 10-12.

(194) L. ARMAND-CALLIAT, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 229. Cf. *Mém. soc. d'hist. et d'archéol. Chalon-sur-Saône*, XXII, 1950, p. 15.

(195) SECONDAT, *Bull. soc. hist. et archéol. Périgord*, LXXVI, 1949, p. 9.

V. EPOQUE GALLO-ROMAINE

1. *La conquête. Travaux militaires.* — Le bimillénaire d'Alésia a suscité la publication d'ouvrages de valeurs fort inégales, et l'on n'a pas manqué, à cette occasion, de ressusciter les vieilles et inutiles querelles de clocher sur les identifications de tel ou tel site célèbre des Commentaires de César. C'est d'abord J. Toutain²⁰⁴, l'explorateur d'Alise-Sainte-Reine, qui expose les résultats acquis par quarante années de fouilles et retrace l'historique des découvertes. Mais était-il bien nécessaire de reprendre la réédition d'un ouvrage pour nous démontrer — ce que nous ne croyons pas — l'identification d'Alésia avec Alèse (Doubs)?²⁰⁵. L'occasion était trop belle pour ne pas revenir sur la controverse d'Uxellodunum²⁰⁶. Sans prétention à l'érudition, deux petits opuscules, bien informés et reposant sur une connaissance exacte de la topographie, retracent, quelque peu romancés, les deux grands épisodes de Gergovie et d'Alésia²⁰⁷.

Bien plus efficace fut la commémoration, sous la forme d'une exposition consacrée à l'archéologie de la Gaule celtique, tenue à Bourges, au Palais de Jacques Cœur, du 15 avril au 14 juillet 1949, du bimillénaire d'*Avaricum*, à l'occasion de laquelle, un catalogue^{207bis}

réunit un choix des principaux monuments de l'art et de l'industrie de nos ancêtres, les Gaulois.

Dans la toponymie des campagnes de César, le nom de *Gorgobina* doit « descendre au rez-de-chaussée de l'appareil critique » : c'est une forme bâtarde, le résultat d'une dittographie²⁰⁸.

L'étude de la répartition des monnaies gauloises, séquanais dans une proportion de 65 % au Mont Saint-Afrique, près de Dijon, de 62 % à Nuits, au Sud de cette ville, semble indiquer que Dijon aurait été en pays séquanais, lors de la rencontre de César et Vercingétorix, qui précéda le siège d'Alésia²⁰⁹.

Contrairement à l'opinion de F. Miltner (*Klio*, 1941 p. 181-185), la défaite d'Arioviste n'aurait pas eu pour théâtre le site d'Habstein, mais le combat se serait déroulé dans la région de Thann-Cernay²¹⁰. Cette victoire de César sur Arioviste eut pour conséquence d'accroître la coupure de l'Alsace, séparée entre les Médiomatriques et les Séquanais, dont l'unité ne sera faite, pour un temps, que par l'invasion²¹¹. Ces diversités trouvent encore leur expression dans le contraste, qui se manifeste à la frontière du bas Rhin, au début de l'Empire, entre la rive gauche du fleuve romanisée et la rive droite, dont le bas niveau de vie et la grossièreté de la céramique des groupes humains, échelonnés entre Mayence et Dusseldorf, évoque plutôt la rudesse des tribus du Zuyderzée²¹².

(204) J. TOUTAIN, *Le passé et la découverte d'Alésia. La Charité-sur-Loire*, Delayance, 1948.

(205) A. DELACROIX, *Alésia*. Dijon, Darantière, 1949.

(206) J. DESPRATS, *Uxellodunum et la farce de Murcens...* Cahors, E. Delsaud, 1949.

(207) A. NOCHER, *L'épopée de Vercingétorix. Gergovie : la victoire ; — Alésia : le sacrifice*. Moulins, Crépin-Leblond, 1949, 2 plaq. 46 et 53 p.

(207 bis) *Au temps de la Gaule indépendante*. Bourges, 1949.

(208) P.-F. FOURNIER, *Onomastica*, 1949, p. 21-23.

(209) M. GUYOT, *Le Bien Public*, Dijon, feuille des 18-19 janvier 1949; G. RICHARD, *Ann. de Bourgogne*, XXI, 1949, p. 211-212.

(210) SIMON, *Mélanges 1945. I. Etudes alsatiques*, publiées par la Faculté des Lettres de Strasbourg, p. 43-56.

(211) Du même, *ibid.*, p. 9-42.

(212) U. KAHRSTEDT, *Congress of the Roman*

2. *Les cités.* — La chronologie de *Glanum* (Saint-Rémy-de-Provence, Bouches-du-Rhône) reste soumise à certaines fluctuations. Si l'on se base sur une étude des mosaïques, on constate que les plus anciennes maisons sont contemporaines du I^{er} siècle et présentent quatre techniques dans l'établissement des pavements : dallage en petits cailloux irréguliers; pavement de tuileaux concassés dans un mortier, ou d'éclats de marbres de couleurs; cailloutis incrusté de cubes de pierres ou de marbres noirs. Une seconde période, au cours du I^{er} siècle avant l'ère, est caractérisée, dans deux chambres de la maison de Sulla, par l'*opus tessellatum* et l'*opus signinum*. La maison du Capricorne a fait connaître quatre couches superposées, depuis la période hellénistique jusqu'à la dernière phase de l'histoire de la ville (270 ap. J.-C.)²¹³. Reprenant l'étude de l'inscription de la mosaïque de Sulla, J. Carcopino²¹⁴ propose de rajeunir d'au moins un siècle cette demeure. L'inscription, qui doit se développer en *Co(rnelii) Sullae*, donne le nom du propriétaire de la demeure. Le personnage dont il s'agit est Faustus Cornelius Sulla, le gendre de Claude, dont il avait épousé la fille Antonia, union qui excita la méfiance de Néron qui exila Sulla à Marseille, en 58 de notre ère, puis commua ce bannissement en peine capitale en 62. Sulla serait venu à *Glanum* « cacher dans l'obscurité d'une bourgade sa noblesse désargentée ». Si Cornelius Sulla a vécu dans cette maison, de 58 à 62 de notre ère, la demeure ne peut être contemporaine de *Glanum* II (100-40 av. J.-C.), mais appartient à *Glanum* III (40

av. - 270 ap. J.-C.). La condamnation du malheureux Sulla explique le sort de sa maison, rasée et reblayée, pour supporter le monument à abside, qui alors daterait, au plus tôt, du règne de Néron.

Les derniers résultats des fouilles d'Aix - en - Provence (Bouches-du-Rhône) indiquent que la colonie était plus largement étendue au Nord-Est qu'on ne le supposait : elle englobait le *castellum* du Sud et à l'Ouest, et couvrait le terrain de la « Ville des Tours », où il faut, sans doute, placer l'amphithéâtre²¹⁵.

Lors des restaurations à l'amphithéâtre d'Arles (Bouches-du-Rhône)²¹⁶, la découverte (I^{er} siècle de notre ère), à l'Est de la grande entrée septentrionale de la partie basse d'une tour circulaire, adossée à un mur en petit appareil millé, antérieurs à la construction de l'amphithéâtre, a révélé l'existence du rempart primitif du *castrum*. Dans un mur de soutènement, place de la Major, on a relevé les arrachements d'une seconde tour, en saillie sur la courtine. C'étaient là les vestiges de la défense de l'entrée en demi-lune de la route d'Italie. Ainsi se trouve précisés le tracé de l'enceinte primitive, entourant l'acropole de la Major, et la date de construction de l'amphithéâtre, qui marque une extension de la ville en direction du Rhône et de son port, entraînant le recul du rempart, dans le même temps (I^{er} siècle après J.-C.) où l'on jette le pont sur le fleuve, dont la voie d'accès est dans le grand axe de l'ellipse. Dans le quartier de Trinquetaille, on a peut-être retrouvé les docks et l'arsenal, élevés par les légions de César, et dont les galeries furent comblées au I^{er} siècle de notre ère. Dans la ville même, à côté des cryptoportiques s'éten-

Frontier Studies, Newcastle upon Tyne, 1949. Cf. Em. DEMANGEOT, *R.E.A.*, LI, 1949, p. 346.

(213) H. ROLLAND, *C.R.A.I.*, 1949, p. 346-350.

(214) J. CARCOPINO, *ibid.*, p. 264-270.

(215) F. BENOIT, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 209.

(216) Du même, *ibid.*, p. 210-212.

dait un petit forum à exèdre, dont l'abside méridionale est visible dans la cour du Museon Arlaten. Il s'agit d'un *dodé-kathédon*, comportant douze niches renfermant les statues des douze grands dieux du panthéon, dont on connaît les images de Diane et d'Hercule. Parmi les autres morceaux recueillis figurent des autels et des statues des notables arlésiens, une dédicace à Apollon. Dans l'égout des cryptoportiques, on a recueilli la tête d'une Niobide, affaissée à terre sous les flèches d'Apollon et levant vers le ciel son regard angoissé.

Sur la plage, située à l'Ouest du village des Saintes-Maries-de-la-Mer (Bouches-du-Rhône), on ramasse des cols d'amphores vinaires de type italique, quelques-uns portant encore un bouchon de liège et la marque de *L(ucius) Pompo(nius)*, enfouis dans les limons sous-jacents au sable marin du rivage actuel. Ces trouvailles intéressent non seulement l'histoire du commerce de la Gaule méridionale avec l'Italie, mais permettent de reconstituer la topographie de la Camargue au début de notre ère : le navire chargé d'amphores coula, non sur le littoral de la mer, mais dans un ancien bras du Rhône, aujourd'hui asséché, et dont l'embouchure est encore attestée par l'étang des Laumes, à l'Ouest des Saintes-Maries-de-la-Mer ²¹⁷.

Les recherches consécutives aux découvertes faites dans un sous-sol d'un immeuble de la rue de la République, à Orange (Vaucluse), ont ramené au jour de très nombreux fragments de frises, sur lesquels apparaissent des sujets nouveaux, procession bachique, chasse, Victoire sur un char, ayant appartenu à la décoration du théâtre, ainsi que des fragments du plan cadastral de la région

d'Orange, document unique, aussi précieux pour l'histoire de l'appropriation du sol gaulois que pour l'étude de la politique agricole de Rome ²¹⁸.

Dans le même département, à Vaison-la-Romaine, des éléments de maisons ont été mis au jour sur les pentes de la colline de Puymrin; sur le versant oriental, en bordure de la grande rue et en arrière du point d'arrivée des sources, quatre pièces d'une grande demeure ont été dégagées; sur le versant occidental, une autre habitation, dont les appartements s'ordonnent autour d'un bassin central, était décorée de peintures du premier style de Pompéi. A La Villasse, une maison est en cours d'exploration ²¹⁹.

En Languedoc, les fouilles ont été reprises à Agde ²²⁰ et à Béziers (Hérault) ²²¹. Sur le premier site, deux périodes d'occupation se succèdent : la première connaît son plus grand développement au IV^e-III^e siècle avant l'ère; la seconde est contemporaine des premiers temps de l'Empire romain. Ces dates, que fournit l'étude des poteries, se retrouvent dans les couches archéologiques de la rue de la Juiverie à Béziers, aux abords de la cathédrale Saint-Nazaire et le long de la rue qui la borde. Le résultat principal des fouilles de Nîmes (Gard), au Nord et Nord-Est du pseudo-temple de Diane ²²², est de faire connaître que la liaison recherchée entre cet édifice et les constructions voisines est inexistante. Elles sont situées en dehors du domaine, car les restes des maisons, étagées sur les pentes

(218) J. SAUTEL, *C.R.A.I.*, 1949, p. 425-429.

(219) Du même, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 218-222.

(220) J. JANNORAY, *ibid.*, p. 203.

(221) J. GONDARD, *Bull. soc. archéol., sc. et litt. Béziers*, XV, 1949, p. 28-34; M. TOUSSAINT, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 179-181.

(222) J. JANNORAY, *ibid.*, p. 202-203.

(217) Du même, *ibid.*, p. 213-214.

du Mont Cavalier, se dressent le long d'une rue contournant vers l'Ouest le domaine de la Fontaine. Au cours des travaux, on dégagait les murs d'une salle surélevée au-dessus d'une galerie, dissimulée et voûtée perpendiculaire à celle du prétendu temple de Diane, avec lequel communique la salle qu'elle supporte, et des fondations absidiales adossées à des constructions placées au Nord.

Des fouilles, pratiquées à Digne (Basses-Alpes), à l'intérieur et aux alentours de Notre-Dame du Bourg²²³, ont prouvé l'existence sur cet emplacement de sépultures et d'un édifice assez important d'époque gallo-romaine. Quelques précisions sont apportées sur le site gallo-romain de Die (Drôme): constructions diverses au quartier de Saint-Laurent; cimetière au chemin de Remerger. A Alba (Ardèche)²²⁴, deux quartiers ont été isolés à l'intersection de la Nationale 102 et le chemin de grande communication vers Alba; le quartier du Palais, où des substructions antiques supportent une ancienne chapelle du Moyen âge, et à 100 mètres au Nord de la route, sur la pente orientale d'un ravin, où coule un petit ruisseau, les vestiges d'un théâtre et d'un autre édifice. L'existence d'une demeure privée, avec mosaïques à médaillons polychromes, a été également reconnue. A Eauze (Gers), sur le plateau de Ciutat²²⁵, les résultats sont loin d'avoir été aussi intéressants: quelques fragments de mosaïques, des tessons de poterie, parmi des débris de murs sans plan défini.

Il y a peu de renseignements à retirer d'un ouvrage sur l'origine et l'évolution structurale dans le passé des villes entre

Loire et Gironde²²⁶. La question des enceintes du III^e siècle est à peine effleurée.

En Auvergne, ce sont encore les fouilles de Gergovie (Puy-de-Dôme)²²⁷ qui retiennent l'attention. Elles ont fait connaître un état assez différent de ce qu'on pouvait en attendre. Il n'y eut pas, à Gergovie, une grande agglomération au temps de l'Indépendance. Le rempart en pierres sèches, à double parement enserrant un blocage de pierrailles et de terres, qui suit la crête militaire et que flanquent en avant un glacis et des escarpements taillés dans le basalte, recouvrant des emplacements de cabanes des III^e et IV^e siècles, ne peut avoir été construit qu'au I^{er} siècle. Postérieurement au siège, son tracé fut modifié et l'on connaît jusqu'à trois enceintes, entre le milieu du I^{er} siècle avant l'ère jusqu'au règne de Tibère. Au début de notre ère, à l'abri de la muraille gallo-romaine, se groupent des échoppes de forgerons et de bronziers, une ébauche de villa, avec zone de dallage et citernes, une enceinte sacrée, où deux temples à plan carré sont associés à l'intérieur d'un même péribole. L'habitat le plus ancien ne remonte pas au delà du III^e siècle avant J.-C., et le site est occupé par une population peu nombreuse, formant de petits groupes tirant leur subsistance de l'élevage et de la mise en culture des terres légères couvrant les versants du plateau. Comme on l'a déjà signalé, pour d'autres stations de l'Auvergne, leur civilisation est plutôt d'un type posthallstattien. Après la conquête, Gergovie devient un centre de pèlerinage et de refuge pour les populations de la Limagne. Ce n'est qu'au

(223) F. BENOIT, *ibid.*, p. 215-216.

(224) J. SAUTEL, *ibid.*, p. 216-218.

(225) FESTAL, *Bull. soc. archéol. hist. litt. et scient. Gers*, L, 1949, p. 75, 2279.

(226) R. CROZET, *Villes d'entre Loire et Gironde*, Paris, Presses Univ., 1949, in-8°.

(227) M. LABROUSSE, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 31-95.

1^{er} siècle après J.-C. que l'on constate l'existence d'une véritable cité, à la fois marché et sanctuaire, dont la plus grande prospérité ne dure que quelques années. Dès le règne de Tibère, l'oppidum se vide de ses habitants. A l'époque de Claude, il est abandonné; cependant des pèlerins fréquenteront le sanctuaire jusqu'au III^e siècle. Il est intéressant de relever la persistance des techniques celtiques dans la construction d'un domaine rural, à Gergovie, dont les bâtiments d'exploitation en bois reposent sur des murs en pierres sèches, tandis que le logis du maître est bâti selon la mode romaine. D'assez nombreux rapprochements s'établissent entre Gergovie et Bibracte.

Si la forme de l'enceinte, des III-IV^e siècles, à Clermont - Ferrand (Puy - de - Dôme)²²⁸ reste impossible à préciser, on sait cependant qu'elle n'avait pas été établie sur le rebord de la plus haute plate-forme, mais sensiblement au-dessous du rebord occidental et qu'elle comptait parmi les plus petites de la Gaule. Cette constatation et la rareté des céramiques contemporaines du IV^e siècle, recueillies derrière le rempart, témoignent du petit nombre des habitants à cette même époque.

Un bâtiment à deux absides, a été partiellement dégagé et des caniveaux communs à plusieurs îlots de maisons marquent, à Périgueux (Dordogne), de nouveaux emplacements de l'antique Vésone²²⁹, et à Limoges (Haute-Vienne)²³⁰, place des Jacobins, à la limite d'*Augus-*

toritum, un habitat gallo-romain des premiers siècles de notre ère a été reconnu près des arènes.

Deux monographies sont consacrées, l'une à *Bretum* (Bride, Corrèze)²³¹, l'autre à une bonne description des ruines romaines et de la ville de Saintes (Charente-Maritime)²³². Bride, un carrefour où se croisent les routes Bordeaux-Bourges, Limoges-Argenton, était un oppidum celtique à enceinte elliptique, auquel succède une agglomération gallo-romaine d'une certaine importance, mais dont il reste peu de vestiges. Elle fut incendiée vers 275. On connaît des cimetières bordant les voies romaines et le site a donné d'assez nombreux morceaux de sculptures.

Les découvertes faites à Tours (Indre-et-Loire)²³³, à l'occasion de la reconstruction des quartiers détruits lors de la dernière guerre, ont confirmé les hypothèses proposées par le baron H. Auvray sur l'emplacement de la bourgade gauloise. Une coupe a pu être établie dans la partie orientale, dans l'îlot D en construction, au Sud de la rue du Commerce. Le niveau gaulois y repose sur le sol naturel. Cependant, les origines de Tours restent incertaines. Antérieurement au IV^e siècle de notre ère, la ville occupe une éminence de la plaine traversée par un bras du Cher, le Filet, qui se jette dans la Loire; elle est réunie à la rive droite par un pont de bois. A l'Est du carrefour des routes Orléans-Candes et d'une voie issue de la rive droite du fleuve, s'installe la ville du IV^e siècle,

(228) P.-F. FOURNIER, *Rev. d'Auvergne*, 63, 1949, p. 97-133.

(229) DANDURAND, *Bull. soc. archéol. et hist. Périgord*, LXXVI, 1949, p. 125.

(230) Du même, *Bull. soc. hist. et archéol. Limousin*, LXXXIII, 1949, p. 39-40; Dr MURAND, *ibid.*, p. 21.

(231) Dr G. JANICAUD, *Mém. soc. sc. nat. et archéol. Creuse*, XIX, 1949, extrt.

(232) M. CLOUET, *Saintes. Ville d'art*. Saintes, 1949.

(233) A. PHILIPPON, *Bull. trim. soc. archéol. Touraine*, 1948, p. 388-389; P.-L. FRÉON, *ibid.*, p. 380-384; BOUSSARD, *B.S.N.A.F.*, 1945-7, p. 235-237.

dont le rempart entoure les grands édifices du quartier Nord-Est. Dans la proche banlieue et dans les vallées du Cher et de la Loire, s'élevaient des villas.

A Alise-Sainte-Reine (Côte d'Or), les fouilles se poursuivent entre le temple, qui est peut-être un Capitole et le monument aux trois absides, une basilique civile, établissant la relation entre ces deux monuments. A l'Est du forum, un grand dallage, peut-être d'origine gauloise, marque les limites de la place dans ce quartier, situé au centre de la ville, où les vestiges gallo-romains et celtiques sont superposés et juxtaposés, à l'extrémité orientale et au Sud du théâtre, principalement aux abords de la Maison du Silène ou du marché. Dans le quartier d'*En Surelot*, on retrouve les mêmes superpositions de fonds de cabanes préromains, utilisés comme dépotoirs à l'époque gallo-romaine ²³⁴.

Un examen attentif des voies axiales de la colonie de *Lugdunum* ²³⁵ révèle l'existence d'un carrefour celtique à courte distance du sanctuaire fédéral, sur le seuil unissant le sommet de Fourvière au plateau de la Sarra. Là était, avant même la conquête, le nœud routier des principales voies de l'Europe occidentale, chemin celtique de l'Océan et de la Manche. Environ un siècle après la fondation de la colonie, le tracé colonial est modifié. Le théâtre, dans son état initial, remonte au dernier tiers du 1^{er} siècle de notre ère, et la voie qui le dessert est contemporaine. On peut se demander si le remaniement ne serait pas la conséquence du grand incendie de l'hiver 64, ayant provoqué l'adoption d'un réseau intérieur

nouveau. Dans le quartier de Choulans, la fissure creusée dans la falaise morainique, entre Saint-Georges et La Mulâtère, fut utilisée dès l'époque gauloise pour le passage de la route de Marseille au Rhin, qui abordait Lyon par un tracé en corniche correspondant au chemin de La Fontanière, et fut aménagé sous la domination romaine et bordé de tombeaux. Cette partie de la ville, que nous restituent des fouilles récentes, abritait les sanctuaires des divinités Augustes, des Mères Augustes et de Mars, des thermes, un aqueduc, des installations industrielles et le premier port des Nautes du Rhône, dont l'emplacement a été reconnu lors de la reconstruction du Pont Kitchener, sous la forme d'un dépôt de monnaies, de tessons de poteries et de sceaux de plomb, localisé près de la rive droite. Limitées dans l'espace et dans le temps — d'Auguste à Hadrien — les trouvailles marquent l'emplacement choisi par les Nautes à l'entrée de Lyon et au débouché de la voie narbonnaise. Le site fut abandonné au milieu du 1^{er} siècle de notre ère et les Nautes se transportèrent un peu en avant, vers Saint-Georges, où ils étaient mieux reliés au port aménagé sur la Saône, dans la région du Change, et aux entrepôts de la Place Bellecour.

De même que Lyon, Vienne (Isère) ²³⁶ possédait sur la colline Saint-Just, un Odéon, le deuxième monument de ce genre découvert en Gaule séparé de la colline de Pipet par un ravin. Les premiers travaux ont porté sur les gradins de la *cavea* et sur une partie de l'orchestre, où, comme à Lyon, on a relevé l'existence de deux gradins bas. Au théâtre, on a procédé au dégagement du couloir septentrional, menant à l'orchestre, et de sa

(234) J. TOUTAIN, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 97-139.

(235) P. WUILLEUMIER, *ibid.*, p. 225-227, 229; A. AUDIN, *Les Etudes rhodaniennes*, XXIV, 1949, p. 51-58.

(236) P. WUILLEUMIER, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 224-225; C. RUFF, *Rhodania*, 29, 1947, p. 2-5.

porte extérieure, dont le seuil est conservé, ainsi que le dallage de la rue. Le *balteus* a pu être reconstitué en cipolin vert, reposant sur une marche en brèche violette, faisant le tour de l'orchestre, dont le pavage en dalles roses et jaunes dessine un damier en point de Hongrie. Quatre gradins de marbre blanc supportent les sièges sératoriaux aux pieds ornés de griffons. Les murs de soutènement du Capitole ont été en partie reconus.

Les fouilles du « Palais des Thermes » de Cluny, à Paris²³⁷, ont été précieuses pour la connaissance de la topographie de Lutèce, dans la zone marécageuse, séparant la Seine du monument, le seul important de ce quartier et dont la façade devait être aperçue de l'île de la Cité et du fleuve. La nature du sol et la pente de la colline expliquent la construction des thermes sur des caves donnant de plain-pied sur l'extérieur. La date d'édification se place au cours de la seconde moitié du I^{er} siècle ou au début du III^e, époque correspondant à l'essor monumental de Lutèce, en un temps où Lyon, en décadence depuis le I^{er} siècle, voit passer au premier rang le commerce fluvial des Nautes parisiens. L'achèvement du dégagement de la partie Nord des thermes, parallèle au boulevard Saint-Michel, a fait connaître l'existence de deux grandes salles allongées, symétriques, à entrée centrale; en sous-sol s'étendent les caves, éclairées par des soupiraux. Dans la partie occidentale, la salle en contre-bas du même boulevard, était chauffée par un hypocauste de type italique (piliers de briques) et de type occidental (couloir maçonné). Des niches circulaires ou rectangulaires sont pratiquées dans les murs de la salle, occupée vraisemblablement

par de petits bassins en maçonnerie. C'est un *tepidarium*, voisin du grand *frigidarium*, la grande salle dite des Thermes. Au Sud-Ouest, le plan des caves romaines indique la présence d'une salle à trois absides, avec, dans les deux angles qu'elles déterminent, deux petites salles à décrochement, plan caractéristique d'un *caldarium*. A l'angle Sud-Est, dans la cour actuelle de l'Hôtel de Cluny, des lucarnes en sous-sol précisent que, dans l'antiquité, cet espace était déjà vide de toute construction.

L'étude des enceintes gallo-romaines marque de nouveaux progrès : à Senlis (Oise), la muraille cachée sous les maisons riveraines est à peu près intacte, à l'exception de quelques coupures²³⁸. A Bourg (Ain), des terrassements effectués dans la cour entre le Palais de Justice et la Salle de Gymnastique, ont dégagé un bloc parallélépipédique, appartenant à la maçonnerie d'une tour de l'enceinte du IV^e siècle²³⁹. A Toul (Meurthe-et-Moselle), les bombardements de 1940 ont mis au jour des tronçons nouveaux de la muraille et les restes de plusieurs tours rondes, entre l'église de Saint-Gengoult et la rue Michâtel. L'enceinte circulaire, de tracé irrégulier, s'étend sur une longueur de 1.300 mètres²⁴⁰.

Trois chantiers, à l'église Saint-Nicolas, sur la place de la Cathédrale et à l'église Saint-Étienne, à Strasbourg (Bas-Rhin)²⁴¹ ont donné de précieux documents à l'his-

(238) *Bull. soc. hist. et archéol. Senlis*, 12 juin 1949.

(239) Ch. DIOT, *Bull. soc. naturalistes et archéologues Ain*, 1947, p. 172.

(240) E. DELORT, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 233-236.

(241) J.-J. HATT, *C.R.A.I.*, 1949, p. 40-46, 132-136; *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 242-247; *Cahiers d'archéol. et d'hist. Alsace*, 1949, p. 257-276; H. BAULIG, *Mélanges 1945. I, Etudes Alsatiennes*, p. 1-18.

(237) P.-M. DUVAL, *C.R.A.I.*, 1949, p. 431-434.

toire et à la topographie d'Argentorate. Les coupes de terrains établies et leur comparaison avec les stratigraphies relevées en d'autres points de la ville, ont révélé les traces de trois incendies encore inconnus, postérieurement à la catastrophe de l'année 70 : le premier, en 96, s'est étendu à toute la ville et aux faubourgs jusqu'à Koenigshoffen; le second, en 235 ou 236, sur la place de la Cathédrale et au *castrum*, est la conséquence de la révolte ayant amené la chute et la mort de Septime Sévère; le troisième, en 355, fut bouté par les Alamans. Au point de vue de la topographie, on constate, sous la place de la Cathédrale, la présence, sous Auguste, d'un *téménos* indigène, entouré d'une enceinte à poteaux de bois, formant péribole, bordé de boutiques, rappelant les dispositions relevées au Mont Beuvray. Sous Tibère, la pierre y remplace le bois, et sous les Flaviens, on procède à une reconstruction, en même temps que s'élèvent les casernements en bois, retrouvés sous l'église Saint-Etienne, en dehors de l'enceinte tibérienne. Entre 98 et 100, dans l'angle du *castrum*, on constate un nouveau casernement en pierre avec fondations en hérisson; des boutiques en pierres sèches, à la place de la Cathédrale, et une enceinte, avec bandes de tuiles et de briques, au timbre de la VIII^e légion. Après l'achèvement du *Limes*, les casernements sont abandonnés, environ l'an 120. Base de départ contre les Alamans, vers 235-236, Argentorate est alors flanquée d'un fortin, sur la rive droite de l'Ill, pour la défense du pont et de la route du Rhin et de nouveaux baraquements de bois s'installent dans l'angle du *castrum*. Nouveaux remaniements sur la place du Sanctuaire, au temps de Constantin, et nouvelles casernes au *castrum*, qui disparaîtront dans l'incendie de 355. La

dernière catastrophe, qui ravagea Strasbourg, à l'époque de Julien et de Valentinien, amène la construction du rempart à tours semi-circulaires, contemporain de l'ultime réfection de la place du Sanctuaire. Ces découvertes n'intéressent pas que l'histoire de Strasbourg, mais aussi l'histoire générale de l'Empire : l'incendie de 96 renseigne sur la crise qui accompagne l'adoption de Trajan; celui de 235-236 est à mettre en rapports avec les invasions germaniques après la mort de Septime Sévère; celui de 355 illustre le caractère tragique de la situation en Germanie supérieure sous le règne de Constantin II.

Des précisions sont apportées sur la situation occupée par les thermes gallo-romains de Metz (Moselle): ils s'élevaient, non pas au voisinage de la rue de la Tête d'Or, mais sous l'emplacement du Musée et du couvent voisin des Carmélites, s'étendant sur une grande partie du quadrilatère délimité, au Nord par la rue de La Boucherie Saint-Georges, à l'Est, par la rue des Prémontrés, au Sud, par la rue de la Bibliothèque, et à l'Ouest, par la rue de Chèvremont ²⁴².

Dans le Nord de la France, les travaux de reconstruction d'Amiens (Somme)²⁴³, rue de Beauvais, ont dégagé les ruines de deux époques dans un monument mal identifié, dressé en bordure d'une rue (I^{er} ou II^e siècle), détruit à l'époque des Antonins, puis recouvert par un édifice plus vaste, s'étendant vers l'Est, formant plusieurs salles et délimité par des murs puissants, reposant sur une plate-forme bétonnée. A l'angle des rues des Trois-Cailloux et Robert de Luzerches, les rui-

(242) E. DELORT, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 237-238.

(243) Lecompte, *Bull. trim., soc. antiq. Picardie*, 1949, p. 20-36; P. VASSELLE, *ibid.*, p. 37-41; J. HEURGON, *ibid.*, p. 57-58.

nes d'une maison, habitée du 1^{er} au 1^{ve} siècle, ont fait connaître un graffite (*DC*) *Lanc(i)*, mentionnant peut-être la présence d'un détachement de *lanciarii*, cantonné à Amiens au 1^{ve} siècle. Dans le lit de l'Avre, à sa traversée de la ville, la présence de nombreux débris semble indiquer que la rivière servit de dépotoir pendant le Haut-Empire. La séquence des monnaies romaines recueillies dans la cité précise l'importance du site urbain au début de notre ère et pendant la seconde moitié du 1^{er} siècle. L'absence de frappes de Magnence correspond à la destruction de la ville sous le règne de cet empereur.

Les travaux de reconstruction de Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais) pourront peut-être apporter de nouveaux éléments à la solution du problème de *Gesoriacum* : y eut-il un pont lancé par Drusus, en 12-9 avant l'ère ? On sait que le port de Boulogne, aux temps de Drusus et de Tibère, constituait une base de départ indispensable pour une expédition maritime le long des côtes de la Manche. Un pont aurait rejoint *Borma* (Boulogne) à *Gesoriacum*. On nous propose de traduire ainsi le texte de Florus II, 30 - IV, 12, 26) : « il joignit par un pont à l'autre rive et fortifia par une flotte Bonn et Gesoriacum ». Il n'y aurait donc pas deux flottes et un seul pont, mais deux ports et dans chacun d'eux une flotte et un pont. Est-ce à Brecquerecque ou au Pont-de-Briques que fut lancé le pont sur la Liane ²⁴⁴ ?

Toujours au sujet de *Gesoriacum* ²⁴⁵, on discute sur les rapports de ce nom appliqué à Boulogne et de celui de *Bononia* que porte également la cité. Il semble

que la substitution de l'un à l'autre se produisit entre 297 et 310, s'accompagnant d'une évolution parallèle du statut administratif, *Gesioracum* est le chef-lieu du *pagus*, et *Bononia* se manifeste sous l'aspect de la *civitas Bononiensium*. La ville change simultanément de nom et de statut au 1^{ve} siècle, quand la population de l'acropole eut aidé l'empereur Constance Chlore à réprimer l'insurrection des pirates installés sur le littoral. Ce fut la récompense des Boulonnais pour avoir participé à la défense de la Gaule septentrionale.

L'identification des sites antiques de ces mêmes territoires est remplie d'incertitudes. On propose de reconnaître *Marcis* dans Marquise, sur l'estuaire de la Slack; *Horuensis* serait Lornet; *Aepatiaci* devrait être recherché au fond de l'estuaire de la Liane, puis du hameau d'Audisque ²⁴⁶.

3. *Les monuments*. — Ce sont les théâtres antiques qui ont retenu particulièrement l'attention. La construction de ces monuments à Arles, à Orange, à Vaison, doit être rapportée au règne d'Auguste ²⁴⁷. Ces dates sont précisées par les comparaisons que l'on peut établir entre les décors sculpturaux de ces divers édifices. Arles serait contemporain de l'année 15 avant J.-C.; Orange, Vaison et Vienne, d'une époque voisine. Dans ce dernier théâtre, dans l'axe du sommet, ont été dégagés les vestiges d'un temple, dont la façade est ornée de six colonnes. Les fragments de chapiteaux composites des pilastres, les chapiteaux des colonnes à motifs apolliniens, serpent Python et trépied oraculaire, ne laissent subsister au-

(244) J. HEURGON, *R.E.A.*, LI, 1949, p. 324-326.

(245) Du même, *Hommages à J. Bidez et F. Cumont* = *Latomus*, II, p. 127-130.

(246) Chanoine COULIN, *Bull. soc. acad. antiq. Morinie*, XVII, 1949, p. 243-245.

(247) J. FORMIGÉ, *Mél. Ch. Picard* = *Rev. archéol.*, 1948, I, p. 382-386.

cun doute sur la consécration du dit temple à Apollon. Un dispositif semblable existe au théâtre de Pompée à Rome.

De nouvelles recherches au théâtre de Mandeure (Doubs), dégagé il y a près d'un siècle, mais exploité depuis comme carrière, ont remis au jour l'analemma et une porte. Deux nouveaux murs ont été découverts, l'un faisant suite à la face latérale interne du porche, l'autre dégagée dans la partie Nord de la tranchée de déblaiement ²⁴⁸.

L'évacuation de la caserne, occupant, à Besançon (Doubs), une partie de l'emplacement de l'amphithéâtre, permet de rendre visible sur le sol le plan de l'édifice. Le grand axe a une direction opposée à celle donnée précédemment par Castan ²⁴⁹.

De nouveaux renseignements sont apportés sur la nature et le caractère de la décoration de l'arc d'Orange (Vaucluse) ²⁵⁰. Elle était caractérisée par l'abondance des motifs en bronze doré : groupes surmontant les attiques, peut-être deux trophées et un quadrigé; monstres marins accostant la crête du fronton; rinceaux encadrant la sculpture des attiques; Victoires aux tympans. Le thème décoratif appelle certaines observations : la présence, dans les parties hautes, des instruments du sacrifice des Augures, lors de la fondation de la colonie, implique un caractère municipal pour le monument. Les trophées maritimes, qui apparaissent à côté des trophées terrestres, s'expliquent par les exploits de la II^e légion, qui participa à la victoire sur Marseille et dont les vétérans fondèrent la colonie d'Orange. La date de construction

de l'arc, placé hors ville, au voisinage de cimetières, se place entre 46 et 25 avant notre ère.

On s'était, pendant longtemps, demandé quel était l'usage des consoles percées, situées de part et d'autre de la corniche, couronnant la porte d'entrée de la Maison Carrée, à Nîmes (Gard). J. Formigé ²⁵¹ montre qu'elles servaient de pivots à de vastes volets, protégeant les vantaux ornés de la porte du temple, usage que l'on constate encore aux cathédrales d'Aix-en-Provence et de Fréjus. Le même dispositif a été reconnu au grand temple du gymnase d'Orange. Il semble que les consoles, placées à la partie haute des portes, aient d'abord servi à suspendre des rideaux et que, par la suite seulement, on imagina de leur faire supporter la corniche.

L'aqueduc qui alimentait Nîmes ne comportait pas que le Pont du Gard; un mémoire récent ²⁵² traite du pont-aqueduc de Bernègre (Gard), aujourd'hui ruiné, construit à l'époque augustéenne et par les mêmes ouvriers. Il fut en usage pendant plusieurs siècles et présente les traces de réparations successives.

A Bavai (Nord) ²⁵³, les fouilles ont porté dans l'aile occidentale du double portique, où trois nouveaux piliers ont été mis au jour. Dans le mur, séparant à l'Est ce double portique de l'esplanade, les vestiges d'une colonne, avec chapiteau et abaque, proviennent de la superstructure et représentent le premier élément connu de l'architecture du rez-de-chaussée de l'édifice. Des installations tardives, hypocauste flanqué de deux banquettes, ont été aménagées lors de la

(248) L. LERAT, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 230-231.

(249) Du même, *ibid.*, p. 229-230.

(250) J. FORMIGÉ, *B.S.N.A.F.*, 1945-7, p. 264-267.

(251) Du même, *ibid.*, p. 127.

(252) A. TSCHIRA, *Archäolog. Anzeiger*, 1948-9, col. 73-83.

(253) J. HEURGON, *L'antiq. class.*, 1949, p. 180.

construction du *castrum*. Un des accès du sous-sol, l'escalier situé au Nord-Ouest, a été condamné sous le Bas Empire.

Une fois encore la date de construction du mausolée de Lanuéjols (Lozère) est remise en question ²⁵⁴; le monument serait contemporain du III^e siècle.

Parmi les descriptions de maisons, on signale celle que le Chanoine J. Sautel ²⁵⁵ donne de la « maison du buste d'argent » qu'il fouilla à Vaison-la-Romaine.

4. *Occupation territoriale et voies romaines.* — L'importance des constructions fouillées à Saint-Hermentaire, près de Draguignan (Var), se confirme : huit pièces d'une grande villa sont déjà dégagées, mais on désirerait une description plus précise de la fouille ²⁵⁶. A Saint-Symphorien (cne Caumont, Vaucluse) ²⁵⁷, à l'Est de l'exèdre, s'étendent les restes de constructions et de canalisations, appartenant vraisemblablement à des bains, et de murailles diverses, dont il ne serait pas inutile de reconnaître le tracé. A la sortie de la source, dans la plaine de la Durance, aux Boryes (cne Mérendol, Vaucluse), une grande construction quadrangulaire, des fragments de fresques, de mosaïques et des poteries marquent l'emplacement d'un établissement gallo-romain ²⁵⁸. Dans la Drôme ²⁵⁹, des établissements gallo-romains sont signalés à Châteauneuf-d'Isère, autour de

la ville et près de la ferme Chabalet, au quartier des Baumes où passe la voie romaine; à Vercheny, à Pontaix, à Châtillon et Sainte-Croix, à Aouste, au quartier du Collet. A Buis-les-Baronnies, rue des Trois Chapons, un dépotoir gallo-romain a donné des tessons, des débris de cuisine et des fragments de tuiles ²⁶⁰.

Au V^e Congrès d'études de la Fédération des Sociétés académiques et savantes du Languedoc - Pyrénées - Gascogne, tenu à Toulouse en mai 1949, des communications ont été présentées ²⁶¹ sur la grande villa explorée à Montmaurin (Haute-Garonne) (G. Fouet), sur le nouveau haut-lieu pyrénéen de Barousse (M. Labrousse), sur une station gallo-romaine à Couranel (Aude) (R. Lizop). Dans ce même département de l'Aude, aux limites de Valrose et de Monblanc, près d'un site qui a fourni en surface des tessons ioniens du VI^e siècle, helléniques des V^e et VI^e siècles, campaniens et arrétins, des emplacements de villas ont été reconnus à Roquesoles et au quartier des Demoiselles ²⁶². A Rennes-les-Bains, une mosaïque a été détruite lors de la construction d'une piscine dans l'établissement thermal moderne ²⁶³. La région d'Airvault (Deux-Sèvres) ²⁶⁴ est particulièrement riche en ruines gallo-romaines : villas à Irais, à Taizé, à Glenay, Noizé, Auboué, Moire, Vernay, qui étaient alimentées en eau par l'aqueduc de Saint-Généroux, drainant les sources de Monteil. Un second aqueduc, dit d'Airvault, également sur la rive gauche du Thouet, amenait les eaux de la source

(254) M. BALMELLE, *Bull. soc. des Lett., sc. et arts Lozère*, 1949, p. 453.

(255) J. SAUTEL, *B.S.N.A.F.*, 1945-7, p. 43-44.

(256) Abbé R. BOYER, *Bull. trim. soc. ét. scientif. et archéol. Draguignan*, n° 494, déc. 1949, p. 364.

(257) J. SAUTEL, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 223-224.

(258) Du même, *ibid.*, p. 222.

(259) Du même, *ibid.*, p. 224.

(260) D. BERNARD, *Bull. soc. d'archéol. et Statisq. Drôme*, LXXIX, 1949, p. 46.

(261) *Annales du Midi*, 61, 1949, p. 337.

(262) *Bull. soc. ét. scientif. Aude*, L, 1949, extrt.

(263) Dr COURARENT, *ibid.*, p. XLVI.

(264) E. ROBERT, *Bull. soc. hist. et scientif. Deux-Sèvres*, VIII, 1949, p. 390-398.

de la Tonne, entre Airvault et La Guichardière, à une villa située près du château de Vernay. L'aqueduc n'était pas construit en béton, comme celui de Saint-Généroux, mais en pierre et brique.

Il est possible de suivre l'évolution du peuplement antique, à l'intérieur de la région comprise entre la Tardoire, la Dronne et le Bondiat ²⁶⁵, pays rude et d'accès difficile, coupé et boisé, où le paysage agricole est un bocage et l'habitat dispersé. Fort peuplé dès le Mésolithique, l'assèchement du climat qui accompagne le Néolithique est une circonstance favorable au développement du territoire, qui se couvre d'habitations isolées dans la campagne. Après une période de décadence pendant l'âge du Bronze, la présence du minerai de fer y attire les populations de La Tène. Cette richesse métallurgique sera exploitée pendant la période gallo-romaine, durant laquelle les villas seront à la fois des centres agricoles et industriels. Autour d'une cour carrée, enclose de murs, s'élèvent la maison du maître, les logements du personnel, les étables, les écuries et les granges. Les installations métallurgiques dépendant du domaine sont situées à l'écart, près des sources de minerai ou de combustible. Les bâtiments sont en pierre et bâti de poutres et toit de chaume. Les occupants ont développé le réseau des chemins primitifs, reliant stations, villas et ferrières. A Chassenon (Charente), un nouveau puits à eau a été exploré ²⁶⁶.

La région de Châteauponsac (Haute-Vienne) a fait connaître de nombreux habitats gallo-romains ²⁶⁷, et l'on constate

une infiltration du peuplement jusque dans les monts d'Ambazac. La densité était surtout importante sur les parties fertiles du plateau. Châteauponsac était le centre d'un *fundus*. Des lieux de culte ont été reconnus aux Eligeaux et à l'Eglise; des villas à la Ville-Michel, à Villefavard et à La Bussière-Étape. Sept cimetières à incinérations avaient été ouverts près de domaines ruraux.

Dans le Loiret, à Saint-Benoit-sur-Loire ²⁶⁸, le lieu saint du pays carnute, la stratigraphie des couches archéologiques, découverte au cours des fouilles exécutées sur la place devant la basilique, à l'Ouest du clocher-portique du XI^e siècle, permet de retracer l'occupation du site depuis le Néolithique, à travers le gallo-romain et les ruines des VII^e et VIII^e siècles, jusqu'au niveau des pèlerinages des IX-X^e siècles.

A Saint-Révérien et à Champallement (Nièvre), les fouilles ont été reprises dans les ruines du *vicus* éduen : il a été procédé au dégagement de la *cella* d'un temple, à intérieur circulaire et extérieur octogonal, construit en petit appareil régulier, entouré d'une plate-forme, dominant légèrement le reste de l'enceinte. Plusieurs corniches en marbre blanc et la jambe d'une grande statue, en calcaire blanc, appartenaient à la décoration de l'édifice. Au bord d'une voie romaine, s'étendent, sur une superficie de 900 mètres de longueur et une largeur moyenne de 200 mètres, les ruines d'une grande villa en cours d'exploration ²⁶⁹.

En Bretagne, des tessons et des débris de cuisine marquent l'emplacement d'habitats gallo-romains à Quiberon (Morbi-

(265) C. BARRIÈRE, *Revue géograph. des Pyrénées et du Sud-Ouest*, XX, 1949, p. 106-124.

(266) D. MASFRAND, *Bull. soc. hist. et archéol. Limousin*, LXXXIII, 1949, p. 102-103.

(267) R. BAUBÉROT, *C.R.A.I.*, 1949, p. 157-158.

(268) R. LOUIS, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 249-259.

(269) Du même, *ibid.*, p. 249.

han), près de la chapelle de Saint-Clément, à Saint-Kerne en Manémeur ²⁷⁰, et sur le rivage méridional de l'île Ilur, dans le golfe du Morbihan ²⁷¹.

Les derniers temps du Fort-Harrouard (Eure-et-Loir) sont entrecoupés de périodes d'abandon et de réoccupation du site ²⁷², en des temps d'insécurité. La stratigraphie est confuse depuis l'époque de La Tène III et on ne rencontre plus de constructions, durables, mais des cabanes en bois et clayonnages, pourvues, dans un angle ou au centre, d'une grande fosse à usage de cave, et parfois d'une banquette entaillée dans le sol. Un atelier de verrier s'était installé sur la bordure orientale de l'enceinte et une cachette, remplie de scories, de lingots de fer et d'outils, marteaux de forgeron, limes, bandage de roue, marque l'emplacement d'une forge. Au IV^e siècle, la présence de tessons de céramique d'Argonne décorée à la molette et de plats estampés wisigothiques indique plutôt des relations commerciales que l'installation de groupes nouveaux. Une dernière occupation pourrait être contemporaine des invasions normandes.

On relève, dans le Nord-Est de la Seine-Inférieure ²⁷³, la présence d'habitats, dont l'occupation se poursuit depuis l'Abbevillien jusqu'aux temps historiques. Aucune de ces stations n'est sans mélanges. Malheureusement le peu d'épaisseur de la couche de terre arable rend toute stratigraphie impossible.

Au Bolard (Côte d'Or) s'agit-il d'une grande villa ou d'un *vicus* ? La seconde hypothèse semble la plus vraisemblable,

(270) BERNIER, *Bull. soc. polym. Morbihan*, 1948, p.-V. p. 55.

(271) BAUDRE, *ibid.*, p. 49.

(272) Abbé PHILIPPE, *Bull. soc. normande préhist.* XXXV, 1949, p. 13-17.

(273) M. DUTEUTRE, *ibid.*, p. 4-5.

devant le nombre des fragments de sculptures recueillis sur le site ²⁷⁴.

Les constructions fouillées à Bercey (cne Voisines, Haute-Marne) s'étendent sur une superficie de douze hectares ²⁷⁵. On connaissait déjà l'existence d'un sous-sol, avec escalier, soupirail, deux niches ou placards, retrouvés au « Champ du Noyer ». Deux nouvelles salles contiguës ont été dégagées, dont le sol était recouvert de terre battue, revêtu d'une couche de mortier, ayant, dans l'une des pièces, servi de support à une mosaïque grossière, faite de pierres irrégulières, noyées dans un béton, avec, de place en place, des alignements de cubes en pâte vitreuse vert sombre ou noire. La stratigraphie a fait connaître trois niveaux d'occupations successives, dont le plus ancien est daté par des monnaies du I^{er} siècle avant l'ère, le second des I^{er} et II^e siècles, le troisième des III^e et IV^e siècles. La dispersion et les dimensions des fragments de sculptures recueillis, torse masculin, tête d'enfant, main colossale tenant une patère, bas-relief avec écureuil et porc, dont la diversité et la nature feraient penser à un lieu de culte ou à ses dépendances, impliquent une destruction violente de la construction. Sur le passage de la voie romaine de Langres à Reims, derrière Beauchemin et à Mardor (Haute-Marne), au Nord du bois des Closiers, des substructions appartiennent à des habitats gallo-romains, de même qu'à Choisy (Savoie) ²⁷⁶.

La construction de la ferme, explorée sur la rive méridionale de la Souffel, à 500 mètres à l'Est du village de Kuttolsheim (Bas-Rhin), remonte au II^e siècle. Les bâtiments rectangulaires, demi-circu-

(274) A. B., *ibid.*, p. 57.

(275) *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 182-186.

(276) L. PFISTER, *Rev. savoisienne*, 90, 1949, p. 99.

lares ou circulaires, construits en pierre calcaire ou gréseuse, en galets et graviers, se dressaient à 500 mètres de la voie romaine Saverne-Kuttolsheim-Strasbourg 277.

Par la nature et la dimension des briques employées dans sa construction, autant que par son éloignement de la voie romaine Toulouse-Auch, le pont tourné de l'Île-Jourdain (Gers), n'est pas romain 278. Une borne milliaire, au nom de Constantin, a été trouvée dans une maison sise 11 rue Sadi-Carnot à Tourves (Var), l'ancienne station *Ad Turrem* des itinéraires 279. Une meilleure lecture est proposée du milliaire de Crispus trouvé à Pontaix, perdu, puis retrouvé et déposé au Musée de Digne. Un milliaire plus ancien porte une dédicace à Constance Chlore et à Galère 280.

Au Sud du village de Latrecey (Haute-Marne), le tracé de la voie romaine de Langres à Troyes a été suivi au Sud de l'agglomération, depuis le bois du Chénois jusqu'à Ormery, où elle traverse le ruisseau à la Grande Voie, près de Fontaine-Charry 281.

Au voisinage d'Uckange (Moselle), en bordure de la voie romaine de Metz à Trèves, dans une carrière, on a cru reconnaître l'emplacement d'une auberge-relais 282.

5. *Sépultures.* — Des tombes sous tuiles à rebords, sans mobiliers funéraires, ont été trouvées à Apt (Vaucluse), au

chemin des Marronniers, près le Jean-Jean 283, et une incinération est signalée dans la même ville 284. Autour de Châteauneuf-d'Isère (Drôme) au quartier des Baumes, la voie romaine était bordée de sépultures 285 et l'épithaphe d'un vétérane de la VIII^e légion *L(ucius) Valerius Cornectius* a été relevée à Montréal-les-Sources (Drôme) 286. Un cimetière s'étend au lieu dit *Las Fargues Basses*, à Saint-Front (Lot-et-Garonne), à la frontière des Nitobriges, des Cadurques et des Pétrucos 287. Le mobilier funéraire de la sépulture à incinération, enfermée dans un coffre de pierre, trouvée près du village d'Artin (Haute-Vienne), était constitué par deux verres bleutés 288. Deux tombes semblables, la première sans mobiliers, a été relevée à Oradour-sur-Glane (Haute-Vienne), et la seconde à Doulage (cne Eymoutiers, Haute-Vienne), dans le voisinage de constructions antiques, a donné une urne cinéraire en verre verdâtre, des poteries, une épée de fer à antennes et une monnaie de Trajan 289. La trouvaille d'un sarcophage à Peyret-le-Bellac (Haute-Vienne), entre le cimetière actuel et l'école, est à rapprocher de celle faite dans la cour de cet établissement, sous la place du bourg et dans le pré voisin de la mairie 290. Un important cimetière, malheureusement bouleversé, s'étend le long d'un chemin, peut-être l'ancienne voie de Tintiniac à Bourgneuf. Sur le plateau de Villefauneix cne de Rempnat,

(277) A. STIEBER, *Cahiers d'archéol. et d'hist. Alsace*, 1949, p. 253-256.

(278) H. POLGER, *Bull. soc. archéol. hist. litt. et scientif. Gers*, L, 1949, p. 208-209.

(279) F. BENOIT, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 215.

(280) DESAYES, *Bull. soc. archéol. et statis. Drôme*, LXXIX, 1949, p. 37-40.

(281) G. DRIOUX, *Bull. soc. hist. et archéol. Langres*, 1949, p. 24.

(282) DELORT, *B.S.N.A.F.*, 1945-7, p. 56.

(283) P. MISTRAL, *Rhodania*, 29, 1947, p. 10-11.

(284) A. TAMISIER, *ibid.*, p. 11-12.

(285) J. SAUTEL, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 224.

(286) *Ibid.*, p. 224.

(287) L. COULONGES, *Revue de l'Agenais*, 1949, ext.

(288) *Bull. soc. hist. et archéol. Limousin*, LXXXIII, 1949, p. 15.

(289) J. PERRIER, *ibid.*, p. 242-244.

(290) Du même, *ibid.*, p. 39.

Haute-Vienne), on a reconnu l'emplacement de l'*ustrinum*, de coffres et de *ci-vières* funéraires, de céramiques et de verreries. Un élément de datation est donné par une monnaie de Domitien, frappée en 80 ²⁹¹.

La découverte la plus importante est celle de La Bussière-Étable (Haute-Vienne)²⁹² où un monument « La Borne Romaine », rectangulaire de 10 m. sur 13, a fait connaître dans l'angle oriental, au milieu d'un massif de maçonnerie compacte, un rectangle de pierres, de 3 m. 50 sur 4 m. 50, et une fosse centrale non maçonnée, de 3 m. 60, renfermant des fragments de tuiles à rebords et des restes de cheval et de bovidé. Vers l'angle opposé, un puits funéraire, encastré dans la maçonnerie, recouvert par une dalle, contenait une couche de cendres, épaisse de 0 m., 10, surmontant des tessons de poterie et de verrerie, des armes, des outils et les éléments décoratifs de plusieurs chars. Les armes sont représentées par quatre lances à crochets et une double hache; l'outillage par un pic, des tenailles et d'autres instruments de fer. Aux garnitures métalliques des chars appartiennent huit bandeaux de roues, des éléments de l'armature, un timon, six grandes rondelles percées pour le passage de l'essieu, des clavettes à œillets, un porte-guide terminé par une fourche coiffée de deux têtes de serpents; deux grandes colonnettes à chapiteau feuillagé, dont les fûts sont accostés de pampres symétriquement disposés, une grande applique galbée, également en bronze

partiellement argenté, gravé et niellé, portant en son milieu, dans un entourage de rinceaux ornés de rosaces, une petite figurine d'Eros bachique. A cette décoration appartiennent vraisemblablement encore : deux têtes de bouc en bronze, deux têtes de mules, cinq statuettes qui étaient couplées deux à deux, deux animaux à tête humaine, un chien, un capridé et un animal à deux cornes, tenant à la fois du rhinocéros et du sanglier. L'ensemble de ces mobiliers est loin d'être homogène : les verres du type découvert ne se rencontrent plus après le II^e siècle; les décors des chars rappellent l'art du temps des Sévères. L'armement de type pontico-danubien date du IV^e siècle, au moins, dans les Gaules. Les fouilles n'ayant pas été conduites avec toute la précision que l'on était en droit de souhaiter pour un gisement de cette importance, il reste très difficile de préciser la destination de ces mobiliers. S'agit-il de la tombe à incinération (?) — aucune analyse n'a été faite des cendres — d'un chef barbare au service de Rome, en Gaule, pendant le IV^e siècle ? ou d'un prince déporté et mort en exil ? d'un trésor cultuel, à rapprocher de celui de Neuvy-en-Sullias (Loiret), ou du matériel sacré d'un lieu de culte dionysiaque ?

La découverte fortuite de sépultures gallo-romain à Ètrechy (Cher), dans la carrière de Bussio, sur le bord de la Jalognes, a provoqué une première campagne de fouilles ²⁹³ au cours de laquelle vingt-huit tombes ont été dégagées. Deux sont constituées par des sarcophages, les autres par une fosse creusée dans la craie et renfermant un cercueil de bois. Les mobiliers funéraires sont représentés par des vases en terre rouge ou brune, cruches à anses, bouteilles à large panse

(291) G. BESSE, *ibid.*, p. 115-117.

(292) E. SALIN et A. FRANCE-LANORD, *C.R. A.I.*, 1949, p. 159-165; — A. BLANCHET, *ibid.*, p. 156; — Ch. PICARD, *ibid.*, p. 156-157; — A. PIGANIOL, *ibid.*, p. 157; — R. BAUBÉROT, *Bull. soc. hist. et archéol. Limousin*, LXXXIII, 1949, p. 130-140; — *C.R.A.I.*, 1949, p. 159.

(293) *Le Berry Républicain*, 11 février 1949.

et à deux anses, bols, jattes ayant contenu des offrandes alimentaires, principalement des oiseaux, trouvés près de la tête des squelettes; l'un des vases porte une dédicace à Mercure; un gobelet en verre à décor de serpents, en fil de verre étiré à chaud, des boucles d'oreilles et une bague. Le gobelet et les monnaies, de Gallien à Constance II, datent le cimetière du IV^e siècle de notre ère.

En Bourgogne, des recherches entreprises dans les trois grottes-refuges de Saint-Romain (Côte d'Or), ouvertes au-dessus d'une vaste enceinte en pierres sèches semi-circulaire, ont amené la découverte, dans la grotte principale, de quelques sépultures gallo-romaines²⁹⁴. Dans une carrière de gravier, à Saint-Martin-du-Frêne (Ain), un squelette et des poteries ont été mis au jour²⁹⁵. Une tombe à inhumations de Sarraltroff (Moselle) a fourni des monnaies de Domitien, de Nerva, d'Hadrien, et une statuette en terre cuite représentant une femme debout tenant devant elle un agneau²⁹⁶.

6. *Arts et métiers.* — Ch. Picard²⁹⁷ poursuit la publication de sa si utile chronique de la *Sculpture étrusco-latine (1940-1946)*. De *Sylla à Auguste*. J'ai publié un treizième volume de suppléments aux tomes II et III (Aquitaine et Lyonnaise. Territoire occupé par les Eduens), du *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*²⁹⁸.

Parmi les sculptures nouvellement découvertes ou récemment publiées, on

retiendra : la description de dieu accroupi d'Aigueperse (Haute-Vienne), trouvée, en 1880, non loin du château, dans une région qui n'avait fourni jusqu'à maintenant aucun exemple aussi précis de cette divinité au torque²⁹⁹. Une tête d'éphèbe en marbre blanc a été recueillie, en 1943, à Forcalquier (Basses-Alpes)³⁰⁰. Le Biterrois a fait connaître un certain nombre de pièces nouvelles : des fouilles pratiquées autour et dans la cathédrale de Saint-Nazaire, à Béziers (Hérault)³⁰¹, ont donné, dans le cloître, une plaque de pierre portant un navire voguant sur les flots de la mer où nagent des poissons, et, à gauche dans une métope, un homme nu debout, brisé à mi-corps; sur le terre-plein devant la porte de la face septentrionale, une main colossale en marbre, tenant une boule percée pour soutenir une figurine; sur la place des Bons-Enfants, dans le sous-sol de la maison du Dr L. Bergé³⁰², deux têtes de femmes en marbre; au quartier Saint-Jacques, dans une muraille du couvent des Capucins, un autel votif, orné sur la face antérieure de deux palmettes superposées³⁰³; — à Rouzan (Hérault), statue de femme drapée, les mains ramenées sur les seins³⁰⁴; — à Sauvian (Hérault), lieu-dit *La Pasquière*, urne en marbre, à décor de rinceaux sur la panse et tête de femme, le visage encadré par deux longues boucles de la chevelure³⁰⁵; — tête de Jupiter en granit, trouvée à La Besse,

(299) A. BLANCHET, *B.A.C.*, décembre 1948, p. VI-VII; — F. DELAGE, *Bull. soc. hist. et archéol. Limousin*, LXXXIII, 1949, p. 35-38.

(300) M. PROVENCE, *Rhodania*, 29, 1947, p. 19-20.

(301) R. ROS, *Bull. soc. archéol., scientif. litt. Béziers*, XV, 1949, p. 10-11, pl. VIII.

(302) *Ibid.*, p. 10.

(303) *Ibid.*, p. 9-10, pl. II.

(304) *Ibid.*, p. 14, pl. XI.

(305) *Ibid.*, p. 16, pl. XIV.

(294) A. LEROI-GOURHAN, *Rapport sur l'activité du centre de documentation et de recherches préhistoriques*, 1948-1949, p. 2.

(295) P. WUILLEUMIER, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 229.

(296) E. DELORT, *ibid.*, p. 239.

(297) *R.E.L.*, 1949, p. 234-267.

(298) Paris, Presses Universitaires de France, 1949, in-4°.

près de Saint-Léonard (Haute-Vienne)³⁰⁶; — statue de Mercure en pierre, avec le pétase et le caducée, brisée à mi-corps, recueillie à Orléans (Loiret), dans les gravats de la reconstruction au bord de la Loire ³⁰⁷.

La découverte, dans une sépulture mérovingienne, pratiquée dans la grande villa de Montmaurin (Haute-Garonne), d'une statue, en marbre pyrénéen des carrières de Sost, de Vénus du type « à la tortue », précise l'existence, dans la région des Pyrénées commingeoises, d'ateliers de marbriers indigènes, conservant, au ^{VI} siècle de notre ère, les traditions classiques ³⁰⁸.

Au monument de Saint-Julien-les-Martigues (Bouches-du-Rhône), ni le relief, ni son socle ne sont en place : ils ont été englobés dans la maçonnerie, lors de la reconstruction de la chapelle, environ 1805-1824, et auraient été empruntés aux ruines du Val-Saint-Julien, à l'Est du château d'Agut ³⁰⁹.

Le fragment de sculpture, en calcaire blanc, trouvé à Paris, dans les ruines du Palais de la Cité, représentant une proue de navire, ornée sur la coque des figures d'un Centaure marin, tenant une patère, d'une Néréide, assise sur une queue de squal et d'un Eros ailé, tenant l'*umbella*, donné pour disparu par E. Espérandieu (n° 3161), a été retrouvé dans les collections lapidaires du Musée Carnavalet à Paris ³¹⁰.

En plus de leur destination utilitaire,

les supports placés sous les pieds de divinités ou de certains personnages, sur les reliefs gallo-romains, prendraient encore une signification honorifique, par analogie aux tabourets que l'on place sous les pieds d'un dieu ou d'un souverain assis sur un trône ³¹¹.

Grâce à des découvertes et à de nouvelles études, un sérieux progrès est réalisé quant à la recherche de sources artistiques auxquelles puisèrent les bronziers gallo-romains et aux transformations qu'ils apportèrent à ces modèles. Les collections du Musée des Antiquités Nationales se sont enrichies d'une précieuse statuette de Mercure en bronze, découverte à la Neuville-en-Hez (Oise). Elle se rattache à tout un ensemble de figurines d'inspiration polyclétéenne, exécutées en Italie, représentant Hermès, avec ou sans la chlamyde, debout et nu, le caducée dans la main gauche, la bourse dans l'autre main. L'influence de Polyclète apparaît dans la pose, dans les détails de la musculature et de la coiffure. C'est un document nouveau, qui, de même que les Apollons d'Allerey et de Vollesnes (Saône-et-Loire) et le Mercure d'Hedderheim, permet de suivre les transformations, apportés dans les ateliers de bronziers italiens et gallo-romains, aux types statiques créés par les grands maîtres de la sculpture grecque ³¹². La statuette de Mercure, trouvée fortuitement dans l'oppidum d'Aumes (Hérault), est inspirée d'un prototype gréco-romain, continuant les traditions péloponésiennes du ^V siècle et, par ses formes athlétiques, peut être également rattachée aux images d'inspiration polyclétéenne ³¹³. L'Apollon à la cithare

(306) *Bull. soc. hist. et archéol. Limousin*, LXXXIII, 1949, p. 244-247.

(307) R. LOUIS, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 248.

(308) M. LABROUSSE, *Mélanges offerts à M. le Professeur Magnien*, Toulouse, 1949, p. 39-46.

(309) F. BENOIT, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 171-175.

(310) M. DURAND-LEFEBVRE, *B. S. N. A. F.*, 1946-7, p. 33-35.

(311) A. COLOMBET, *ibid.*, p. 116-117.

(312) R. LANTIER, *Mél. Ch. Picard — Rev. archéol.*, 1948, 2, p. 554-560.

(313) J. JANNORAY, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 206-207.

d'Uriage (Isère), au Musée de Genève³¹⁴, fondu dans un atelier gallo-romain, remonte à une création de l'époque hellénistique, adaptant l'Apollon sauroctone, en modifiant l'attitude de la jambe gauche, comme dans le Pothos de Scopas.

Au sujet de la publication d'une figurine de Mercure assis sur un rocher qui lui sert de siège, trouvé dans les substructions d'un établissement antique incendié, à Chissey-les-Mâcon (Saône-et-Loire), A. Blanchet³¹⁵ fait remarquer qu'en présence des variantes rencontrées, les bronziers n'ont pas suivi un seul et unique modèle et qu'il ne faut pas rechercher, dans toutes ces statuettes, le type exact du Mercure Arverne de Zénodore. L'attribution d'un modèle unique à Zénodore n'est qu'une hypothèse. Il reste cependant que le Mercure assis a été fréquemment représenté en Gaule.

Une statuette de bronze de Vénus, debout et nue, a été recueillie à Sauvian (Hérault)³¹⁶ et un médaillon d'argent, décorant un plat, représentant une Victoire ailée, au bourg de Saint-Christophe, à Saint-Jean-de-Couze (Savoie)³¹⁷.

On s'était trompé sur le sexe de la statuette en bronze de Bavai dans laquelle on croyait reconnaître une copie du « Blessé défaillant » de Crésilas. Si la musculature paraît mâle, le sexe ne l'est pas et le moyen bronze représente une Amazone³¹⁸, dont elle porte le vêtement, le casque, et le sculpteur a pris soin de multiplier à ses côtés les attributs ama-

zoniens : la double hache figure dans les motifs du lampadaire adventice, et parmi les accessoires jusqu'ici non remplacés, figure un petit bouclier en forme de *pelta*. « On a donc voulu représenter à Bavai, comme support de lampadaire, une Amazone, dotée extérieurement d'une musculature un peu virile, mais bien caractérisée par sa chevelure, l'ovale pur de son visage, ses joues lisses, son costume, ses attributs et le reste ». Si le moyen bronze de Bavai ne peut rien nous apprendre sur le « Blessé défaillant » de Crésilas, il apporte un témoignage direct sur les tendances d'une époque où la vertu virile, asexuée, des Amazones, fut mise à l'honneur à la cour de Commode, aussi bien qu'au cirque. C'est alors qu'à l'occasion on fit, des Amazones, des porte-flambeaux, et elles incarnent la victoire difficile des batailles ou des chasses.

On doit encore à Ch. Picard³¹⁹ d'avoir ramené à sa date exacte le très beau vase d'argent, recueilli devant Alésia, en septembre 1862. Il n'appartient pas à la période augustéenne, comme on le catalogue généralement, et il n'a pas été exécuté dans l'atelier de l'un de ces *argentarii*, dont un témoignage de Pline (*N.H.*, 34, 162) fait d'Alésia un des centres de leur industrie. Le canthare d'Alise s'apparente directement au canthare d'argent d'Hildesheim, et sur l'un et l'autre apparaissent les mêmes recherches d'effets décoratifs réalistes, d'ajustements associés, rubans et guirlandes, aux tendances illusionnistes ceux-là, caractérisant les vases inscrits d'Hadra, au Musée d'Alexandrie, datant du III^e siècle avant notre ère. Dans l'histoire de ces orfèvreries, qui toutes doivent être rapportées à la première période hellénistique, le *skyphos* d'Alise est « le plus historiquement

(314) W. DEONNA, *Les Musées de Genève*, 6, 1949, n° 6.

(315) A. BLANCHET, *B. S. N. A. F.*, 1945-1947, p. 159-162.

(316) R. ROS, *Bull. soc. archéol. scientif. et litt. Béziers*, XVI, 1949, p. 14 et pl. XII.

(317) Dr P. BISCH, *Rhodania*, 29, 1947, p. 16-18.

(318) Ch. PICARD, *R.E.L.*, 27, 1949, p. 110-115.

(319) *C.R.A.I.*, 1949, p. 189-195.

instructif : un témoin-jalon, une tête de série ».

Ces mêmes argenteries ont été imitées dans les officines des potiers d'Arezzo, dont la chronologie augustéenne au point de départ est désormais bien fixée³²⁰. Un nouvel et très important exemplaire de ces transpositions en terre cuite de modèles métalliques a été découvert dans les ruines d'une maison, située dans la partie Nord-Ouest de Castel-Roussillon (Pyrénées-Orientales)³²¹. Il s'agit d'un grand gobelet (*modiolus*), conservé depuis la base sur une hauteur de 0 m. 085, à décor quadripartite : de part et d'autre de la tête de taureau, servant de support à l'anse, le champ est divisé en compartiments par quatre autels, dont la face antérieure est ornée d'une scène de danse à trois personnages féminins. Deux des autels conservés sont surmontés, l'un d'une colonne à tenons de bardage, l'autre d'un trépied. Dans chaque compartiment, sur un sol semé de rocailles, évoluent quatre danseuses, affrontées deux à deux et dont deux attributs, une torche, la flamme en bas, et un thyrses sont seuls parvenus jusqu'à nous. Des rubans courent à mi-hauteur et une guirlande de lierre, au sommet de la panse, supporte des instruments de musique, dont une cymbale. Bien que le fragment portant l'estampille n'ait pas été retrouvé, il est certain que le *modiolus* appartient à l'atelier de M. Perennius Tigranus. Tous les sujets ont été obtenus au moyen de poinçons surmoulés sur des motifs empruntés à des argenteries célèbres. Seul, l'outil du ciseleur peut avoir donné naissance à un travail aussi fin et aussi pré-

cis, et bien des détails de ce décor trahissent le métal : sols rocaillieux destinés à accrocher la lumière, draperies aux plis frisés tournés en coquille par le bas, artifice de foreuticien. Ce n'est pas là, d'ailleurs, un procédé exclusif à la technique des potiers arétins : les ateliers de Libertus, à Lezoux, du maître F. d'Heiligenberg, de Dexter et de Satto de Trèves, tirent une partie de leur répertoire iconographique par moulages d'orfèvreries hellénistiques et d'*emblema*³²². N'a-t-on pas découvert en fouillant à Trèves, une officine de potier gallo-romain du IV^e siècle, qui a donné des moulages de pièces d'orfèvrerie³²³ ? Le gobelet de Castel-Roussillon présente le grand intérêt de faire connaître, par certains détails de sa décoration, apport pittoresque des rocailles dispersées sur le sol, recherche de l'effet rude et rustique donné par la colonne à tenons de bardage, une source d'inspiration autre que les argenteries alexandrines. Ce décor de la colonne, on ne le connaît encore qu'à Stratos et sur une peinture de Loikos, remontée à Boscoreale, dans la villa de Fabius Sinistor, figurant l'intérieur de la cour royale macédonienne de Pella, à l'époque de la reine Phila et d'Antigone Gonatas. Ce détail précis oriente la recherche vers les orfèvreries macédoniennes, dont l'existence est attestée par Tite-Live (XXXVI, 40; XLVI, 39, 2), lorsqu'il mentionne les cratères, les phiales, les coupes, les cornes à boire en argent qui, au second jour du triomphe de Paul-Émile, après Pydna, défilèrent devant la plèbe romaine.

Avec le III^e siècle de notre ère, le goût

(320) H. DRAGENDORFF et C. WATZINGER, *Arretinische Reliefkeramik mit Beschreibung des Sammlung in Tübingen*. Reutlingen, 1948, in-4°.

(321) R. LANTIER, *C.R.A.I.*, 1949, p. 200-209.

(322) J.-J. HATT, *Mél. Ch. Picard = Rev. archéol.*, 1948, I, p. 426-432.

(323) G. FAIDER-FEYTMANS, *Mariemont. Catalogue de l'exposition des chefs d'œuvre de la Rhénanie romaine*, 1948, n° 99, 100.

des Gallo-Romains, pour les pièces d'orfèvrerie, n'est pas moindre, mais il se tourne vers des décors qui s'étaient déjà manifestés avant la conquête. On assiste alors, dans les ateliers de bronziers et d'orfèvres, à la renaissance de l'ornementation en émail champlevé. Telle est la patère, découverte à Amiens, dans les ruines de la demeure gallo-romaine explorée à l'angle des rues des Trois Cailoux et de Robert de Luzerches³²⁴. De même que la coupe de Rudge (Wiltshire, Angleterre), elle porte une inscription donnant, de l'Ouest à l'Est, les noms des stations du Mur d'Hadrien, au début du III^e siècle, témoignant ainsi des liens qui unissaient alors la Bretagne à Amiens, gîte d'étapes pour les troupes se rendant dans l'île et séjour de leurs vétérans.

Le Musée Carnavalet conserve des moules pour la fabrication de la poterie sigillée, découverts à Paris, confirmant ainsi l'importance de l'industrie de la céramique dans la région parisienne, riche en argiles plastiques et en sables bartoniens, fournissant une excellente terre à four³²⁵. Un autre centre de fabrication a été découvert à Ourches (Drôme)³²⁶.

Pour la chronologie des officines gallo-romaines de potiers, des éléments précis sont apportés par l'étude des formes. On sait que les vases carénés disparaissent entre 70 et 80 après J.-C. La présence d'un exemplaire Drag. 29, dans l'atelier de Chémery, permet de reporter l'activité de Salto antérieurement à l'an 80³²⁷.

La découverte à Arenthon (Haute-Savoie) d'une amphore timbrée au nom

L(ucius) V(alerius) Trophim(us), marque un nouveau jalon dans l'aire commerciale de ce potier viennois, dont les productions ont déjà été rencontrées à Vienne, à Sainte-Colombe, à Aix-les-Bains, à Orange et à Aix-en-Provence³²⁸.

Par les précisions chronologiques qu'elle apporte, la céramique sigillée est utilisée comme l'un des principaux chronomètres dans la datation des couches archéologiques. J.-J. Hatt³²⁹ propose d'utiliser dans le même but la poterie commune et dresse un aperçu de son évolution, principalement dans le Nord-Est de la Gaule. Un classement de ces vaisselles domestiques s'inscrit dans les cadres suivants : une période gallo-romaine précoce, de 25 av. J.-C. jusqu'au règne de Claude; une seconde, couvrant les règnes de Claude à Domitien; une troisième, de 80 à 160; une quatrième, de Marc-Aurèle à l'Empire gaulois; une cinquième, entre 260 et 410. La plupart des formes ont leur origine dans les fabrications de La Tène III, surtout dans les vases ovoïdes et les jattes carénées, appelés les uns et les autres à une longue survie. Son évolution est fonction de l'histoire : elle subit les contrecoups des événements politiques et militaires et dépend étroitement du climat économique, variations de l'équilibre entre la grande production industrialisée et la petite fabrication locale, s'adressant à une clientèle limitée. Dès le début de la domination romaine, un premier contact s'est établi entre les potiers celtiques et les officines italiennes, important en Gaule des amphores vinaïres, des vases d'Arezzo et les vaisselles domestiques qui les accompagnent. Mais ces produits ne

(324) J. HEURGON, *ibid.*, p. 125-128. Voir plus haut, p. 221.

(325) M. DURAND-LEFEBVRE, *B.S.N.A.F.*, 1945-1947, p. 241-242.

(326) J. SAUTEL, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 224.

(327) J.-J. HATT, *Cahiers d'archéol. et d'hist. Alsace*, 1949, p. 284.

(328) P. WUILLEUMIER, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 225.

(329) J.-J. HATT, *R.E.A.*, LI, 1949, p. 101-128.

font pas encore une sérieuse concurrence à l'industrie gauloise. Aussi les officines se multiplient-elles entre Loire et Garonne, spécialement dans la vallée de l'Allier. Mais en Rhénanie, où la fabrication locale est moins bien organisée, une concurrence sérieuse lui est faite par les ateliers légionnaires ou italiens, alors que les grands centres de Saint-Rémy-en-Rollat, de Gannat et de Vichy, de Lezoux, travaillant en série, éliminent toute concurrence. Des officines se créent en Champagne et en Argonne. A partir du règne des Flaviens, et pendant le II^e siècle, la poterie commune indigène se standardise, les vases deviennent plus faciles à fabriquer, plus pratiques aussi. Des types disparaissent du marché, la *terra nigra* et la vaisselle en coquille d'œuf. L'insécurité grandissante, environ 160, le marasme économique redonne un regain d'activité aux petits ateliers locaux. La sigillée passe de mode, remplacée par la verrerie. On assiste également à un retour accentué vers les décors celtiques dans les officines d'Argonne et de Champagne, au IV^e siècle. Le même fait d'ailleurs est commun aux autres branches de l'industrie gallo-romaine à cette époque. De très utiles répertoires graphiques des formes de cette vaisselle domestique accompagnent cet excellent mémoire.

Il n'y a guère à signaler parmi les statuettes de terre cuite, récemment découvertes, que celle trouvée en forêt de Schaffouse, près du cimetière de Seltz (Bas-Rhin), avec un petit vase en verre, représentant un jeune garçon, tenant une pomme dans la main gauche, vêtu d'une tunique et du *cucullus*, dont les cordons retombent sur le haut de la poitrine (époque de Marc-Aurèle)³³⁰.

(330) Du même, *Cahiers d'archéol. et d'hist. Alsace*, 1949, p. 252.

Un atelier de tailleur de pierres, spécialisé dans la fabrication d'urnes funéraires à panse sphérique, a été découvert à Gosselming (Moselle)³³¹.

Les études d'histoire économique ont la faveur des candidats aux diplômes d'études supérieures d'histoire³³². Ch. Cassagneau étudie *L'agriculture dans la Gaule romaine jusqu'aux invasions du III^e siècle*, essai des connaissances fragmentaires fournies par l'archéologie, la toponymie et la tradition littéraire. On relève l'existence de nombreux domaines moyens, constitués autour des villas et dans les régions montagneuses et boisées (Vosges), de villages de vocation pastorale; la vie et la production paysanne restent à peu près inconnues; — M. Burmand traite de *L'économie rurale de la région rhodanienne aux I^{er} et II^e siècles après J.-C.*; — H. Heintz s'est attaché à des *Observations sur le commerce et l'industrie dans le Nord-Est de la Gaule, d'après la terre sigillée*; — Jane Cavailhès a entrepris des recherches sur *Le Commerce des vins en Gaule romaine*.

7. *Religion*. — Au centre de l'île de Saint-Honorat, à Lérins (Alpes-Maritimes), s'élevait un sanctuaire païen, auquel appartenait la statue de Priape, conservée au monastère de l'île³³³. M. Labrousse³³⁴ a donné une longue et précise description du petit sanctuaire de carriers et de ses mobiliers cultuels, fouillé, puis disparu, dans un éboulement de la falaise à Saint-Béat (Haute-Garonne), au Muhl de los Figuras.

(331) E. DELORT, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 238-239.

(332) *Rev. hist.*, CCIV, 1950, p. 171-175.

(333) F. BENOIT, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 215.

(334) *Mét. Ch. Picard = Rev. archéol.*, 1948, 2, p. 481-521; — Cf. R. LANTIER, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 283.

Aux Fontaines-Salées (Yonne), le lieu de culte qui s'étend au Nord, entre les thermes et le champ d'urnes, présente quatre périodes dans l'histoire de sa construction, dont les trois premières correspondent à celles relevées dans les bains. Les plus anciennes maçonneries remontent au I^{er} siècle. Le sanctuaire affecte alors la forme d'un rectangle allongé, qu'entoure un mur, succédant à une palissade, en avant des puits à cuvelages de bois. Au centre de la face occidentale, s'ouvre une salle carrée. Au cours de la seconde moitié du I^{er} siècle, à l'Est de l'enceinte, on construit au-dessus des puits abandonnés un portique exhaussé. Du côté opposé, l'enceinte est prolongée vers l'Ouest, en entaillant le flanc de l'ancien lit de la Cure, si bien que les murs du péribole prononcent une terrasse. La seconde moitié du siècle et les vingt-cinq premières années du III^e siècle correspondent à une période de délabrement, conséquence des brigandages désolant alors le pays éduen. La seconde moitié de ce siècle est occupée par des restaurations, l'enceinte est traversée par une voie empierrée, large d'environ 2 m., 50. Au IV^e siècle, les fondations d'une *cella* reposeront sur cet empièchement, abritant les fragments d'un grand bas-relief, d'une inscription en belles capitales et des ex-voto, phallus et main tenant un fruit. La présence, sous le portique, le vestibule et le bétonnage de la cour, de puits à cuvelage d'énormes troncs de chêne évidés, précise l'existence du sanctuaire au temps de l'indépendance, transformé à plusieurs reprises à l'époque gallo-romaine. Le plan est à rapprocher de ceux des lieux de culte de *Dea Bibracta*, au Mont-Beuvray, et du Montmartre à Avallon ³³⁵.

(335) R. LOUIS, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 249-

La reprise, à Saint-Germain-Source-Seine (Côte d'Or), des fouilles dans le sanctuaire gallo-romain, a porté sur la partie septentrionale des édifices repérés en 1836-1842. Au Nord-Ouest, l'angle Sud-Ouest d'une nouvelle construction à plan carré a été dégagée, au Nord du prétendu temple. Elle a fourni de nombreux ex-voto, yeux, génitoires en pierre, têtes, troncs, fragments de jambes en haut-relief ou en ronde-bosse; quelques offrandes présentent un caractère plus original, têtes de taureau, de femme, petit torse féminin en pierre; buste de déesse-mère avec deux enfants en terre cuite; tessons peints et fragments de poterie de la fin du I^{er} siècle au III^e siècle. La construction date du I^{er} siècle. Sur la terrasse supérieure, un long mur a été mis au jour, avec seuil ouvrant au Nord sur des annexes: grande cour à péristyle avec portiques sur trois de ses côtés, où jaillissait peut-être la source. Le portique mène dans des annexes, dont la plus importante, au Sud, présente un plan très allongé; là se trouvait la statue de la déesse, deux marches y conduisaient ³³⁶. Comme au théâtre de Vienne, c'est un petit temple d'Hercule, qui était installé aux arènes de Senlis (Oise), dans une petite chambre basse, située sous la tribune impériale ³³⁷ et pourvue de sept niches, dont une plus importante pour la statue d'Hercule, les autres abritant les effigies de Minerve, déesse des exercices, de Vénus, déesse des théâtres, Mars, dieu des combats, Mercure, dieu de la lutte, Diane, déesse des chasses, ainsi que le

254; — *B.S.N.A.F.*, 1945-1947, p. 223; — *Ann. Bourgogne*, XXI, 1949, p. 56-57.

(336) L. LERAT, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 231-233; — *Ann. Bourgogne*, XXI, 1949, p. 231-233.

(337) G. MATHERAT, *B.S.N.A.F.*, 1945-1947, p. 187-188. Voir plus haut, p. 220.

font connaître Vitruve, Eumène et Salvien. Les arènes de Senlis étaient à la fois un gymnase, un amphithéâtre, un théâtre et un cirque.

Plusieurs études sont consacrées à la répartition des cultes à travers la Gaule romaine. Dans la Haute-Vienne, la tradition place un temple sous la cathédrale Saint-Étienne à Limoges; un temple de sources est mentionné par le Pseudo-Aurélien, à Saint-Laurent-les-Eglises; des sanctuaires étaient consacrés à Jupiter à Jioux et à La Besse; à Pluton, à Saint-Martin; à Hercule, à Rançon; à Cybèle, à Texon. On connaît également des autels dressés en l'honneur de divinités rustiques à Verneuil-Mouthiers, à Arnac-la-Poste³³⁸. Deux diplômes d'études supérieures d'histoire traitent, l'un du *Culte d'Hercule dans la Gaule romaine* (M.-Th. Simon), l'autre du *Sanctuaire gallo-romain* (M. Euzennat)³³⁹.

Après avoir dressé l'inventaire des monuments relatifs au culte de Mithra³⁴⁰ et d'Epona³⁴¹, dans le pays éduen, E. Thevenot précise la nature et le caractère du culte rendu à ces divinités. La religion de Mithra, apportée en Bourgogne par les soldats ou les étrangers, s'est installée partout dans les bourgades aux vieux noms celtiques, lieux de passages, nœuds routiers, et aussi sanctuaires des eaux. Aussi Mithra ne reste pas un étranger et son culte ne se développe pas en marge des traditions, mais tire sa force et ses racines du culte même rendu au dieu des sources. De là, l'assimilation Mithra-Apollon et le fait que le premier,

dieu solaire, a été consulté aussi comme dieu des eaux. Le dieu tiendrait ainsi une place plus importante qu'on ne le supposait dans le panthéon éduen.

La répartition des monuments d'Epona est fort inégale : en dehors d'un centre autunois, on relève un groupement assez net à l'Ouest, dans le Nivernais et une prédominance dans le massif à l'Ouest, en Auxois et dans les côtes beaunoise et chalonnaise. Les exemplaires de cette imagerie ont été trouvés à la fois dans des temples et dans des édifices privés (villas). Si, parmi les dévots d'Epona, figurent des éleveurs de chevaux, il semble bien que l'on doive compter parmi eux tous ceux qui, de quelque manière, avaient à utiliser le cheval. Mais Epona n'est pas que la déesse protectrice des chevaux, sa fonction principale; elle apparaît encore comme un personnage divin bien plus complexe, et cette complexité est la conséquence de ses origines celtiques. Incarnation de la grande déesse gauloise, Epona est encore une divinité de la prospérité, divinité des sources, parèdre possible du dieu cavalier, c'est-à-dire d'un dieu des morts. Aux côtés de Dis Pater, le dieu au maillet, elle est à la fois la protectrice des vivants et des défunts.

C'est également une divinité de l'abondance en rapport avec le dieu des sources et de la végétation, qui se cache sous les aspects multiples de la divinité aux oiseaux, dont les manifestations du culte sont réparties à travers la Bourgogne, le Nivernais, la Gascogne, la Suisse et la Bretagne; c'est aussi une déesse oraculaire, une divinité de l'au delà³⁴².

Le Tricéphale des vases planétaires de Bavai (Nord) a provoqué un nouvel essai

(338) F. DELAGE, *Bull. soc. hist. et archéol. Limousin*, LXXXIII, 1949, p. 121-129.

(339) *Rev. hist.*, CCH, 1949, p. 157-159.

(340) E. THEVENOT, *Ann. Bourgogne*, XXI, 1949, p. 245-260.

(341) Du même, *L'antiq. class.*, XVIII, 1949, p. 386-400.

(342) A. COLOMBET, *Mél. Ch. Picard = Rev. archéol.*, 1948, I, p. 224-240.

d'interprétation³⁴³: tous les vases, sur lesquels apparaît son image, à Bavai, à Jupilles, près de Liège, et à Troisdorf, près de Cologne, appartiendraient au III^e siècle, en un temps où se répand la coutume de consacrer chaque jour de la semaine à l'un des sept dieux identifiés aux planètes. Les dieux imberbes seraient des divinités féminines, Luna, Vénus, c'est-à-dire les déesses du lundi et du vendredi. Une autre figure, également imberbe, ne pourrait être que Sol. Par une analyse nouvelle, en prenant les figures de gauche à droite, R. Petazzoni propose, le vase étant comme un calendrier que l'on tourne chaque jour, l'identification : Tricéphale = Sol. On aurait ainsi l'expression maladroite de l'un des thèmes de la légende de Mithra, répandu aux frontières de l'Empire. A cette interprétation, on pourra objecter l'absence d'un culte de Mithra chez les Nerviens et les Rèmes, et l'existence de vases planétaires avant le III^e siècle.

Les origines de la légende d'Héraklès, en Gaule, témoignent d'une incubation bien antérieure à l'époque romaine³⁴⁴ et révèlent les contacts du monde grec avec l'Occident lointain, antérieurement à la fondation de Marseille. Dans cette littérature relative à la découverte des Echelles de l'Occident, le carrefour de la route de terre et du delta du Rhône apparaît comme une étape primordiale. La tradition héracléenne, en territoire marseillais, est intimement liée à la lutte contre les peuplades indigènes, qui tiennent le pays depuis les Alpes jusqu'à l'Aude, et ses sanctuaires sont autant de citadelles, jalonnant le territoire maritime soumis à la domination phocéenne. Une évolution se manifeste, marquant

une situation différente par l'adaptation de cette légende aux traditions celtiques, pendant l'époque hellénistique. La route de terre l'emporte sur la voie maritime, car elle conduit dans l'extrême Ouest européen, où se place le domaine des morts, dans les Iles Bienheureuses. On constate alors une assimilation avec les monstres infernaux, gardiens des Enfers, que le héros doit combattre. Le culte d'Hercule est alors particulièrement vivace dans la basse vallée du Rhône, dans les sanctuaires chthoniens des Saintes-Maries, au débouché de la Crau, et de *Glanon*.

Cette religion de la mort a des racines non moins profondes dans le passé de la Gaule méditerranéenne avant la conquête romaine. M. Renard³⁴⁵, F. Benoit³⁴⁶ et P. Lambrechts³⁴⁷, se sont attachés à suivre les manifestations de ces croyances avant et pendant l'époque gallo-romaine, telles que les font connaître les monuments de la sculpture, lions et louves androphages, dieu cavalier au géant anguipède, « têtes coupées », représentations diverses d'une même allégorie, de caractère religieux ayant une fonction funéraire, traduisant le concept de la victoire sur la mort, l'immortalité promise au défunt n'étant que le triomphe obtenu sur les puissances du mal, les auteurs mêmes de la mort.

Pourquoi poursuivre inutilement une controverse sans objet au sujet de la « tête coupée » de Libourne (Gironde)?

(344) F. BENOIT, *Lettres d'Humanité*, VII, 1949, p. 104 sq.

(345) *Hommages à J. Bidez et F. Cumont*, coll. Latomus, II, p. 277-293; — *Latomus*, VIII, 1949, p. 254-262.

(346) *Latomus*, VIII, 1949, p. 263-274; — *Rev. d'ét. ligures*, XV, 1949, p. 243-249.

(347) *Latomus*, VIII, 1949, p. 150-151.

(343) R. PETAZZONI, *The Journal of Celtic Studies*, I, 1949, p. 35-46.

H. de Sarrau³⁴⁸ reprend une explication, qui n'est pas viable, sur l'appartenance de ce chef à une statue d'Apollon. Très justement, F. Benoit³⁴⁹ fait remarquer que nous sommes là en présence d'un masque funéraire ayant appartenu à une sépulture d'enfant. L'hermès est à la ressemblance du double du mort, identifié à un dieu. L'affaire est désormais bien jugée.

A propos des représentations du dieu et de la déesse, la tête surmontée d'une ramure de cerf, porteurs du torque, A. Blanchet³⁵⁰ observe que ces attributs représentent des motifs de richesse, et signale qu'une monnaie à l'arc-en-ciel de Gagers porte l'image d'une tête de cerf. Cernunnos serait alors le dieu de la richesse. La tradition du Cerf, symbole de richesse, dont l'origine est à rechercher dans les temps anciens, a traversé les siècles. La tête de Cerf paraît sur les lingots de l'épargne au temps de Charles VI. C'est un emblème à la fois royal et financier. Mais le Cerf se retrouve encore au Palais de Justice de Paris, sous la forme d'une figure de bois, qui fut détruite par le feu, dans l'incendie du 7 mars 1618. L'animal est ainsi lié à l'idée de justice, et pour expliquer cette association, on nous rappelle que le mot *justicia* a été synonyme d'*aequitas* et que l'un et l'autre ont servi sur les *exagia* pour affirmer la bonté des espèces romaines et la régularité des opérations monétaires.

On s'étonne qu'une revue, aussi bien informée, que le *Bulletin de la Société normande d'études préhistoriques* ait pu-

blié un article aussi dénué de sens historique et de critique que l'étude de M. Autin³⁵¹ sur la déesse des *fana* normands. Les figurines, recueillies dans ces sanctuaires rustiques, représenteraient les enfants de la donatrice ou la donatrice elle-même. Que vient faire Babylone en cette affaire ? Les Gaulois venus de l'Euphrate ! Et dire que l'on a trouvé des statues de culte dans le *fanum* de Saint-Aubin-sur-Mer (Calvados) et dans les *fana* rhénans. Pour être original, il faut bien connaître son sujet, ce qui n'est pas le cas en cette affaire.

8. *Numismatique*. — Des trésors monétaires ont été découverts : en mer, au large du phare de l'Espiguette, dans un *askos* à reliefs de cortèges dionysiaques, contenant des monnaies d'argent, frappées aux effigies de plusieurs princes de la dynastie antonine³⁵², — dans un vase en terre, monnaies de Gallien, Claude II, Aurélien, Probus, Galère, à La Chapelle d'Angillon (Cher), à rapprocher de la trouvaille de Clermont, enfouie lors des troubles causés par les Bagaudes³⁵³; — vers le même temps, environ 275, appartiennent les quelques 10.000 bronzes de Gallien, Claude II, Quintillius et Aurélien de Bischoffsheim (Bas-Rhin)³⁵⁴; — un moyen bronze de Domitien et un denier d'Alexandre Sévère ont été recueillis aux Fins-d'Annecy; un moyen bronze de 232, à La Blomière (c^{ne} de Dingy-Saint-Clair)³⁵⁵.

L'étude du coin monétaire romain, à l'effigie d'Auguste, trouvé, en 1739, dans

(348) H. DE SARRAU, *Bull. soc. hist. et archéol. Libournais*, 1949, p. 91-98; 1950, p. 13-20.

(349) F. BENOIT, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 95-100.

(350) A. BLANCHET, *Bull. classe lettr. et sc. pol. Acad. Belgique*, 5^e sér., XXXV, 1949, p. 316-328.

(351) *Bull. soc. norm. ét. préhist.*, 35, 1949, p. 18-23.

(352) J. JANNORAY, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 203.

(353) *Rev. Numism.*, XI, 1949, p. 164.

(354) Abbé GLORY et F. CLAUZ, *Cahiers d'archéol. et d'hist. Alsace*, 1949, p. 249-251.

(355) P. WUILLEUMIER, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 225.

la Fontaine de Nîmes, permet de prouver qu'il a servi à la frappe de différentes monnaies d'or, qui sont parvenues jusqu'à nous, frappes exécutées dans des ateliers provinciaux par des monétaires qui se déplaçaient avec les légions pour le paiement des troupes et des impôts ³⁵⁶.

Des monnaies, trouvées à Alésia, se rapportent à des faits historiques : revers avec représentation du bûcher funéraire à quatre étages, disposés en pyramide, dressé à la mort d'Antonin le Pieux ³⁵⁷; moyen bronze à l'effigie de Faustine la Jeune, portant au revers l'image de Vénus drapée, appuyée sur un gouvernail. J. Toutain, contrairement à l'essai de réhabilitation, tenté par Renan, en faveur de l'impératrice, fait observer que Faustine, ayant vécu sous le signe de Vénus, la prédominance de l'image de la déesse sur ses monnaies est l'expression de son culte sans retenue pour la mère d'Eros ³⁵⁸.

Il n'y a point que les faits ou les caractères qui sont commémorés par les monnaies. Toute une série de pièces de l'Europe occidentale se rapportent à la navigation sur les grands fleuves du Centre et du Nord du continent. Elles évoquent la même aire de navigation antique ³⁵⁹. Une série de monnaies à l'arc-en-ciel portent l'image d'un type de navire voguant sur le Danube et le Rhin, qu'ils descendaient peut-être jusqu'à l'Océan, à coque assez longue et aux extrémités arrondies, sans trace de gouvernail, terminés à gauche par une grande cabine, percée d'une ouverture, et peut-être munis d'un petit mât renversé. Il s'agit d'une forte barque à rames, non pontée, pour-

vue d'un habitacle et pouvant affronter l'Océan, connue par les monnaies des Atrébates. Au III^e siècle de notre ère, le Ménape Carausius fait construire un navire sur le modèle romain et ses monnaies figurent une galère et un voilier. Ces frappes font ainsi connaître les progrès dans le matériel de navigation par l'adoption du voilier à rames, adapté à l'Océan, comme à la Méditerranée, plus rapide et plus puissant que les barques d'antan.

VI. TEMPS CHRÉTIENS ET MÉROVINGIENS

Plusieurs mémoires traitent de l'histoire générale de la Gaule à ces époques. E. Salin ³⁶⁰ retrace *L'agonie des Gaules romaines et la naissance de la France*. Pour l'Auvergne, P.-F. Fournier ³⁶¹ insiste sur la nécessité de porter l'attention sur les sites habités. Dans le Cantal, les fouilles de Pagès-Allary sont restées inédites, et à l'ancien Musée d'Aurillac, une vitrine avait été consacrée à l'exposition du produit de ses recherches à Chastel-sur-Murat, dans laquelle on pouvait suivre la succession des civilisations depuis l'âge du Fer jusqu'aux temps modernes. Tout est maintenant bouleversé, non étiqueté et impossible à reconstituer. Il y a peu de recherches à signaler en Auvergne, si ce n'est la fouille de M. Vazeilles à Riom-ès-Montagne. Le peuplement saxon ou anglo-saxon, dans la Gaule mérovingienne ³⁶² se manifeste sous la forme d'infiltrations échelonnées, du V^e au VI^e siècles, originaires de la Basse-Saxe et

(356) P. LE GENTILHOMME, *B.S.N.A.F.*, 1945-1947, p. 117.

(357) J. TOUTAIN, *ibid.*, p. 50.

(358) Du même, *Hommages à J. Bidez et F. Cumont*, coll. Latomus, II, p. 331-338.

(359) P.-M. DUVAL, *ibid.*, p. 91-96.

(360) *Mém. Acad. Stanislas*, 6^e sér., XXXVI, 1946-1949, p. 100-117.

(361) P.-F. FOURNIER, *Clermont-Ferrand*, p. 123-124.

(362) E. SALIN, *Mél. Ch. Picard = Rev. archéol.*, 1948, 2, p. 917-925.

de l'Allemagne, dont les traces ont été rencontrées dans les Charentes, au cimetière d'Herpes, à Leunon (Vienne), à Castelnaudary (Aude), mais on les rencontre principalement installés à proximité des côtes de la Manche, dans la région de Bayeux (Calvados), à Envermeu (Seine-Inférieure), poussant des pointes à l'intérieur des terres, à Muids (Eure), à Creil-sur-l'Yère, à Bueil; dans le Boulonnais, à Preures et à Hardenthun. La châsse de Mortain (Manche) et le coffret d'Auzon (Haute-Loire) témoignent d'une influence saxonne. Des relations politiques autant que commerciales sont alors fréquentes entre la France et l'Angleterre mais elles restent indépendantes du peuplement côtier.

De nouveaux sites sont à ajouter à la liste des villas gallo-romaines du département de la Moselle ³⁶³, réoccupés partiellement aux temps mérovingiens, Wiesviller et Bettborn. Bien que laissée à l'écart du grand mouvement provoqué par les invasions, la Bretagne française aurait cependant reçu quelques influences issues de ce bouleversement. C'est ainsi que le paysage cloisonné par des chemins creux ³⁶⁴ ne puiserait pas ses origines dans le Néolithique, mais représenterait le résidu de la clôture des champs. Il serait né avec le bocage (VIII-IX^e s.) et serait, comme lui, une création continue.

Deux églises anciennes ont été fouillées à Vaison (Vaucluse) ³⁶⁵ et à Metz (Moselle) ³⁶⁶. A la cathédrale de Vaison, le chevet était empâté dans un massif carré. Ses absidioles, leurs contreforts et

leurs voûtes appartiennent à une église mérovingienne comportant un plan à trois absides, dont la principale est englobée dans un massif carré, à voûtes outrepassées et contreforts peu saillants. Le mobilier est caractéristique : autel tabulaire, trône de l'évêque et banc presbytéral. Les fondations des côtés Sud et Est du massif carré reposent sur des matériaux antiques, déjà réemployés dans une église détruite au V^e siècle, chapiteaux et tambours de colonnes cannelées d'un monument romain. Au chevet, des tombeaux avaient été creusés dans des frises, des moitiés de chapiteaux, en calcaire coquiller de Beaumont, également empruntés aux ruines de la ville romaine.

Les fouilles des Allemands, dans l'ancienne citadelle de Metz, ont fait connaître les restes d'un monument du IV^e siècle, ayant succédé à un édifice plus ancien et appartenant aux fondations d'une église mérovingienne, dont on connaît un autel et des fragments de chancels. Sous le béton gisaient des fûts de colonnes cannelées. Vers l'Est, une citerne cubique était fermée par des planches, au voisinage des vestiges de l'atelier du potier Casicos, peut-être un Trévire. Dans les cours à l'Est, on reconnut les traces de l'abside primitive, de forme circulaire intérieurement, polygonale extérieurement. Est-ce un tronçon de l'enceinte des III-IV^e siècles, qui a été retrouvé dans la cour occidentale ? Une muraille en petit appareil et chaînage de briques correspond à la clôture originelle et à l'entrée principale de l'église.

De même que pour d'autres baptistères, celui de Saint-Remy-de-Provence (Bouches-du-Rhône) succède, sur le même emplacement, à d'anciens thermes, modifiés pour leur nouvelle destination liturgique ³⁶⁷.

(363) E. DELORT, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 238 et 241.

(364) L. CHAUMEIL, *Ann. Géographie*, 1949, p. 55-58.

(365) J. SAUTEL, *C.R.A.I.*, 1949, p. 420-425; — cf. *Bull. fac. Cathol. Lille*, 1950.

(366) E. DELORT, *B.S.N.A.F.*, 1945-7, p. 51-56.

(367) H. ROLLAND, *ibid.*, p. 143.

De nouvelles études sont consacrées à l'histoire monumentale des édifices chrétiens de la Gaule mérovingienne. L'église Notre-Dame d'Arles (Bouches-du-Rhône), construite par l'évêque Césaire, environ 524, pour recevoir sa propre sépulture et celles des religieuses du monastère qu'il avait fondé près de la cathédrale, qui n'était pas située à l'intérieur de la ville, mais à l'extérieur des remparts. Elle a servi de modèle à la basilique funéraire du couvent, fondé à Poitiers par Sainte Radegonde également hors les murs et sous le même vocable ³⁶⁸.

En précisant le plan, la technique de la construction et le décor des deux chapelles biconiques de la Trinité de Lérins et de La Gayolle, dont la première se rattache à la fondation d'un monastère au début du v^e siècle la seconde élevée par une famille de l'aristocratie chrétienne à la fin du v^e ou au début du vi^e siècle, F. Benoit ³⁶⁹, rattache les origines paléochrétiennes du plan rayonnant aux *martyria*.

L'action de ces *martyria* s'exerce encore à Toulouse, dans le plan décagonal de l'église de la Daurade, construite au cours de la seconde moitié du v^e siècle, reproduisant les dispositions de quelque édifice célèbre de la Palestine, au lendemain du concile d'Ephèse. Nous ne savons à peu près rien de ses décors : à l'étage supérieur des mosaïques, on voyait la Vierge assise en majesté entre les Mages et les Bergers; à l'étage intermédiaire, le Christ bénissant, la Vierge et les Archanges; à l'étage inférieur, personnages de l'Ancien Testament, le Sacrifice d'Abraham et d'autres scènes. Ainsi étaient représentées l'Ancienne et la Nouvelle Loi. Entre les arcatures étaient

figurés des oiseaux, perdrix, perroquets et paons. Ces décors, que l'on ne connaît plus que par les descriptions de dom Martin, ne peuvent dater que du milieu du vi^e siècle, époque pendant laquelle, le Midi, reconquis par Clovis, redevient catholique. La Vierge y figure, ce qui n'aurait pu être sous la domination des Ariens ³⁷⁰.

De nouveaux cimetières mérovingiens ont été fouillés. A Lyon, au quartier de Choulans ³⁷¹, sous les ruines d'une église chrétienne, s'étendaient des murailles ayant appartenu à des constructions de l'époque gallo-romaine, qui furent remplacées par un grand édifice, dans lequel on peut reconnaître les ruines de l'église de Saint-Laurent, ainsi que le désignent deux inscriptions du vi^e siècle, mais qui fut bâtie dans la seconde moitié du v^e siècle. Une colonnade découverte au Midi en appelle une autre pour diviser la nef en trois vaisseaux. De l'abside aucune trace n'a été reconnue. Une porte, ménagée entre la nef et un portique, était peut-être la seule entrée du monument. Face à celle-ci, le portique a été recoupé ultérieurement par deux murs perpendiculaires, correspondant à un porche latéral, dont le pavement recouvre des sépultures du vi^e siècle. En même temps que le porche un pavage fut établi pour le relier à l'église, au-dessus des tombes placées sous le dit portique et le bas-côté Nord. L'église et ses abords ont servi de cimetière. Dans la partie du terrain, qui a pu être fouillée, 82 sarcophages, pressés les uns contre les autres, en

(370) E. MÂLE, *Mél. Ch. Picard = Rev. archéol.*, 1948, 2, p. 682-687.

(371) P. WUILLEUMIER, A. AUDIN, A. LEROI-GOURHAN, *L'église et la nécropole Saint-Laurent dans le quartier lyonnais de Choulans. Etude archéologique et étude anthropologique*. Mém. de docum. de l'Inst. des ét. rhodaniennes de l'Univ. de Lyon, 1949.

(368) J. HUBERT, *ibid.*, p. 62.

(369) *Rivista di archeol. crist.*, XXV, 1949, p. 249-273.

rangées plus ou moins régulières, étaient orientés Est-Ouest. De nombreux squelettes ont été trouvés en pleine terre, et dans le local annexe du Sud-Ouest des tombes avaient été pratiquées dans un remblai, recouvrant le pavé en contre-bas. Enfin, la présence de squelettes au-dessus du dallage du VII^e siècle prouve que le cimetière resta longtemps en usage. La forme des sarcophages diffère autant que la matière, tantôt remployés, tantôt retailés dans un cippe ou dans un couvercle. D'autres monolithes ont été pratiqués dans la molasse grise, dans le calcaire; d'autres encore sont faits de deux morceaux raccordés, parfois mêlés de briques. Ce peuvent n'être aussi que de simples auges maçonnées dans le sol. Les couvercles sont aussi dissemblables : les uns en chouin, remontent à l'époque romaine; les autres, en molasse ou en calcaire, sont des tectiformes; les plus simples, des dalles grossièrement équarries. A l'intérieur, les cadavres avaient été couchés sur le dos, un ou deux bras ramenés sur le ventre, la main au pubis, quelquefois les bras allongés latéralement et peut-être enveloppés dans un suaire, fermé par des agrafes de bronze à double crochet, percé d'un trou central et orné de cercles pointés. Les mobiliers funéraires sont peu importants : des boucles d'oreilles en bronze, une plaque de même métal rectangulaire, un gobelet cylindrique en terre cuite grise à couverte rouge, un fragment de vert irisé. Au cours de nombreuses réinhumations, les restes du premier occupant ont été rassemblés, tantôt au pied de la tombe, tantôt dans un ossuaire, tantôt encore en pleine terre. Le cimetière de Choulans apporte un fait nouveau par la découverte de quinze épitaphes, gravées sur marbre pour la plupart, et placées à la tête du sarcophage, ou encastrées dans le dallage ou le cou-

vercle. La plus ancienne est datée de 549, trois autres sont contemporaines du règne de Clovis II. Les défunts portent des noms germaniques de caractère burgonde : Arnulphus, Felemoda, Fredoald, Heldeberga, Os(g)ildus, Sigvaldus, Sisolenus. On rencontre également des noms latins : Anniella, Optatus, Optata, Proculus, Theodata. La parenté est indiquée; l'affection et les qualités du défunt sont parfois exprimées par des tournures poétiques. L'étude anthropologique, l'une des plus précises qui ait pu être faite d'après le matériel osseux d'un cimetière mérovingien, confirme les données de l'archéologie. Quatre crânes brachycéphales, trouvés dans la terre entre les sarcophages, représentent la population gallo-romaine primitive, quatre autres semblables, mais recueillis au-dessus du dallage, témoignent de la persistance des Gallo-Romains après le milieu du VII^e siècle. Tous les autres crânes sont dolicoéphales de type burgonde, francs pour les derniers occupants des sépultures. Toutes ces conditions témoignent d'un métissage, d'une « fusion ». La proportion de la brachycéphalie chez les femmes incite à penser que les envahisseurs ont pris femme dans la population gallo-romaine.

Le cimetière de Choulans, comme ceux de Curtil-sous-Burnand (Saône-et-Loire)³⁷² et d'Estagel (Pyrénées-Orientales)³⁷³, ont fait connaître certaines dispositions extérieures de la tombe : à Choulans, l'emplacement est indiqué, souvent au niveau du pavé supérieur, par des dalles horizontales et par des pierres posées de champ à la tête et aux pieds, parfois ornées de trois cabochons hémis-

(372) *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 229.

(373) R. LANTIER, *Hommages à J. Bidez et F. Cumont*, coll. Latomus, II, p. 177-182.

phériques. A Curtil-sous-Burnand, à une trentaine de centimètres au-dessus du sol, la tombe est encadrée par un coffrage de dalles, posées de champ, plus hautes à la tête et aux pieds. A Estagel, trois tombes étaient surmontées d'un massif de maçonnerie et des bornages ou de petits murs séparaient les « concessions ». A Curtil-sous-Burnand encore, on a pu constater l'existence d'un sol mérovingien, constitué par un empièchement régulier d'éléments calcaires de 5 à 15 cm. de diamètre moyen, s'étendant sur une surface continue entre les tombes. Sur ce chemin, on recueille d'assez nombreux tessons de poterie, retrouvés également entre les sépultures, et dont le caractère culturel paraît vraisemblable.

A Sauvian-Sérignan (Hérault), des boucles carrées et des fibules wisigothiques indiquent l'existence d'un cimetière³⁷⁴; — à Lagarde-Paréol (Vaucluse), aux limites de Lagarde et de Sainte-Cécile-les-Vignes, des sépultures de très basse époque avaient été creusées dans la mollasse et couvertes de « lauses »³⁷⁵, de même que dans le cimetière, situé au Sud de la chapelle Saint-Benoît à Donzères (Drôme), où une tombe sous tuiles remonte vraisemblablement au début du Moyen âge³⁷⁶. A la même époque pourrait appartenir le cimetière des Baumes, à Châteauneuf-d'Isère (Drôme), qui s'étend près du chemin longeant la rivière³⁷⁷. Entre les hameaux de Conttray et de Chargé, à trois kilomètres au Sud de La Roche-Clermault (Indre-et-Loire), on signale un cimetière

à sarcophages des VI-VII^e siècles³⁷⁸. Dans le Doubs, des cimetières burgondes ont été reconnus au débouché de la vallée du Doubs dans la plaine de la Saône³⁷⁹, à Derrière-les-Curtis, dans la plaine alluviale du Doubs, à Thoraie, au voisinage de tombes gallo-romaines, et à Montenois. Les sépultures, orientées Est ou Ouest, sont groupées parallèlement par cinq ou par six. Le caractère multiple des inhumations à l'intérieur d'une même fosse témoigne de la persistance des coutumes gallo-romaines. Les mobiliers ne comportent pas d'armes. En Bourgogne, le cimetière, au lieu dit *Le Cercueil*, près du Gué Pavé, à Vaux-Donjon (Côte d'Or), couvre une superficie de 280 m²³⁸⁰. Les tombes sont bordées latéralement et recouvertes de dalles. Dans les mobiliers funéraires, importants, l'épée longue a été fréquemment trouvée, quatorze exemplaires pour 300 tombes, ainsi que la francisque. Les poteries sont assez voisines de celles de Charnay; les plaques-boucles damasquinées sont d'un style moins tourmenté que dans ce dernier cimetière. Dans leur ensemble, ces mobiliers, de tendances plutôt germaniques, témoignent de l'extension vers le Nord-Ouest de l'actuelle Bourgogne, et d'une certaine analogie entre le peuplement et l'industrie, bien qu'avec quelques nuances. Des pierres posées de champ, des squelettes et peut-être un scramasaxe marquent l'emplacement de sépultures à Dardenay (Haute-Marne)³⁸¹. En Lorraine, les fouilles de l'abbé Choux sur le territoire de Ménil-La-Tour (Meurthe-et-Moselle), au lieu dit *Trou d'Enfer*³⁸², ont fait connaître

(374) R. ROS, *Bull. soc. archéol., scientif. et litt. Béziers*, XV, 1949, p. 14-15.

(375) J. SAUTEL, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 222-223.

(376) A. JULLIEN, *Bull. soc. d'archéol. Touraine*, XXX, 1949, p. 15-16.

(377) P. GRESSE, *ibid.*, p. 35-36.

(378) Dr. R. RANGARD, *Bull. trim. soc. archéol. Touraine*, XXX, 1949, p. 15-16.

(379) L. LERAT, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 232-233.

(380) P. TARTAT, *Ann. Bourgogne*, XXI, 1949, p. 89-99.

(381) *Cahiers Haut-Marnais*, 1949, p. 163.

(382) E. DELORT, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 236-238.

31 sépultures, disposées en rangées irrégulières, orientées Est-Ouest, creusées dans le roc et recouvertes d'un hérisson de pierrailles. Des vases de type romain abâtardi, de type barbare caréné, voisinent avec des calices en verre, apodes, du VII^e siècle. Un angon et un fauchard représentent les armes, parmi les mobiliers où figurent encore des scramasaxes et des couteaux. A l'équipement appartiennent une boucle en bronze étamé, une fibule ronde en bronze à décor géométrique gravé, des éléments de colliers en ambre et en perles de terre cuite ou de verre et trois peignes. Ce sont là les sépultures de descendants de Gallo-Romains, mêlés de quelques éléments germaniques, mais où la fusion progressive est déjà terminée. Un mobilier analogue a été recueilli dans la tombe ouverte à Rosselange (Moselle). Des cimetières ont été fouillés à Choley, près de Toul ³⁸³, à Champigny-sur-Yonne (Yonne), au lieu dit *La Panetière*, à 500 m. du *Buisson du Lièvre*, où s'étendent les ruines d'une villa des III-IV^e siècles : sarcophages de pierre ou de plâtre du VII^e siècle et fosses remployées ³⁸⁴; à la même époque appartient la sépulture, trouvée à la périphérie d'un tumulus, au lieu dit *Gratte Loup*, à Pierre-Perthuis (Yonne), le long de la route de Domecy-sur-Cure à Pierre-Perthuis ³⁸⁵, datée par un denier du monétaire Sigoaldus. L'une des sépultures du Cotil-Vert, à Fels (Orne), était protégée par un bâti de bois, fixé par des plaques de fer ³⁸⁶. A Lorleau (Eure), un cimetière franc, découvert dans une marnière en exploitation, a donné une trentaine de tombes avec encadrements de silex. Les femmes

auraient été inhumées dans des cercueils de bois, à l'écart des hommes ³⁸⁷. Deux sarcophages ont été trouvés à Noyon (Oise), rue Saint-Jean, sur l'emplacement d'un cimetière mérovingien, dont le sol est recouvert de grosses pierres formant chaussée ³⁸⁸.

Les cimetières de la région parisienne sont caractérisés par la présence de sarcophages en plâtre ³⁸⁹, ce qui n'est pas pour étonner dans un territoire aussi riche en gypse. Un certain nombre de ces monuments portent un décor moulé en faible relief, croix grecque, rouelle, rosace, triangle, croix latine encadrée de tiges fleuries et de chrismes. La figure anthropomorphe est rare, cependant on connaît des représentations de Daniel et peut-être de Jonas. Le caractère prophylactique de cette ornementation n'est pas douteux, inspiré des motifs chrétiens des catacombes et de l'art préromain, dont les motifs se retrouvent également sur les poteries des V^e et VI^e siècles. Les sarcophages étaient fabriqués, au début du VII^e siècle, dans l'atelier de l'abbaye de Sainte-Croix, qui a donné des moules utilisés pour leur décoration et qui vraisemblablement possédaient aussi des ateliers de bronze produisant des boucles de ceinture, en bronze, représentant la figure du Christ, découverts dans les sarcophages de plâtre des nécropoles de Sainte-Croix-Saint-Vincent, de Sainte-Geneviève, de Saint-Marcel et de Saint-Pierre-de-Montmartre ³⁹⁰.

A la liste des sculptures mérovingiennes, si peu nombreuses encore, on ajoutera le relief en marbre de la galerie

(383) G. POIROT, *B.S.P.F.*, XLVI, 1949, p. 7.

(384) R. LOUIS, *Gallia*, VI, 1, 1948, p. 254.

(385) Du même, *ibid.*, p. 255.

(386) DU MESNIL DU BUISSON, *B. S. N. A. F.*, 1945-1947, p. 81-82.

(387) Dr M.-H. DOLFUS, *Bull. soc. norm. ét. préhist.*, XXV, 1949, p. 24-32.

(388) *Bull. soc. archéol. hist. et scientif. Noyon*, n° 88, 1949, p. 4.

(389) DURAND-LEFEBVRE, *B.S.N.A.F.*, 1945-7, u. 115.

(390) Du même, *ibid.*, p. 145-153.

méridionale du cloître d'Elne (Pyrénées-Orientales), illustration plus ou moins complexe du récit de la Résurrection³⁹¹, juxtaposant ses principaux témoins, l'Ange, Saint-Pierre et les Myrophores. Le relief, travaillé en épargne, ne peut être antérieur à la disparition de l'industrie des marbriers aquitains au VIII^e siècle. Il se rattache aux productions de marbriers de la Gaule chrétienne et représente peut-être une fin de série, environ le VII^e siècle.

Dans l'équipement militaire mérovingien, le casque est l'apanage du chef, ce qui explique qu'on ne connaisse qu'une vingtaine d'exemplaires des casques à bandeaux, faits d'une calotte en fer, supportée par une armature de bronze³⁹². En France, des exemplaires de ce type ont été trouvés à Vézeronce, près de Grenoble, à Chalon-sur-Saône, dans la Saône³⁹³, et à Baldenheim³⁹⁴. Leur décoration offre une certaine homogénéité, rinceaux ou arbustes, avec oiseaux, scènes de chasse (Chalon), médaillons (Baldenheim). Quelle que soit leur origine burgonde ou alémanique, ils paraissent tous se situer entre le V^e et le VII^e siècles. L'origine des formes et des décors sont à rechercher dans des prototypes orientaux, voire coptes, plutôt que romains.

La tombe de guerrier du IV^e siècle, fouillée jadis à Monceau-le-Neuf (Aisne), renferme un ornement qui permet de reconstituer un nouveau type de casque,

encore inconnu en Gaule, et dont le cimier était orné d'une double défense de sanglier, disposée en croissant, maintenu par un passant en argent. Pareil décor se rattache directement aux croyances relatives au sanglier, dont l'image apparaît, en Suède, sur le casque des guerriers figurés sur la plaque de bronze de Torsunda (Oeland)³⁹⁵.

L'action des orfèvres pontico-danubiens est capitale dans le décor des orfèvreries mérovingiennes. Deux mémoires récents, au sujet de l'épée de Childéric³⁹⁶ et du trésor, découvert en 1876, à Airan (Calvados)³⁹⁷ en précisent toute l'importance.

Toutes les orfèvreries, trouvées dans les sépultures de Tournai (Belgique), d'Apahida (Hongrie), de Wofsheim (Rhénanie) et de Rüdern (Wurtemberg), ont été introduites en Occident par la voie du Danube, soit par des marchands, soit par les invasions du V^e siècle. Elles furent à la mode depuis la moitié de ce siècle jusqu'au milieu du VI^e, et leur répartition s'étend sur l'ensemble des territoires occupés par les Francs. Une arme d'apparat, telle l'épée de Childéric, serait, pour son décor d'orfèvrerie, l'œuvre d'un atelier pontique, probablement venu à la suite des Huns. On connaît des imitations de ces armes, principalement chez les Alamans, mais simplifiées, alors que le modèle a exercé une grande influence dans la Gaule septentrionale (épée de Lavoyé, Meuse).

L'ensemble parfaitement homogène des bijoux d'Airan a été exécuté, lui aussi, par des orfèvres de la Russie méridionale,

(391) A. FROLOW, *Cahiers archéol.*, IV, 1949, p. 61-70.

(392) *Festschrift für schweiz. Archäolog. und Kunstgesch.*, 10, 1948-1949, p. 121-130.

(393) *Early Christian and Byzantine Art. An exhibition held at the Baltimore Museum of Art*, 25 April, 12 June 1947, n° 350, p. 277-280.

(394) A. FRANCE-LANORD, *La conservation du casque mérovingien de Baldenheim*, dans *Cahiers d'archéol. et d'hist. Alsace*, 1949, p. 277-280.

(395) J. WERNER, *Acta archaeol.*, IX, 1949, p. 248-257.

(396) H. BÖHMER, *Bonner Jahrbücher*, 148, 1948, p. 216-248.

(397) E. SALIN et A. FRANCE-LANORD, *Mon. Piot*, 43, 1949, p. 119-135; — E. SALIN, *B.S.N. A.F.*, 1945-7, p. 60-61.

mais sa date, le v^e siècle, oblige à admettre qu'il a été introduit en Europe occidentale par la voie du Nord, Dniepr, Baltique, Mer du Nord, et apporté en Normandie par l'intermédiaire des Saxons. Les objets pourraient alors avoir appartenu à la parure d'une princesse saxonne. Dans la formation de l'art mérovingien, les influences de l'Asie Mineure n'ont pas été moins importantes. Elles se manifestent dans le reliquaire du Musée de Narbonne, le *Memoria Sancti Sepulchri* ³⁹⁸, copie la plus authentique du Saint-Sépulcre, d'après l'image rapportée par quelque pèlerin de haut rang. La pièce fut exécutée au v^e siècle, période de grande activité artistique pour Narbonne, favorisée par le long épiscopat de Rustique, qui fit construire dans la cité et dans ses faubourgs plusieurs basiliques.

La découverte, dans les ruines du quar-

tier du Vieux-Port, à Marseille, d'un tesson de poterie wisigothique, à l'image des Dioseures encadrant la croix, témoigne du fait que le motif est passé de l'iconographie de la tombe à celle de la croix, c'est-à-dire du symbole de l'immortalité à celui de l'éternité. Elle remplace l'image des soldats, gardiens du sépulcre ³⁹⁹.

Parmi les monnaies antiques, trouvées, à Saint-Remy-de-Provence (Bouches-du-Rhône), dans le ruisseau longeant les derniers contreforts des Alpilles, figure un denier, frappé à Arles, donnant pour la première fois un spécimen du monnayage du patrice Mauronte ⁴⁰⁰.

Raymond LANTIER.

Musée des Antiquités Nationales,
Décembre 1950.

(399) F. BENOIT, *B.S.N.A.F.*, 1945-7, p. 245-250.

(400) H. ROLLAND, *Rev. numism.*, 5^e sér., XI, 1949, p. 161-162.

(398) R. RAY, *C.R.A.I.*, 1949, p. 21-25.